MÈDITATIONS D'HERVEY, TRADUITES DE L'ANGLOIS, PAR M LE...

James Hervey

Digitized by Google

14
3 D
19

Digitized by Google

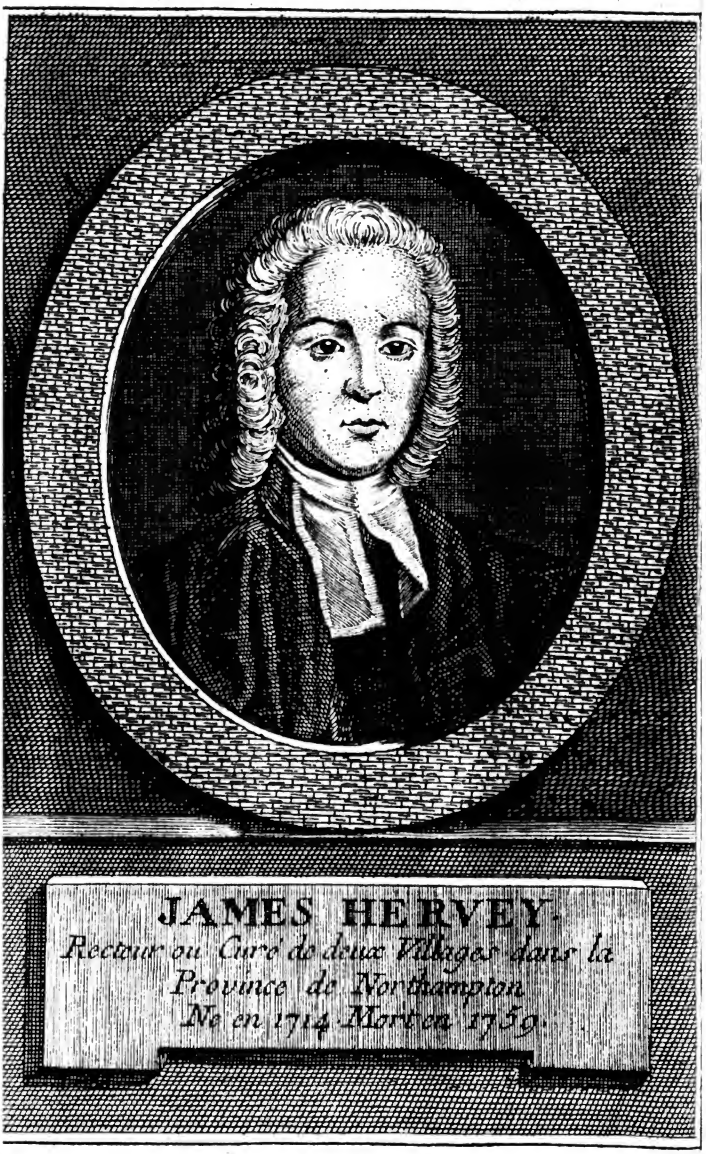
K
II
4

14-13.D.19

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google



JAMES HERVEY.
Recteur ou Curé de deux Villages dans la Province de Northampton.
Né en 1714 Mort en 1759.

BIBLIOTECA MAR...
ROMA
VITTORIO EMA...

Digitized by Google

MÉDITATIONS D'HERVEY,

TRADUITES DE L'ANGLOIS,

Par M. LE TOURNEUR.

PREMIERE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Se vend à Avignon, chez les Freres BONNET, Imprimeurs Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs.

M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

VIE D'HERVEY,

Recteur ou Curé de deux Villages dans la Province de Northampton.

JE veux conserver quelques traits du caractere & de la vie d'un homme de bien, dont on a dit après sa mort qu'il fut le meilleur des hommes qui eussent existé depuis un siecle. Ce siecle où il a vécu est le nôtre, & je le trouve mieux illustré par les actions obscures & paisibles d'un homme vertueux, que par le bruit qu'y aura fait un Conquérant. Cet éloge qu'il a reçu est simple; mais il est vrai, & vaut bien les titres fastueux que la renommée attache quelquefois imprudemment au nom des Grands, & qui vont ensuite embarrasser les jugemens de la postérité.

En rassemblant ici ces restes d'une ame bienfaisante, épars dans ses lettres à ses amis, & dans d'autres feuilles ignorées, je n'ai pu retenir quelques larmes; & j'espere que ce ne seront pas les dernieres qu'obtiendra sa mémoire. Que le desir d'être utile est naturel, lorsqu'on voit

Digitized by Google

les bienfaits d'un honnête homme qui mit à faire le bien toute l'ambition & tout le plaiſir de ſa vie! J'ai donc formé le vœu que cette hiſtoire ſuccincte & naïve d'un Paſteur de Village parvînt dans les mains des Curés de ma Patrie, & leur montrât dans un Etranger un exemple, des actions & des vues qui ſont dignes d'être imitées. C'eſt pour eux ſur-tout que je les ai recueillies, & que je me ſuis permis des détails que j'aurois abrégés pour les Lecteurs plus délicats ou d'un état différent. Et cependant quel ſeroit le Critique difficile qui ne me les pardonneroit pas? La vertu eſt-elle ſi commune, qu'on ne puiſſe en parler une heure ſans inſpirer l'ennui? Et le récit d'une bonne action trouveroit-il moins de Lecteurs que la liſte des meurtres d'une bataille?

Je ne connois point ſur la terre de dignité plus touchante & plus reſpectable que celle d'un Curé qui va porter une raiſon ſaine & un cœur ſenſible au milieu d'une cinquantaine de chaumieres; y fixe le domicile de ſa vie; adopte ces familles de Laboureurs; vit & ſe plaît avec eux comme un pere avec ſes enfans; les raſſemble à de certains jours réglés pour les entretenir du Dieu qui féconde leur champ en préſence de ſes bienfaits dont ils ſont entourés; abaiſſe à leur portée, & traduit en leur ſimple langage, les idées trop ſublimes ou les principes trop abſtraits de la Morale & de la Religion; leur apprend à ſentir le bonheur facile de leur condition paiſible, & à ne point envier les fortunes agitées des villes; dixme ſur la portion des riches

la part du pauvre dans la ſienne; goûte leurs fêtes, & rit à leur joie, les ſoulage & les conſole des fléaux qui tombent ſur eux; réjouit pour pluſieurs jours la mere de famille, en careſſant un moment ſon jeune enfant; encourage au travail le jeune homme robuſte, en lui montrant ſon pere décrépit, pour qui le tems de ſe repoſer eſt venu; ſe promene avec le viellard dans la ſaiſon des beaux jours, & lui parle gaîment de la mort ſous le vieux arbre qui reverdit encore; applanit au mourant l'entrée du tombeau, & l'approche doucement de ce terme deſirable de ſes infirmités & de ſes douleurs.

Tel fut l'homme précieux que nous ne connoiſſons encore qu'à titre d'homme de Lettres; mais ſes talens ſont moins que ſon caractere, & parmi ſes Ouvrages, ſon chef-d'œuvre, c'eſt ſa vie.

Il étoit né au mois de Février 1714 à Hardingſtone Village voiſin de Northampton. Son pere étoit Miniſtre de la Paroiſſe de Collingtree, & bientôt le fut auſſi de Weſton-Favel. Après la premiere éducation qu'il reçut de ſa mere, l'Ecole de Northampton développa ſes heureuſes diſpoſitions pour les langues ſavantes. Ses progrès furent rapides, mais il fallut s'arrêter. Le Maître d'Ecole avoit un fils dont il vouloit, malgré la nature faire un Savant comme lui; & ce fils dout l'ame n'avoit point reçu ce reſſort qui fait courir ſeul dans la ſcience, n'avançoit que lentement à force de travail; & juſqu'à ce qu'il arrivât, le pere arrêtoit tout le troupeau.

Il n'eſt point d'âge comme la premiere jeuneſſe

pour saisir un ridicule & ressentir vivement une injustice, & elle a bientôt pris son parti pour s'arranger en conséquence. Dès que le jeune *Hervey* se vit retardé dans ses progrès, il ne tendit plus qu'au repos. Son ame dont toute l'activité n'étoit plus employée, s'assoupit sur un travail trop facile. Bientôt le dégoût de l'étude le prit, & cette indolence le suivit à l'Université d'Oxford, où son pere l'avoit envoyé a l'âge de 17 ans.

Ses talens, que le défaut d'émulation manqua d'anéantir dès leur naissance, reparurent dès que l'émulation vint réveiller son ardeur. Il en est de certains esprits comme de ces arbustes, qui seuls restent stériles, & ne donnent des fruits qu'en présence & dans la société d'un autre arbuste de leur espece. Dès qu'il eut fait connoissance avec quelques personnes qui se distinguoient par leur science & par leur piété, *Hervey* sentit & retrouva son ame. Aussi-tôt il se livre avec passion à l'étude, & parcourt avidement toutes ces connoissances physiques, tous ces phénomenes sensibles, les premieres amours de la raison d'un jeune homme, dont l'ame étrangere & curieuse dans l'univers, sort par tous ses sens pour s'informer de ces merveilles brillantes & mystérieuses qui meublent son séjour, & ne rentre chez elle pour s'étudier & se connoître qu'après ce premier voyage dans l'étendue matérielle. Physique, Astronomie, spectacle de la nature, structure du corps humain, toutes ces sciences piquerent sa curiosité, arrêterent ses

Digitized by Google

regdars, & lui donnerent une ſecouſſe qui lui imprima pour la vie le goût de l'étude.

La Religion qui étoit entrée dans ſon cœur avec l'amour de la ſcience, le ſoumit à elle, & le renferma bientôt dans le cercle de ſes devoirs. L'Hébreu, l'Ecriture ſainte, la Théologie, la Morale & les Livres ſacrés, partagerent ſes momens. Dès qu'il eut l'âge, il prit les Ordres, & de ce moment ſes goûts & ſon ame ſe fixerent pour toujours dans ſon état. La littérature profane ne fut plus pour lui qu'un délaſſement ou qu'une étude auxiliaire.

Il ne faut plus voir dans *Hervey* que le pere d'une famille nombreuſe, qui dans la paix d'une campagne, loin de ces enceintes où l'eſpece humaine s'entaſſe comme des flots, & devient agitée & bruyante comme eux, coule tranquillement ſes jours au milieu de ſes enfans, & ne connoît que la nature & ſon Dieu.

Une vie toute conſacrée à ſes auguſtes, mais obſcures fonctions, n'eſt guere propre à mener à la célébrité, & ce ne ſont pas là les Héros dont l'Hiſtoire ſe charge d'exagérer les actions & de deviner les ſentimens. Le vertueux *Hervey* ſeroit mort inconnu dans ſa patrie, ſans quelques Ouvrages qui attirerent ſur lui l'attention de ſes compatriotes. Ce ſont ſes talens qui ont auvé de l'oubli ſes vertus.

Il fut errant de Paroiſſe en Paroiſſe, & Vicaire dépendant d'un Curé, eſpece de maître qui ſouvent n'eſt pas le moins difficile à ſatisfaire, depuis 1736 juſqu'à la mort de ſon pere, arrivée

en 1752. Pendant ce temps de ſervitude eccléſiaſtique, il n'eut d'autre revenu certain que les foibles penſions alimentaires attachées à ces laborieux offices ; & ſes amis furent quelquefois obligés, pour les rendre ſuffiſantes, d'y en ajouter une de leurs bienfaits. Mais il avoit un tréſor qu'il emportoit toujours avec lui des lieux où il avoit fait quelque ſéjour : c'étoient les regrets qui ſuivent l'homme de bien. Il ne quittoit point un Village pour aller exercer les mêmes fonctions dans un autre, qu'il n'y laiſſât l'affliction & le deuil. Il y avoit deux ans qu'il étoit dans celui de Biddeford, lorſque la Cure ayant changé de poſſeſſeur, le Recteur nouveau le congédia. A cette nouvelle tout le Village s'émut, & vint en pleurs ſolliciter, conjurer le Curé de leur laiſſer *Hervey*, offrant tous d'une voix de le décharger de ſa ſubſiſtance, & de l'entretenir à leurs frais : tant la vertu a de pouvoir ſur les ames les plus groſſieres !

Cet état de médiocrité, nom bien opulent pour ſon revenu, étoit de ſa part bien volontaire. Les jeunes Miniſtres de l'Egliſe, la tête remplie de Réſignations & de Cures, travaillent tous les jours pour en ſortir. *Hervey*, pour y reſter, fuyoit devant la fortune que lui offroit ſon pere (*a*).

(*a*) Dès qu'il fut Prêtre, ſon pere le preſſa mille fois de prendre quelque Vicariat dans le voiſinage de Lincoln, afin d'être à portée de conſerver la penſion qu'il avoit dans ce Collége. Le fils déſobéit conſtamment à cet avis paternel, & répondit toujours qu'il ſe reprocheroit cette injuſtice, & qu'il ne devoit pas

Digitized by Google

Son pere qui réuniſſoit ſur ſa tête les deux Bénéfices de Weſton-Favel & de Collingtree, vouloit lui tranſmettre ce double héritage. dans cette vue, il le retenoit au College d'Oxford, & fit tout pour l'engager à prendre le degré de Maître ès Arts, qualité néceſſaire pour la réunion des deux Cures. Le fils, dont la conſcience délicate veilloit ſans ceſſe contre les ſurpriſes de la tendreſſe paternelle, évita toujours le piege qu'elle lui tendoit. Il ſentoit qu'auſſi-tôt qu'il ne reſteroit plus à vaincre que ſa volonté, il pourroit bien être trop foible contre les prieres d'une mere & d'une ſœur, & les aſſauts redoublés de ſa famille & de ſes amis; & il ſe gardoit bien de lever l'obſtacle précieux qui défendoit ſa vertu. Après une lutte de pluſieurs années, ſon pere mourut avec le regret de n'avoir pu lui faire paſſer qn'une de ſes Cures.

Pourquoi donc le vit-on enſuite les poſſéder toutes deux enſemble? Seroit-ce qu'il auroit enfin perdu ce ſentiment de juſtice généreuſe qu'éprouve ordinairement une ame ſenſible & bien née, tant qu'elle eſt jeune & dans l'âge où la vertu, comme la ſeve du printemps, a une ſorte de ſurabondance & de luxe, mais qui s'appauvrit & s'uſe inſenſiblement à meſure que les beſoins de la vie ſe font ſentir, & que le commerce des hommes efface ces ſcrupules vertueux d'un cœur de vingt ans? Non, dès qu'il ſuccéda

---

détenir dans ſes mains la ſubſiſtance d'un jeune Eccléſiaſtique qui viendroit le remplacer, & qui pourroit en avoir plus beſoin que lui.

Digitized by Google

à ſon pere dans la Cure de Weſton-Favel, il déclara de nouveau à ſa famille & à ſes amis ſa réſolution de ne point accepter celle de Collingtree. Elle reſta vacante près de ſix mois, & elle alloit retourner à la nomination de l'Evêque, lorſqu'un jour *Hervey* eſt tout étonné de trouver dans un paquet qu'il reçoit, toutes les atteſtations & les pieces pour prendre ce degré fatal de Maître ès Arts, adreſſées à lui par des perſonnes que pour la plupart il ne connoiſſoit même pas. Arrivent enſuite la ſœur, la mere & les amis, qui l'accablerent: il fallut céder à tant d'importunités. Il accepte triſtement ce ſecond Bénéfice, ſe promettant en ſecret, pour ſe conſoler, d'expier ſa complaiſance par l'emploi qu'il feroit de ſes revenus: & voilà les peines que lui donna ſa fortune (a)!

On avoit remarqué que dès ſes plus tendres années, & dans cet âge avide & jaloux, *Hervey* fut exempt de cette avarice, de cet amour de la propriété qui ſe montre d'ordinaire dans l'enfance, & reparoît dans la vieilleſſe. On lui prenoit tous ſes cadeaux, tout ce qui flatte le plus le goût & les yeux d'un enfant, ſans qu'il y fît la moindre attention, ſans qu'il donnât le moin-

(a) Lorſqu'il alla trouver l'Evêque de Peterborough pour en recevoir l'Inſtitution canonique: » Je préſume, lui dit-il ſans rougir, que votre Grandeur » ſera bien ſurpriſe de voir *Hervey* venir lui demander la permiſſion d'être *Pluraliſte*; mais je peux » vous aſſûrer que je ne le fais que par condeſcendance pour les prieres de ma ſœur & de ma mere, » & nullement par inclination & par goût.

dre ſigne d'humeur. C'eſt de lui qu'on peut dire qu'il étoit né généreux. Auſſi perſonne ne mépriſa davantage la poſſeſſion de l'argent, comme perſonne n'en ſut mieux conſacrer l'uſage.

Chez lui, la charité ne fut point le mouvement paſſager d'une aveugle pitié, ni l'effet de cette douleur de l'ame, qui, émue & bleſſée par la vue des maux de ſon ſemblable, jette promptement au malheureux le bien que ne peuvent retenir en cet inſtant ſes mains ouvertes de force, & ſe ſoulage autant elle-même que l'infortuné qui reçoit ſes ſecours. C'étoit un ſentiment durable & raiſonné, une vertu habituelle qui porte la réflexion & une ſorte d'induſtrie dans la diſtribution de ſes actes précieux. L'or qu'il conſacroit aux beſoins du pauvre, prenoit plus de valeur dans ſes mains. Il ſe chargeoit lui-même de faire les emplettes, ou confioit cette commiſſion à quelqu'un d'intelligent. » Je ſuis, » diſoit-il, l'économe que Dieu donne au pau» vre, & je dois ménager de mon mieux ſa foi» ble portion. Mais pour peu qu'une famille dans la peine eût un chef qu'il connût économe & prudent, il lui faiſoit parvenir quatre à cinq guinées à la fois, prenant ſoin ſur-tout qu'il ignorât d'où lui venoit ce ſecours. » Gache le » bien que tu fais, & rougis quand il eſt décou» vert » (*a*), eſt un compliment que Pope eût pu lui adreſſer auſſi bien qu'à ſon ami.

C'étoit l'obliger que de lui nommer des mal-

(*a*) *Do good by ſtealth and blush to find it fame.*

heureux à ſecourir. » J'ai donc encore le plaiſir », écrivoit-il à un de ſes amis en 1751, au ſortir d'une maladie qui l'avoit conduit aux portes de la mort, » de voir vos deux lettres ſous mes » yeux, moi qui m'attendois qu'à préſent » j'aurois déja comparu devant le Juge des vi- » vans & des morts. Que de maux & d'adverſités » vous me révélez! ô mon cher ami! Que je vous » ai d'obligation de me montrer les malheureux! » Dieu veuille me donner le pouvoir de vous » prouver ma reconnoiſſance, comme j'en éprou- » ve le ſentiment! Puiſſé-je dévouer chaque mo- » ment de cette vie qu'il a daigné prolonger, & » toutes les forces de ce corps foible qu'il a vou- » lu conſerver, au ſoulagement des infortunés! » Les frais de ma maladie ſont conſidérables; » mais j'eſpere que mon pere aura la bonté de » s'en charger: & alors mes mains ni mes en- » trailles ne ſe fermeront pas au cri du pauvre.

Cet Auteur n'écrivoit point pour la gloire, mais pour de l'argent. Tandis que l'Angleterre admiroit & liſoit ſes Méditations, lui de ſa retraite diſtribuoit aux pauvres les quatorze mille livres qu'il en retira. Eſt-il plus noble emploi d'un plus noble ſalaire? C'étoit ainſi qu'il diſſipoit le revenu de tous ſes Ouvrages & celui de ſes deux Bénéfices. Malgré ſon extrême frugalité pour ſes dépenſes perſonnelles, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'atteindre le bout de l'année. » Je veux, diſoit-il, être mon exécu- » teur teſtamentaire ». Auſſi ſes fonds ſe trouverent preſque épuiſés en même temps que ſa vie

vie ; & comme il mourut dans l'hiver, il ordonna qu'on employât le peu qui reſtoit, à acheter des habits chauds pour couvrir le pauvre dans cette ſaiſon rigoureuſe.

N'oublions pas de remarquer & de propoſer à l'imitation un genre de charité qu'il inventa, & qui étoit bien ſage & bien utile au genre humain. La ſanté eſt preſque le ſeul bien du miſérable ; & quand il la perd, il périroit le plus ſouvent au milieu des hommes & des arts, ſans la nature, qui ſemble à cet égard faire pour ſes enfans abandonnés de la fortune, ce qu'elle ne fait point pour les riches. *Hervey* engageoit tous les Médecins qu'il connoiſſoit, & qui avoient de la ſcience & de l'humanité, à donner, lorſqu'ils paſſeroient dans les Bourgs ou Villages, leurs avis ſur les maladies des pauvres qui leur ſeroient recommandés par le Curé ou quelqu'autre notable habitant, ſe chargeant de payer les frais des drogues qu'ils auroient ordonnées, & les acquittant avec autant de joie que s'il eût été le convaleſcent (*a*).

Il déſapprouvoit les Curés qui ſe mêloient de faire eux-mêmes les Médecins. » Que mes Con» freres, diſoit-il, donnent aux malheureux du » pain, du vin, de la biere & des alimens ſalu» taires ; mais les remedes ſont une choſe trop

(*a*) Par-là les malades étoient ſûrs de la bonté des remedes, que le Médecin voyoit par ſes yeux, & qui coûtoient moins cher ; l'Apothicaire ne manquant pas de les paſſer preſqu'au prix coûtant, à la conſidération du Docteur qui les achetoit lui-même.

» importante & trop délicate pour être ſi légé-
» rement haſardés.

Nos Places Publiques ſont embarraſſées de Charlatans, qui levent un impôt journalier ſur les douleurs & les infirmités du peuple crédule, & raviſſent le Dimanche au miſérable artiſan la moitié du fruit de ſon travail de la ſemaine : nos mains ſont remplies à toutes les heures de leurs annonces intéreſſées. On ne voit guere de Médecin d'une probité & d'une capacité reconnue, appeller autour de lui les malades indigens pour leur faire don de la ſanté. Il ſemble même qu'en général la ſanté ſoit un bien auſſi négligé des ſociétés, qu'elle paroît indifférente pour l'individu, qui, tant qu'il en jouit, n'en ſent preſque pas le prix. Au milieu des parties de police dont nous admirons l'active & ſage économie, combien il en reſte d'abandonnées à la mauvaiſe foi de l'intérêt, & qui ne ſont pas moins importantes, ne fuſſent que celles des alimens, des boiſſons, & de tout ce qui entretient ou répare la vie des citoyens!

Il reſte un beau champ pour l'occupation d'une ou pluſieurs ſociétés dans le genre de celle que le généreux *Hervey* propoſoit dans la lettre ſuivante.

» Je me ſuis ſouvent étonné, que dans ce ſie-
» cle de l'humanité, (car il eſt certain que le nô-
» tre, malgré tous ſes abus, mérite ce nom),
» dans un ſiecle où l'on conſtruit des hôpitaux
» dans toutes les parties du Royaume, où les
» ponts & les édifices publics ſe multiplient de

» toutes parts, où l'on fait des fonds publics » pour mille uſages charitables, on n'ait pas » encore ſongé à établir une ſociété qui ait pour » objet la réforme des abus. Ce ſeroit là une » entrepriſe vraiment louable & ſouverainement » utile. Dieu veuille inſpirer ce noble projet au » cœur de ceux qui ont pour le remplir l'acti- » vité, la bienveillance & le crédit néceſſaire ! » Que de biens la Patrie retireroit de pareils » établiſſemens ! Alors l'orphelin, la veuve & » le foible opprimé auroient des amis ſolides, » & toujours prêts à les délivrer de leurs op- » preſſeurs. Les fonds que la ſouſcription auroit » raſſemblés, ſerviroient à défendre leurs droits, » & pourroient ſervir encore à obtenir du Par- » lement, des actes dont l'utilité ſeroit recon- » nue, ou à arrêter l'effet de ceux qui ſeroient » viſiblement injuſtes ou préjudiciables. Mais » malheureuſement le vieux proverbe n'eſt que » trop vrai : *Ce qui eſt l'affaire de tout le mon-* » *de, n'eſt l'affaire de perſonne.* Tous les » jours nous nous plaignons de nos loix, & il » eſt certain qu'on pourroit les abréger & les » ſimplifier, au grand avantage de la Nation. » Tout le monde en convient, & vous voyez » que notre Parlement ne ſonge guere à s'en » occuper.

S'il n'eût tenu qu'à ſon cœur, tout le bien qui ſe peut faire dane l'univers eût été fait. Toujours il avoit dans la penſée quelqu'une de ces idées utiles que nous appellons les rêves ſublimes d'un homme de bien. Toujours il en

parloit à ſes amis dans ſes converſations ou dans ſes lettres. Travaillant lui-même de tout le pouvoir de ſes talens à l'encouragement de la Religion & de la vertu, il dirigeoit vers ce but toutes ſes études & toutes ſes lectures; & un trait de bienfaiſance que lui offroit l'Hiſtoire, ne manquoit guere de faire éclore dans ſon ame quelque idée du même genre (*a*).

(*a*) » Je jettois les yeux l'autre jour (dit-il dans une lettre) ſur la vie de Philippe Sidney, qui a compoſé *l'Arcadie*, ſous le regne d'Eliſabeth, & j'y trouvai cette anecdote. Ayant été bleſſé à la cuiſſe dans une rencontre des Anglois & des Eſpagnols près de Zutphen en Hollande, & étant dévoré de ſoif, on parvint à lui trouver une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire, un pauvre Soldat, dans un état auſſi déplorable que le ſien, fut apporté près de lui tout ſanglant & tout défiguré, & tournoit ſes yeux mourans ſur cette bouteille. Sidney le remarque, ôte la bouteille de ſes levres, & la donne à ce malheureux, en lui diſant : » Mon brave ami, ton beſoin eſt encore plus grand que le mien »---. Lorſque les Chirurgiens vinrent pour lui couper la cuiſſe : » Vous avez dans vos mains, leur dit-il, un homme » d'un tempérament naturellement ſenſible & délicat, » mais qui a reçu de Dieu le pouvoir de faire & de » ſouffrir ce qu'il n'eût pu faire ni ſouffrir de lui-» même : ainſi ne deshonorez pas votre art par un » excès de ſenſibilité »---. Ses dernieres paroles furent ; » Chériſſez ma mémoire : ayez ſoin de mes » amis. La fidélité qu'ils ont eue pour moi vous aſ-» ſure que ce ſont d'honnêtes gens..... Mais ſur-tout » réglez vos penchans & votre volonté ſur la parole » & la volonté de votre Créateur & de votre Sauveur, » & contemplez en moi la fin de ce monde & de » toutes ſes vanités. Je vous garantis que ſes ſoldats » n'oublierent jamais ces dernieres paroles de leur » Général mourant. Les malades auſſi ſe ſouvien-» droient de ce que leur auroit dit leur médecin, » s'il vouloit leur rappeiler de temps en temps quel-

Digitized by Google

Avec un ſi bon cœur & une piété ſi reſpectable, *Hervey*, quand il n'eût pas eu ſes talens, ne pouvoit manquer d'avoir une bouche éloquente. Un tel homme perſuadoit avant même d'avoir parlé. Comme l'ambition de prêcher un jour à la Cour n'étoit pas le but qu'il ſe propoſoit, on eût été bien trompé ſi on eût attendu d'*Hervey* en Chaire ces harangues académiques & fleuries qui font tant d'honneur à l'Orateur, & ſi peu d'impreſſion ſur les cœurs. A l'exemple de Luther, qui diſoit qu'il parloit ſimplement au ſimple peuple, & qu'il gardoit l'Hébreu, le Grec & le Latin pour les heures où Mélancton & les autres Savans venoient conférer avec lui, il ſe dépouilloit de ſon ſtyle élégant, & prenoit le langage le plus familier. Pour ſe mettre à la portée d'un auditoire de Laboureurs, il faiſoit taire l'eſprit & la ſcience, & ne laiſſoit que ſon cœur parler & s'entretenir avec eux (*a*).

» ques maximes religieuſes, & gliſſer à propos une » ou deux ſentences frappantes d'un air ſérieux & » perſuadé... Je voudrois qu'un Médecin Chrétien » étudiât Saint Paul en même temps qu'Hypocrate; » & que, lorſqu'il eſt conſulté ſur les maladies du » corps, il voulût bien prendre auſſi quelque ſoin des » beſoins ſpirituels de ſes malades. Qu'ils feroient de » bien, qu'ils donneroient de conſolation à leurs » malades, ſans nuire à leur art, ſans deſcendre de » la gravité de leur caractere, & ſans faire aucune » perte de temps !

(*a*) » Vous me demandez mon avis, écrit-il à un » ami, ſur l'élégant ſermon que j'entendis l'autre » jour. Je penſe que c'eſt une diſſertation ſavante, » & nullement un Sermon. A vous dire vrai, je re- » garde cette piece comme un monſtre. Dieu nous » préſerve de pareils Sermons & de pareils Prédica-

Il n'avoit point la pareſſe de ces Curés oiſifs, qui rejettent ſur des Prêtres gagés la fatigue de prêcher & d'inſtruire leur troupeau, ne réſervant pour eux que l'heureux ſoin de dépenſer noblement les revenus de leur Bénéfice. *Hervey* n'eût cédé à perſonne l'honneur d'enſeigner la vertu à des hommes qu'il aimoit ; & malgré ſes infirmités continuelles, tant qu'il lui reſta de la voix, ce fut cette voix connue & cherie d'eux qu'ils entendirent. La vérité n'eſt pas toujours favorablement reçue, parce qu'elle eſt la vérité ; ſon ſuccès dépend ſouvent & de la maniere dont elle eſt annoncée, & de celui qui l'annonce. Les leçons mercenaires d'un inconnu, d'un étranger, ne perſuadent point, ne touchent point, comme les conſeils familiers d'un pere & d'un ami, dont la ſeule préſence inſpire la confiance & le plus tendre intérêt.

Bien différent encore de certains Curés, qui fiers du caractere qui les conſacre, ſe font les tyrans groſſiers & ridicules de ces ames ſimples & timides, querellent en chaire leurs vices & leurs fautes avec une autorité brutale & deſpotique, & mêlent l'affront & l'injure publique aux douces leçons de l'Evangile, *Hervey* n'abuſa jamais du reſpect qui ſuivoit ſa perſonne, & de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſes Paroiſſiéns.

» teurs. C'eſt une pitié qu'un homme de talent (car » l'Auteur en a) affecte de négliger l'Evangile, & » de ne faire aucun uſage de l'Ecriture. Je ne peux » voir ſans douleur cette maniere de prêcher, ſi pro- » fane & ſi peu chrétienne, s'accréditer tous les jours.

Digitized by Google

Comme il ne reſſentoit d'humeur que contre le vice, ni d'autre paſſion que celle de faire le bien, c'étoit la conſcience, & non le front, qu'il vouloit faire rougir (*a*).

Dans ce ſéjour d'imperfection & d'indulgence mutuelle, dans ce mêlange de bien & de mal qui conſtitue le phyſique & le moral de l'eſpece humaine, pour apprécier la bonté des hommes, il faut ſe contenter de la regle de critique établie pour juger de la bonté des Ouvrages : elle eſt aſſez ſévere. » C'eſt un bon Ouvrage, a dit le » Boileau des Latins, que celui où l'on trouve » plus de beautés que de défauts ». C'eſt de même un honnête homme, un homme bon, que celui qui a plus de vertus que de vices, ou qui n'a que des vices légers à côté de grandes vertus. Ordinairement ces taches qui déparent un caractere ou grand, ou bon, ſont en quelque ſorte le réſultat & le produit de la vertu dominante & remarquable. Ce ſont les écarts, les excès, les mépriſes de cette vertu même, qui, lorſqu'elle agit, eſt ſujette à ſortir du juſte milieu, à paſſer le but & la ligne délicate où commence le vice oppoſé. Heureux donc le mortel privilé-

(*a*) Il avoit une méthode innocente & aſſez ingénieuſe de reprendre ſes Paroiſſiens de leurs fautes journalieres : c'étoit d'en envelopper la ſatire dans les queſtions qu'il faiſoit devant eux aux enfans pendant la catéchiſme. » Eſt-ce aimer Dieu, leur de» mandoit-il, que d'aller boire le ſaint jour du Di» manche, au lieu de venir à l'Office » ? Non, répondoit naïvement l'enfant, & le coupable préſent s'appliquoit la réponſe.

Digitized by Google

gié, dont la nature ou la raiſon ont donné à ſon ame un degré de mouvement vers le bien, ſi juſte & ſi précis, qu'elle n'eſt jamais emportée au-delà; que toujours flexible & maîtreſſe de ſon activité, elle ſait ſe renverſer en arriere, retenir les rênes de la paſſion qui l'entraine, & s'arrêter court auſſi-tôt que le mal ſe préſente dans ſa direction. Ce fut la trempe heureuſe du caractere d'*Hervey*, & c'eſt un bonheur dont on peut le féliciter, autant peut-être qu'on doit l'en louer.

Hervey menoit ſur la terre une vie céleſte; mais ſon ame, dont la penſée habitoit les cieux, n'oublioit point qu'elle ſéjournoit avec des hommes imparfaits. Il ne reſpiroit que la Religion; il ne parloit, il n'écrivoit que pour l'inſpirer aux autres. S'il faiſoit des projets, c'étoit pour en répandre l'eſprit. S'il compoſoit des Ouvrages, c'étoit pour la défendre, ou pour la faire aimer. Et cependant de ce feu conſtant qui embraſoit ſon cœur, jamais il ne ſortit une étincelle de fanatiſme. Jamais le zele de la cauſe de Dieu ne lui fit oublier ce qu'il devoit aux hommes. Il plaignoit leurs vices & leurs erreurs, ſans les en aimer moins. Le Philoſophe ne préſentoit point à ſes yeux les traits d'un incrédule; il ne diſoit point que l'incrédule dût être néceſſairement aux yeux de l'Etat un mauvais citoyen.

Si l'abus de la raiſon ou de l'eſprit mettoit au jour une production dangereuſe, il diſoit tranquillement ce qu'il penſoit, ce qu'il appréhendoit de l'Ouvrage, ſans ſe permettre contre

ſon Auteur infortuné un ſeul trait de ſatire ou d'emportement (*a*).

Ce n'eſt pas lui qui enivré des idées d'une perfection extraordinaire, eût dépeuplé les ſociétés pour remplir les ſolitudes. Il ne conſeilloit à perſonne de ſuivre ces élans paſſagers de ferveur qui élevent pour un moment la foibleſſe humaine, mais la laiſſent bientôt retomber de ſon poids ; & le champ dont les hommes ſe partagent la culture, & que fécondent l'induſtrie, le commerce & les arts, lui paroiſſoit auſſi voiſin du Ciel & de l'Etre ſuprême, que les retraites iſolées & les déſerts ſauvages. En un mot, il eſt rare de trouver un homme qui ait eu des vertus plus exemptes de défauts, une raiſon plus ſage, & une piété plus éclairée & plus ſociale.

(*a*) » Vous aurez lu ſans doute, dit-il à quelqu'un, dans les nouvelles publiques, que notre fameux eſprit eſt mort. N'eſt-ce pas une choſe digne d'être remarquée, qu'il ait été ſi long-temps avant ſa mort privé de ſes ſens ? Et cela dans le temps même où il étoit occupé à compoſer un Livre pernicieux qu'il devoit, à ce qu'on m'a dit, publier ſous ce titre burleſque : *Mémoires du Révérend M. Jephté Quichotte, Saint errant, le fils véritable & reconnu du fameux Dom Quichotte, Chevalier errant, & l'héritier de toutes les vertus de ſon pere* ». Le but de cet Ouvrage étoit de ſe moquer des choſes ſacrées, & de préſenter ſous l'idée ridicule de la ſainteté errante la plupart des Chrétiens, dont nous révérons le plus l'exemple & la vie. C'eût été une production bien funeſte ; & d'aprés le talent & la réputation d'un génie auſſi célebre que Swift, elle ſe fût répandue comme l'incendie, & eût fait des ravages inconcevables.

BIBLIOTECA

Digitized by Google

Hervey, qui ne fit que du bien aux hommes, & ne leur demanda jamais rien, pas même la reconnoiſſance, le paiſible & bienfaiſant *Hervey* eut des ennemis; mais il n'en reconnut aucun. Quand on lui rapportoit une injure ou une calomnie bien atroce & bien abſurde inventée contre lui: » Ces gens, répondoit-il, ont l'ame » malade & déſorganiſée; il faut les plaindre, » & prier Dieu de les guérir... Pourquoi me » fâcherois-je contr'eux? Se fâche-t-on contre » un homme qui a le tranſport au cerveau »? La calomnie choiſiſſoit aſſez mal, en prenant pour but de ſes traits un homme à qui la douleur ne put jamais ſurprendre un ſigne d'humeur ni un mouvement d'impatience.

Cette ame ſi ſenſible & ſi douce, qui devoit naturellement être foible contre le ſentiment des maux, ſut habiter & vivre en paix dans un corps infirme & toujours ſouffrant. C'eſt ce qui rend encore plus étonnante l'inépuiſable bonté de ſon cœur; car rien ne le deſſeche & ne l'endurcit comme le feu dévorant d'une douleur phyſique & habituelle; & il faut qu'il ſoit d'une trempe ſublime pour reſter ſenſible aux maux d'autrui, en ſe roidiſſant ſans ceſſe contre les ſiens. *Hervey* conſerva toujours ce courage inaltérable & tranquille qui ſe ſoumet ſans effort à la néceſſité, & court encore à ſes devoirs ſous le fardeau des infirmités avec autant d'alacrité, que l'homme le plus robuſte dans un corps ſain & diſpos. Il n'eut preſque point de jeuneſſe & point d'âge viril. A 30 ans une maladie le tranſporta

tout d'un coup dans la vieilleſſe (*a*).

» Vous me demandez, écrit-il quelque temps » après à un ami, en quel état eſt ma ſanté. Vous » devez vous ſouvenir que j'ai plus d'une fois

---

(*a*) A peine revenu des portes du tombeau, il lui fallut aller enſevelir ſon frere.

» Lorſque j'ai reçu votre derniere, je ne faiſois » que reprendre l'uſage de ma main, mes forces & » mes eſprits, & cela bien lentement. Preſqu'auſſi- » tôt après arrive un Exprès de Londres, qui nous » annonce que le plus jeune de mes freres étoit à » l'extrémité. Les entrailles de mon pere treſſaillis- » rent, & ſon cœur fut navré; mais les infirmités » de l'âge & la peſanteur de ſon corps l'ont empê- » ché d'entreprendre ce voyage. C'eſt donc ſur moi » que cette charge eſt retombée. Malgré ma langueur » & ma foibleſſe, il n'y avoit pas moyen de ſe re- » ſuſer à ce devoir. Je prends donc la voiture publi- » que, & en deux jours j'arrivai aſſez heureuſement » à Londres. Je trouvai mon pauvre frere dans une » fievre des plus violentes. Il avoit auprès de lui deux » Médecins des plus habiles; mais tout leur art & » toute leur ſcience ont été des ſecours impuiſſans. » Pendant long-temps, ſa robuſte conſtitution lutta » contre le mal; mais à la fin il fallut ſuccomber. » Après pluſieurs jours, pendant leſquels je ne quit- » tai point ſon lit, j'eus à remplir la triſte tâche de » lui fermer les yeux, & de le céder à la mort.

» O incertitude des choſes humaines! Qu'eſt-ce que » la ſanté, qu'une frêle lueur que le plus léger » ſouffle éteint, & qui expire au milieu de ſon plus » grand éclat? La force, qu'une tendre fleur qui ſe » flétrit dès qu'elle eſt épanouie, qui meurt ſouvent » avant de s'ouvrir? Qui auroit cru que je ſurvivrois » à mon frere, & que ce ſeroit moi qui l'accom- » pagnerois à ſon tombeau, moi valétudinaire & » languiſſant, lui plein de vigueur & de vie? Il étoit » dans les circonſtances les plus floriſſantes, & la » proſpérité ſuivoit toutes ſes entrepriſes; & le voilà » relégué dans les ténebres du tombeau. Il venoit » d'épouſer une jeune beauté dans la fleur de l'âge;

Digitized by Google

» répondu à cette queſtion par le ſilence ; car » je n'aime pas à être toujours ſur le ton plaintif, & je ne peux pas dire que ma ſanté ſoit ou » rétablie ou meilleure..... Votre derniere lettre » m'a trouvé dans une langeur extrême. Il étoit » cinq heures du ſoir, & je n'avois encore rien » écrit, rien fait. J'avois pris un livre amuſant » pour eſſayer de lire, mais j'ai été obligé de le » quitter. C'eſt ainſi que j'employe, ou plutôt » que je perds la plupart de mes heures... La » maladie a donné de ſi terribles ſecouſſes à ma » foible conſtitution, que je ne vais plus que » comme un vaiſſeau qui a perdu tous ſes câbles, » & qui fait eau de toutes parts.

Cependant au milieu de ces langeurs, les fonctions de ſon miniſtere que ſon zele ſavoit multiplier, ne ſuffiſoient point à l'étendue de ſon courage. Cet athlete infatigable, ſans ceſſe aux priſes avec la douleur, tandis qu'il luttoit d'une main contr'elle, conduiſoit de l'autre une plume éloquente & ſavante, qui compoſa pluſieurs Ouvrages aſſez conſidérables. Les principaux, & ceux qui lui firent cette réputation qu'il ne cherchoit pas, ſont ſes Méditations, & les Entretiens de Théron & d'Aſpaſio *(a)*.

» & l'en voilà ſéparé pour jamais, & n'ayant d'autre » compagnie que les reptiles impurs de la terre.

(a) Le but de cet Ouvrage eſt de prouver que Dieu tient tous les événemens dans ſa main, & qu'il les arrange pour le plus grand avantage de l'homme. Il le finiſſoit dans un temps où il écrivoit à quelqu'un : « Une ſauterelle eſt un fardeau pour » moi ; la moindre haleine d'un vent plus frais me

Comme

Comme sa vie n'avoit été qu'une mort plus lente, ses deux dernieres années ne furent aussi qu'une longue agonie. Il étoit poursuivi d'une toux si violente & si opiniâtre, que, suivant son expression, ses jours & ses nuits n'étoient plus que fatigue & douleur. Il faut que la santé de l'ame supplée uu peu à celle du corps; que les consolations d'une conscience sans remords, & le plaisir de faire du bien, soient un baume puissant qui répare l'épuisement de la nature, & prolonge la vie. Car il y avoit déja six mois que cette maladie, qui depuis douze ans le traînoit lentement vers le terme, hâtant enfin ses progrès, menoit plus rapidement sa victime à la mort; & cependant *Hervey* continuoit toujours de remplir la plus grande partie de ses pénibles fonctions. Il prêchoit même encore, comme on le voit par la lettre que je vais transcrire. Je continue d'offrir ainsi l'expression simple & précieuse de l'homme qui souffre & dépose sans apprêt ses sentimens dans le sein d'un ami.

» Je souffre toujours, dit-il; toujours je me » plains de mon pauvre corps; mais je me résigne de plus en plus à la volonté de mon Dieu.

» glace & me met au lit; & avec ces accidens, une » indisposition continuelle & des langeurs inconce- » vables me poursuivent & me minent tous les jours. » Aujourd'hui pend une joue enflée sur la lettre » que je vous écris, pour avoir pris l'air hier dans ma » chaise, & rencontré une atmosphere un peu plus » froide que celle à laquelle j'étois accoutumé depuis » quelques semaines. Je vais pourtant essayer de vous » tracer d'une main foible & découragée une esquisse » du plan de mon nouvel Ouvrage.

» Si vous êtes ſenſible à l'honneur de l'Evangile, » faites votre poſſible, je vous prie, pour ôter » à ces perſonnes lettrées que vous m'annoncez, » l'idée de venir m'entendre prêcher demain. » Mes forces & mon eſprit s'affoibliſſent de plus » en plus: ma toux revient ſouvent me viſiter: » peut-être me ſera-t-il impoſſible d'énoncer une » parole. C'eſt m'expoſer au ridicule, que de » m'amener un auditoire ſavant dans des cir- » conſtances auſſi fâcheuſes: c'eſt riſquer peut- » être de leur donner une idée peu avantage » des vérités que je leur débiterois ſi mal. Mon » imagination eſt éteinte; je ſens que mes » Sermons ſont inſipides, & ma voix ſans vi- » geur. Pourquoi donc vouloir expoſer mon » état honteux aux yeux de gens qui ont de la » ſcience & du goût ? Mes pauvres payſans » m'aiment tendrement, & voilà pourquoi ils » ſupportent avec complaiſance mes infir- » mités (*a*).

(*a*) Le ſcélérat, comme l'infortuné, s'adreſſoit avec confiance à cet homme de bien, pour en recevoir quelques conſolations. Vers le mois de Juillet 1755, deux malfaiteurs qui étoient ſur le point de ſortir des priſons de Northampton pour aller au ſupplice, lui écrivirent pour le prier de venir les aſſiſter dans cet affreux paſſage, & leur montrer quelque eſpérance au-delà de l'échafaud. *Hervey* languiſſant ne pouvoit plus ſortir. Voici la lettre pathétique & conſolante qu'il écrivoit à ces vrais malheureux.

» Mes pauvres confreres pécheurs,
» Sur la lettre que j'ai reçue de vous, j'aurois été » ſur le champ vous viſiter, ſi ma ſanté n'étoit pas ſi » délabrée, & mes eſprits ſi exceſſivement délicats

Lorſqu'il n'eut plus la force de ſortir, de viſiter ſes Paroiſſiens, & d'aller à ſon ordinaire de cabane en cabane, ſoulageant leurs beſoins, conſolant leurs peines, & les exhortant à la

» & foibles, que je ne pourrois ſupporter la vue de » votre cachot, de vos chaînes & de votre ſort dé- » plorable : c'eſt même tout ce que je peux faire que » de pouvoir enviſager de la penſée les approches » de votre ſupplice. Ne pouvant donc vous voir moi- » même, je vous envoie ces lignes, auxquelles j'eſ- » pere que vous ferez attention, & je prie le Dieu » des miſéricordes de les benir & de les ſeconder » de ſa grace.

» Vous êtes déja condamnés à un Tribunal de la » terre : vous l'êtes auſſi par les loix de Dieu. Si » chaque tranſgreſſion des loix divines vous attire » une malédiction, quelle multitude de malédictions » ſont donc prêtes à tomber ſur vos ames malheu- » reuſes ! Si ç'a été pour vous un moment effroyable » que celui où vos oreilles ont entendu un Juge » mortel vous condamner à être pendus juſqu'à ce » que la mort s'enſuive, combien il ſera plus épou- » vantable encore d'entendre le Juge tout-puiſſant » vous prononcer cet arrêt irrévocable : Eloignez- » vous de moi, maudits, & allez dans les flammes » éternelles que vous a préparées ma vangeance. » Vous n'auriez commis qu'un ſeul crime, que ce » ſeroit là votre ſort. Que ſa certitude eſt donc af- » freuſe, après la multitude de crimes dont votre » conſcience vous accuſe ! Vous êtes ſur le point de » ſubir le dernier ſupplice, & vous avez encore à » attendre la vengeance de l'Etre ſuprême. Il eſt dit » dans l'Ecriture : La colere de Dieu ſe déploie du » haut des cieux ſur toutes les iniquités des hom- » mes. Si elle n'épargne pas les fautes ordinaires, » comment n'éclatera-t-elle pas contre vos forfaits, » qui ſont de l'eſpece la plus horrible & la plus » abominable ? La colere d'un Dieu ! Qui peut en » connoître le poids & l'étendue ! A ſa voix ſeule » les rochers ſe fondent & s'écoulent comme une » cire, la terre s'ébranle juſqu'à ſes fondemens, &

patience & à la vertu, il les invitoit à venir chez lui. Ils y venoient, & là assis au milieu d'eux, dans ses pieuses conversations, il déploroit sans affectation & d'un regret sincere,

» les colomnes des cieux tremblent & chancelent.
» Vous donc, comment soutiendrez-vous la fureur
» & la sévérité de sa vengeance ? Et cela, non pas
» une année, mais pendant l'espace d'une éternité!
» Que vous est-il donc possible de faire dans votre
» affreuse position ? Quelles sont vos ressources ?
» Vous auriez mille vies à donner, qu'elles ne suffi-
» roient pas pour expier une seule de vos offenses...
» Hélas ! Mes amis, vous êtes perdus, absolument
» perdus, & perdus sans retour. Puisse le Dieu
» tout-puissant vous faire sentir toute l'horreur de
» votre situation ; vous faire voir que vos pieds po-
» sent sur le bord d'un abîme inconnu, d'où, une
» fois tombés, vous ne vous releverez jamais !
» Mais quoi, direz-vous, est-ce qu'il ne reste plus
» d'espoir ? Les portes des Cieux nous sont-elles
» fermées, sans qu'il soit possible de les rouvrir ja-
» mais ? Au milieu de cet océan de feux, n'est-il
» pas un roseau où puisse s'attacher l'espérance ?
» Oui, mes pauvres confreres pécheurs, il reste
» encore un arbre de vie, un appui solide qui peut
» vous sauver, si Dieu daigne vous donner le moyen
» & la force de l'atteindre & de le saisir. Oh ! De-
» mandez cette grace à sa clémence, & priez-la
» d'accompagner des influences de sa grace ce que
» vous allez lire.

» Ce sont des pécheurs comme vous que le Fils
» de Dieu a resolu de secourir & de sauver. C'est
» dans ce dessein qu'il est venu sur la terre, qu'il
» s'est fait homme, qu'il a subi la mort la plus
» ignominieuse, la plus cruelle, bien plus cruelle
» & bien plus infame que celle qui vous attend
» dans quelques heures. Voilà la porte qui est en-
» core ouverte pour vous à l'espérance. Il a porté
» vos iniquités ; il s'est chargé de la colere de son
» Pere ; il vous a mérité le pardon de vos crimes.
» N'êtes-vous pas prêts à vous écrier : O bienfai-

l'impuiſſance où il étoit réduit de leur porter lui-même ſes leçons & ſes ſecours. Il ſe comparoit à un Soldat invalide privé de ſes forces & de ſes membres, à qui il ne reſte plus que la reſpiration, le cœur & la voix.

» ſant Sauveur ! S'il nous étoit poſſible d'obtenir une » part dans les mérites de ſa mort, nous donne- » rions mille Univers. Mes amis, pour ce bien inap- » préciable, il ne vous demande ni univers ni argent : » il ne vous demande rien. Il a dit qu'il étoit venu » mourir pour le méchant, pour l'injuſte, qu'il eſt » venu ſauver ce qui étoit perdu. N'êtes-vous pas » des méchans, des hommes injuſtes, des créatures » perdues ? Hé bien, c'eſt pour vous qu'il eſt mort... » Mais, direz-vous, pouvons-nous eſpérer qu'il nous » accorde ce bienfait inconcevable ? Ecoutez ce » qu'il dit lui-même : Celui qui vient à moi, je ne » le rejetterai point, quels que ſoient ſes crimes ; » qu'il vienne ſeulement comme une pauvre creature » abandonnée & ſans reſſource, & il me trouvera » toujours prêt à le ſecourir. Il fait plus, il vous » invite lui-même à implorer ſa bonté. Venez, dit- » il, venez, vous qui êtes chargés du poids inſup- » portable de vos miſeres & de vos péchés, & je » vous ſoulagerai..... Allez trouver un Grand de la » terre, allez-le prier qu'il s'intéreſſe en votre fa- » veur, il ne daignera pas ſeulement faire attention » à vous ; il rougira d'entendre prononcer votre » nom chez lui. Mais votre cher & tendre Sauveur » vous invite lui-meme à vous préſenter à lui, & » vous aſſure qu'il ne vous hait point, qu'il ne vous » rebutera point. Peut-être que ce Grand de la ter- » re ne peut pas s'intéreſſer à vous ; il ne le doit » pas, les loix l'en empêchent. Mais il n'en eſt » pas de même de J. C. Il peut, il veut vous ſau- » ver, il en a le droit, & il a donné pour votre » ſalut un prix infini.

» Il ne doit donc plus reſter qu'un ſeul deſir dans » vos ames ; c'eſt de prier Dieu ſans ceſſe qu'il » vous donne la force de vous préſenter à J. C. de » vous confier en lui, de vous attacher à lui &

Enfin l'homme de bien a rempli sa carriere, & il n'a plus qu'à achever de mourir. Au commencemeut d'Octobre 1758 sa maladie augmenta encore ; elle devint terrible au mois de Décembre suivant. Un Dimanche au soir, après la Priere qu'il avoit coutume de faire dans son domestique, il parut comme arrêté par le messager de la mort, & sa sœur eut bien de la peine à lui faire monter l'escalier de sa chambre, d'où il ne sortit plus que dans un cercueil.

» Je suis maintenant réduit à la foiblesse » d'un enfant, écrit-il alors à un de ses amis, » & abandonné de mon médecin ; j'ai peine à » croire que je vive jusqu'à Noël prochain. » Mon ami, non, vous ne pouvez concevoir à » quel point tous les ressorts de ma vie sont » relâchés, & se relâchent de plus en plus. Je » passe maintenant presque tout mon temps à » lire & à prier sur ma Bible. Ma grande con» solation encore est de répéter ces vers du

---

» alors, quoique vous ayez mérité de périr, vous » ne périrez point, & vous aurez autant de raison » d'espérer le salut, que j'en pourrai avoir moi» même, quand je quitterai la vie. Lorsque je com» paroîtrai devant le tribunal du Juge suprême, » qu'elle sera ma défense, quel sera mon espoir ; » Je n'en ai point d'autre que J. C. Voilà toute » ma ressource, & cette ressource vous est ouverte » comme à

Votre ami & confrere pécheur, HERVEY.

P. S. » Je vais demander à Dieu de benir ce » que je viens de vous écrire ; & puisque je ne » peux vous aider de ma présence, je vous ac» compagnerai de mes prieres.

Digitized by Google

» Docteur Young dans ſa Quatrieme Nuit, ſi » propre à ranimer l'eſpérance dans mon cœur. » *Si, laſſé de mes vices, je les expie par un* » *repentir ſincere, Dieu écrit mon nom dans* » *les Cieux avec cette lance ſacréé qui perça* » *ſon flanc, ſe teignit de ſon ſang, & ouvrit* » *dans ſa plaie une ſource où le genre humain* » *puiſe la force & le courage de combattre le* » *crime. C'eſt cette idée qui ſeule peut raſſurer* » *l'homme contre la crainte de la mort* *.

Young, qui en ce temps-là vivoit encore, eût pu venir admirer le courage & la tranquille réſignation de l'homme vertueux qui avoit tant admiré ſes Nuits ; il eût pu prendre *Hervey* auſſi-bien que *Philandre* pour le juſte mourant dont il nous a tracé le tableau. Ce fut de ſon lit de mort qu'*Hervey* écrivit cette réponſe vraiment ſublime à la lettre d'un de ſes amis, qui à quelques lieues de lui, étoit auſſi giſſant ſur le ſien (*a*).

---

* Quatrieme Nuit, page 135.

(*a*) Je crois que c'étoit M. Boyſe, Auteur d'un Poëme eſtimable, intitulé *la Divinité*, & qui avoit écrit à *Hervey* la lettre ſuivante :

» Je vous remercie bien ſincerement de vos ten- » dres avis, ils me prouvent combien votre cœur » eſt généreux, & combien vous vous intéreſſez à » mon vrai bonheur. Je benis Dieu de ce que la » plus grande partie de l'ouvrage eſt fait, & de ce » que du moins je n'ai pas partagé la plus gra de » folie que je connoiſſe parmi les hommes, celle » de ſe fier au repentir du lit de la mort... Je ne » prétends pas juſtifier ma conduite. & je n'oublie- » rai jamais l'état déplorable où j'étois. Les folies » de ma jeuneſſe m'ont fourni une ample matiere de

Digitized by Google

» Mon cher ami, vous vous ſentez donc » bien foible ? La maladie eſt donc dans votre » chambre, & la mort à votre porte ? Eh » bien, venez ; aſſeyons-nous tous deux ſur » le bord de la tombe, les yeux attachés ſur » l'éternité, & encourageons-nous l'un l'autre

---

» réflexions pour mes dernieres années ; & comme » il y a déja du temps que je me ſuis retranché du » monde, & en quelque ſorte enſeveli moi-même, » j'ai tâché d'employer ce temps à gémir ſur mes » erreurs paſſées, & à ſuivre un cours de vie qui » n'offensât ni Dieu ni les hommes. J'ai appris à » me confier à Dieu, à le benir de ſes corrections » paternelles, qui ont été bien plus douces que » je ne le méritois. C'eſt lui qui m'a ouvert les » yeux, qui m'a fait ſentir ſa bonté ſans bornes, » & mon excès d'ingratitude ; & je peux lui dire » comme l'Enfant prodigue : *Mon pere, j'ai péché » contre le Ciel & contre toi, & je ne ſuis pas digne » d'être appelé ton fils.*

» Ma ſanté eſt dans l'état le plus abandonné ; s'il » me reſte encore quelque eſpérance de me rétablir, » & elle eſt bien foible, je l'attends de la chaleur » & de l'air de la campagne. Je rends grace à » Dieu de ce que je ſuis abſolument réſigné à ſa » volonté ſainte. J'ai aſſez vu des vanités & des » folies de la terre, & je ſais aſſez que ſes biens » ſont incapables de ſatisfaire les déſirs d'une ame » immortelle. Je ſuis convaincu de toute ma miſere » & de mon néant, & je n'ai d'eſpérance que dans » le Rédempteur, qui eſt venu mourir pour ſauver » les pécheurs. Voilà le rocher où je m'attache, » pour me raſſurer contre l'éternité qui s'avance.

» Puiſſiez-vous, Monſieur, goûter long-temps les » vrais & ſolides plaiſirs qui ſuivent la pratique de » la Religion & de la vertu ! Puiſſiez-vous, par » votre exemple perſuaſif, ramener encore plus » d'un pécheur au bien ! Tels ſont les vœux ſin- » ceres de votre, &c, BOYSE.

M. Boyſe mourut peu de jours aprés cette lettre.

Digitized by Google

» à franchir ce terrible paſſage. Mon cher ami,
» j'ai autant beſoin de conſolation que vous,
» & je pourrois peut-être deſcendre auſſi-tôt
» que vous dans le tombeau... J'ai reçu votre
» précieuſe lettre à temps ; mais un inſtant
» après j'ai été ſaiſi d'une douleur ſi violente,
» que la nouvelle qui couroit déja de bouche
» en bouche, étoit : *Hervey eſt mort.* Oui
» certes, j'ai été bien près de la mort, & le
» Dieu tout-puiſſant ſait que je n'en ſuis pas
» encore bien loin.

Hervey ſentoit que ſa fin n'étoit pas éloignée: La toux redoublant ſes ſecouſſes, achevoit de miner les ruines de ſon foible corps. Le ſommeil l'avoit abandonné : il ne pouvoit plus ſupporter le lit. L'épuiſement de ſes forces & la maigreur de ſon corps étoient extrêmes. Ses os étoient ſi nuds & ſi ſenſibles, qu'on ne pouvoit les toucher ſans lui faire douleur. En vain il eſſaya d'anéantir pour quelques heures ces ſenſations cruelles dans ces potions que la natue par pitié offre à l'homme ſouffrant, pour l'aſſoupir ſur la roue de la douleur. Son tempérament ne pouvoit s'accommoder de l'opium, & il falloit veiller dans les tortures.

Dans cet état déplorable, *Hervey* s'occupoit encore des hommes, & ſe reprochoit de ne leur avoir pas fait tout le bien qu'il leur auroit pu faire. » O, diſoit-il à ſon Vicaire dans les heures qu'il paſſoit à côté de ſon lit, » ô mon
» ami, je n'ai pas viſité mes pauvres Paroiſſiens
» auſſi ſouvent que j'aurois dû ; je n'ai pas ſaiſi

» toutes les occaſions de leur parler de Dieu » & de la vertu » , & il verſoit des larmes. » Ne croyez pas ; ajouta-t-il auſſi-tôt , que » j'appréhende de mourir ; je vous proteſte que » je ne crains point la mort , & j'ai beſoin » de ſortir de ce monde.

Le 19 Décembre , ſes douleurs diminuerent , & il tomba dans une heureuſe léthargie. Le lendemain lê Docteur Stonhouſe ſon ami vint le voir ; & comme il parloit de la vanité, des honneurs du monde pour un être immortel , de l'inutilité des richeſſes pour le méchant qui meurt , & des conſolations dont jouit uu homme de bien à ſes derniers inſtans , converſation bien naturelle autour du lit d'*Hervey* : » vous » avez raiſon , reprit-il ; vous avez bien raiſon , » Docteur. Nos vrais tréſors ne ſont point ici- » bas. Que me ſerviroit-il en ce moment d'être » Archevêque de Cantorbery ? L'Evangile & » le Ciel me ſont ouverts , à moi qui ne ſuis » qu'un pauvre Curé de Village , comme à ſon » Eminence. Dieu ne fait point de différence » entre nous deux.

Le jour qui précéda ſa mort , il voulut faire quelques pas dans ſa chambre ; mais il alloit tomber , ſans que ſa ſœur , qui , voyant ſon extrême foibleſſe , le ſuivoit du corps & des yeux , courut promptement à lui , & reçut dans ſes bras ſon frere évanoui , & en apparence mort : car on fut long-temps ſans lui trouver de pouls. Lorſqu'il revint , ſon frere G. Hervey , qui étoit venu de Londres pour le voir , lui dit : » nous

Digitized by Google

» vous avons cru mort. J'aurois ſouhaité, ré-» pondit-il, que vous euſſiez cru vrai ». Et en effet, ce qui lui reſtoit de vie ne valoit pas un deſir de la conſerver. Mais il ſembla que la mort ſe plût à le plonger à pluſieurs repriſes dans la nuit de ſes ombres, pour l'en retirer autant de fois, & le reporter encore un inſtant aux portes de la vie. *Hervey* rouvrant ſes yeux à la lumiere, avoit le calme & la tranquillité d'un homme qui a eſſayé le tombeau.

Le matin du jour de Noël, ſon Vicaire vint le voir. *Hervey* leva la tête, & ouvrit les yeux pour voir qui entroit; & l'ayant reconnu, il lui dit: » M. je ne peux plus vous parler ». Il ſe plaignit tout le jour de ſentir en lui-même un violent combat intérieur, mettant la main ſur ſa poitrine, & diſant: » Ah! vous ne ſavez pas quel combat il ſe livre là ». Pendant tout ce tems il tint ſes yeux levés vers le ciel, les mains jointes, & répéta deux ou trois fois: » Quand ce grand combat ſera fini, alors..... » Mais il ne put achever, & na parle plus depuis. Sans doute il vouloit dire: » Alors je me repoſerai.

Le Docteur Stonhouſe revint environ trois heures avant qu'il expirât. Comme il faiſoit des efforts pénibles pour lui parler encore, le Docteur qui le voyoit ſur le point de ſubir les dernieres convulſions de l'agonie, lui dit: » Ménagez-vous, mon ami; ne vous » fatiguez plus à parler.—Je vous entends, » Docteur; vous me dites par-là que je n'ai

» plus que quelques inſtans à vivre : oh ! » laiſſez-moi les employer à adorer mon Dieu ». Et il ſe mit alors à réciter quelques verſets analogues à ſa ſituation. » La mort, ajouta-» t-il eſt un des tréſors du Chrétien ; elle va » me délivrer de toutes ces infirmités dont » vous me voyez accablé : bientôt Dieu va » me donner congé de ce corps douloureux. » O mort ! ſois la bien venue ».

Le Docteur lui fit ſes derniers adieux, & *Hervey* lui marqua ſa vive reconnoiſſance de tous les ſoins qu'il avoit pris de lui, quoique ſes remedes n'euſſent pas réuſſi. Alors il garda quelques momens le ſilence ; & après s'étant fait ſoulever un peu dans ſon fauteuil, il dit de l'air le plus calme & le plus ſerein : » Seigneur c'eſt à préſent que tu permes à » ton ſerviteur de partir en paix ». Et la tête appuyée ſur un des bras de ſon fauteuil, ſans ſoupir, ſans gémiſſement, & ſans aucun ſigne de la plus légere émotion, il ferma ſes yeux l'après midi du jour de Noël. Ainſi s'éteignit au bout de 45 années le flambeau d'une vie que conſumerent enſemble la douleur & la vertu. Le théâtre où repréſenta cet homme de bien, fut obſcur & étroit ; ſon rôle ne fut pas long : mais l'acteur ſublime... Retournez encore arroſer de vos pleurs la pierre qui le couvre, familles qu'il ſoulagea, vieillards qui lui devez vos vertus, & qui l'avez conduit à ſon tombeau,

Lorſqu'on y porta ſon corps, l'appareil fut des

des plus ſimples ; mais les regrets furent illuſtres. Couvert du drap funéraire des pauvres, ſuivant le deſir qu'il en avoit marqué, il fut enterré dans ſon Egliſe, en préſence d'un peuple nombreux qui pleuroit ſincérement ſon Paſteur. On dit que ſes funérailles offroient le ſpectacle le plus touchant & le plus reſpectable, & qu'il étoit aiſé de voir qu'il n'avoit pas vécu inutile à ſon ſiecle & à ſes ſemblables. On n'entendoit que ſanglots. Quelques vieillards, les mains jointes & la tête penchée, pleuroient en ſilence : tous étoient pénétrés d'une douleur intérieure & vraie qui ſe retraçoit dans leurs regards. Son Vicaire fondoit en larmes, en le deſcendant dans la terre. Les pauvres, les yeux attachés ſur ſon cercueil, diſoient : » C'eſt donc là qu'eſt l'hom» me de bien qui me ſoulageoit dans ma mi» ſere, qui ne s'eſt jamais laſſé de me ſe» courir, qui m'a tant de fois viſité, & avec » tant de tendreſſe, lorſque j'étois languiſſant » dans mon lit. Des meres de famille di» ſoient : Voilà les derniers reſtes de cet ami » ſincere qui veilloit conſtamment ſur mon » ame, qui a retiré mon fils du vice, & l'a » remis dans la route de la vertu ; qui m'ai» doit de ſes conſeils, & m'éclairoit de ſes » lumieres : j'eſpere bien que je n'oublierai ja» mais ſes leçons ». Ce fut un cri perçant & général lorſqu'ils perdirent de vue ſon cercueil, & qu'il diſparut ſous la terre.

Son nom n'eſt point gravé ſur le marbre ; mais les habitans des deux Villages dont il fut le bienfaiteur, s'en ſouviendront. Les hommes parlent de ſes Ecrits.

O vous, foule vulgaire de Miniſtres précieux, que la Providence diſtribue ſans croſſe & ſans mitre autour de ces chaumieres d'où ſortent la nourriture & les richeſſes innocentes de l'homme, liſez ſes Méditations, mais ſur-tout imitez ſa bienfaiſance. Si vous êtes ſages, ſi vous poſſédez le cœur ſenſible d'*Hervey*, vous n'envierez point la portion opulente du Prélat Décimateur, après lequel vous glanez votre ſubſiſtance. Vous pouvez faire encore plus de bien avec la gerbe qui vous reſte, que n'en fera peut-être tout l'or qui va ſortir de ces moiſſons. Plus heureux de vivre dans la ſociété des hommes néceſſaires qui les font naître, que dans la foule des hommes brillans & corrompus qui les diſſipent : c'eſt à vous que la Providence confie le bonheur de la portion la plus nombreuſe & la plus utile du genre humain. Et ſi vous rempliſſez cette tâche, que peut-il manquer au vôtre ?

Vous êtes à la ſource de tous les biens ſolides & vrais ; vous avez ſous vos mains tout ce qui compoſe le bonheur imparfait de l'homme : le ſpectacle varié de la nature & les douces jouiſſances du cœur, le plaiſir d'un air pur, d'un beau jour, & celui de faire du bien, voilà vos richeſſes. Ce que nous avons de plus dans nos Villes n'eſt guere que trou-

Digitized by Google

ble, inquiétude & tourment. Vos prairies valent bien nos promenades, la fête des moissons nos bals & nos festins : le respect sincere d'un Laboureur vaut bien le sourire d'un Grand ; & la bénédiction d'un pauvre nourri par vos mains, inspire, je crois, un sentiment plus doux, que les palpitations d'amour-propre & ce délire enivrant que peut éprouver l'homme célebre qui s'écoute louer de la postérité, & qui voit son fantôme imaginaire errer encore après sa mort parmi les hommes.

Quand vous serez morts, nous ne parlerons point de vous. Quelques vieillards du Hameau vous nommeront encore avec des pleurs dans les yeux à leurs enfans : mais leurs enfans passeront, & au bout d'une ou deux générations, vous serez oubliés. Mais si vous ne vivez plus, quand vous aurez cessé d'être, vous aurez vécu, quand vous existiez : & l'immortalité que vous réserve l'Eternel, peut vous consoler d'avoir perdu celle que donnent les hommes. Ils ne la donnent le plus souvent qu'à des ambitieux qui ont causé leurs maux, ou à ceux qui possedent des Royaumes : mais Dieu qui voit la terre comme un atôme, ne voit ni gloire ni royauté véritable dans la possession d'une vaste étendue de sa surface ; il ne mesure la grandeur d'un être créé que sur sa bonté ; & le mortel, qui, secondé des forces d'une nation, ne produiroit que le mal, seroit à ses yeux moins puissant & moins Roi que le Pasteur ignor-

d'un Village, qui ſait faire le bonheur de vingt familles. Qu'un Empire eſt vaſte pour que le meilleur des Rois puiſſe eſpérer d'en embraſſer tous les beſoins! L'enceinte d'un Hameau eſt plus en proportion avec le pouvoir d'un homme pour le bien.

J'Ajoûterai un mot pour rendre compte de l'opinion que j'ai conçue du mérite littéraire d'*Hervey*. Ses *Méditations* ſont le plus célebre de ſes Ouvrages; & j'avoue que lorſqu'en ouvrant pour la premiere fois l'original, je lus ſur le frontiſpice, *quinzieme édititon*, je crus de bonne foi tenir dans mes mains un chef-d'œuvre ſupérieur aux *Nuits d'Young*. Celles-ci n'en étoient qu'à la quatrieme lorſque je les traduiſis; & en jugeant de la bonté des deux Ouvrages ſur la comparaiſon de leur débit, l'avantage étoit évidemment du côté d'*Hervey*. Ce fut avec cette prévention ſi naturelle que je me mis à parcourir les deux volumes de ſes *Méditations*. Mais malheureuſement la lecture m'eut bientôt détrompé, & je reconnus que le grand nombre des éditions eſt encore une regle bien incertaine pour apprécier le mérite réel d'un Ouvrage, & qu'il eſt mille haſards dans la réputation & les ſuccès.

Au lieu d'un génie original que j'attendois, je ne trouvai trop ſouvent qu'un imitateur d'*Young* aſſez foible, qui rampoit ſur ſes idées,

& rediſoit en longue proſe une morale que l'Auteur des *Nuits* avoit parée de tout l'éclat de la poëſie & de toutes les richeſſes de l'expreſſion. Je fus même étonné d'abord des plagiats multipliés que je rencontrois ; mais ma ſurpriſe ceſſa, lorſque j'eus reconnu qu'*Hervey* ne prétendoit pas diſſimuler ſes larcins ; qu'il inſéroit de tems en tems pluſieurs vers des *Nuits*, & qu'il déclaroit par-tout ſon admiration pour le Poëme de ſon confrere.

» Je ſuis fier, dit-il dans un endroit, de » tous ces emprunts que je fais des *Nuits*. » L'énergie du ſtyle, la ſublimité des ſenti» mens, & la plus haute poëſie, ne ſont pas » encore tout ce que j'y admire ; j'admire auſſi » cette flamme ſoutenue de religion & de piété » qui brûle dans tous les vers. L'Auteur de ce » chef-d'œuvre a le bonheur ſingulier d'avoir » donné à ſon ſtyle & à ſes images toute la no» bleſſe & toute l'élévation des plus grandes » vérités du Chriſtianiſme. Je ne lis jamais cette » admirable piece (il parle ici de la quatrieme » *Nuit*) que je ne ſois prêt à m'écrier : *Tecum* » *vivere amem, tecum obeam libens.*

Je compris donc alors, ce que ſa vie prouve aſſez, que le grand but d'*Hervey* en écrivant n'étoit pas la réputation, & qu'il compoſa ſes *Méditations* plutôt pour l'intérêt de la Religion & de la piété, que pour celui de ſa gloire. C'eſt encore dans cette vue qu'il a chargé ſon Ouvrage de paſſages de l'Ecriture ſainte : on en trouve preſque autant dans une ſeule page

que quelques Prédicateurs en mettent aujourd'hui dans tout un Sermon. Nous poſſédons chez nous aſſez de livres édifians & pieux, ſans avoir beſoin d'en emprunter des Nations Proteſtantes ; & ſi l'Ouvrage n'eût eu que ce mérite, il n'eût pas rempli mon objet.

Mais ſi je n'ai pas trouvé dans l'imitateur d'*Young* tout le génie & le feu de ſon modele, il s'en faut bien qu'il fût dénué d'imagination, de ſentiment, & même d'énergie. Ses *Tombeaux* reſpirent une ſenſibilité douce qui vous pénetre & vous attendrit par degrés. De tems en tems il lui échappe des mouvemens & des traits ſublimes. Plus généralement, c'eſt un charme inviſible & naturel qui attire l'ame du Lecteur à la ſuite de la ſienne. Toujours à votre portée, il a l'air de s'entretenir familiérement avec vous d'objets touchans qui intéreſſent également l'un & l'autre. Dans la variété de ces *Tombeaux*, dont il reprend l'hiſtoire, & vous offre le tableau pathétique, c'eſt un ami pénétré de votre douleur qui vous remene, en vous conſolant, à la tombe de ceux qui vous étoient chers, fait repaſſer votre ame ſur tous les ſentimens qui l'on déchirée, & acheve ainſi d'épuiſer doucement ce qui vous reſtoit de larmes, pour vous affermir dans une tranquilité religieuſe & durable. Comment n'intéreſſeroit-il pas les Lecteurs qui ont une ame tendre & ſenſible ? » Qui » de nous, en effet, comme il le dit dans ſa » Préface, n'a pas quelque parent, quelque » ami chéri dans le tombeau ? Qui refuſera de

» retourner revoir un moment les triſtes lieux où » il enterra leurs cendres & ſon cœur, & re- » connoître la place où il doit un jour ſe rendre » lui-même » ? Auſſi je crois pouvoir lui répondre des larmes de plus d'une mere, de plus d'un fils, de plus d'un ami, qui en liſant ſes *Méditations*, croiront entendre un parent de leur famille, un ami commun, les entretenir des circonſtances d'une mort dont ils ne ſont pas encore conſolés, & leur rappeller avec attendriſſement un objet toujours cher à leur ſouvenir : & peut être qu'une des principales raiſons du grand ſuccès de l'Ouvrage en Angleterre, furent ces récits touchans, ces peintures pathétiques d'un intérêt commun pour des Lecteurs mortels, jointes à l'élégance de ſon ſtyle, à la beauté de ſa proſe harmonieuſe & poëtique.

On trouvera que j'ai beaucoup abrégé les *Tombeaux*, ſi on en juge ſur l'original, ou même ſur une traduction qui précede la mienne. Je ſuis loin de vouloir rabaiſſer ſon mérite ; mais je ne l'ai point imitée dans les emprunts qu'elle a faits des *Nuits*, dans les morceaux qu'elle a ajoûtés d'imagination, & dans les longueurs qu'elle a laiſſé ſubſiſter. A quoi bon réimprimer de nouveau un nombre de lieux communs bien mieux exprimés dans *Young*, de paſſages dévôts dont l'équivalent ſe trouve dans nos livres de piété, ou une foule de citations de la Bible, ſuivie d'une paraphraſe ou d'un commentaire qui ne fait que les affoiblir ? Il faut ſou-

vent rendre aux Anglois le ſervice de châtier leur abondance : les pertes les enrichiſſent, & la traduction devient quelquefois pour leurs Ouvrages un miroir qui recueille & concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumiere, qui auparavant diſperſés & enveloppés de nuages, reſtoient ſans chaleur & ſans effet. J'ai donc reſſerré dans un eſpace plus étroit la ſubſtance des moralités & des longues réflexions qui ſuivent chaque *Tombeau*, en ſupprimant ce qui ne m'offroit rien de neuf ou d'éloquent, ni dans l'idée, ni dans l'expreſſion, ni dans le tour. Peut-être même que les perſonnes d'un goût exact m'accuſeront encore de n'avoir pas été aſſez ſévere ; mais je ne devois pas non plus détruire le plan de l'original, & anéantir en entier des réflexions qui ſont le but principal de l'Auteur, & qui dans la ſuite de ſes tableaux peuvent ſervir de liaiſons ou de repos. En un mot, je donne ici des *Tombeaux* ce qui m'a paru appartenir davantage à *Hervey* ; & ſi je ne me trompe, j'eſpere que ce morceau ne déplaira pas.

J'ai ajouté à la fin deux de ſes lettres que j'ai choiſies dans le recueil qu'on en a fait, & qui reſpirent le même eſprit, mais qui roulent ſur des objets plus rians & moins ſombres ; une troiſieme, qui dut faire frémir ſa ſœur lorſqu'elle la lut, & qui prouve combien l'idée de la mort étoit familiere à *Hervey*, & l'habitude où il étoit d'en entretenir tous ceux qui l'intéreſſoient ; enfin un eſſai de méditation, com-

Digitized by Google

posé par une jeune Angloise, que la lecture de ses Ecrits avoit inspirée.

Le même Ouvrage offroit encore d'autres méditations sur un *jardin de fleurs*, sur la *nuit*, sur un *ciel étoilé*, sur l'*hiver*, &c. Comme il s'est trouvé que M. Peyron les avoit traduites & cédées au même Libraire, elles formeront une seconde Partie à la suite des Tombeaux.

LES TOMBEAUX D'HERVEY.

Plurima mortis imago. (Virg.)

JE voyageois sans affaires dans la Province de Cournaille : ma route me conduisit dans un de ses Villages les plus peuplés, & je m'y arrêtai.

Il est dans la vie certains jours où l'homme se sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, & qui plus que les autres verse dans les ames sensibles les pensées & la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'Eglise avoit attiré mes

Digitized by Google

regards : cette disposition de mon ame y porta mes pas.

Ses portes, comme celles des cieux, étoient ouvertes à tout le monde, & ne refusoient personne. J'entre & bien-tôt sous ces voûtes sacrées, dans leur paix profonde, mon ame se remplit d'une foule de pensées sérieuses & teintes d'une tristesse qui avoit sa douceur : je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau étoit antique... Que de siecles écoulés déja, depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussiere ! Il s'élevoit au milieu d'un cimetiere vaste, isolé, loin du tumulte & du bruit. L'édifice étoit spacieux & d'une belle structure : tout son ensemble respiroit une noble simplicité. Un rang de colomnes régulieres partageoit sa longueur, & soutenoit sa voûte avec majesté. La lumiere affoiblie dans son passage n'introduisoit qu'un jour sombre qui donnoit aux objets un air plus grave & plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, en redoubloient la sainte horreur, & rendoient son aspect plus solemnel & plus auguste. Une terreur religieuse s'emparoit insensiblement de mon ame. A mesure que j'avançois morne & pensif dans sa profondeur, je sentois dans mon cœur toutes mes passions se calmer & s'éteindre ; je voyois les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire, comme les songes à l'instant du réveil.

Je me prosterne, j'adore l'éternelle Majesté qui remplit le trône des cieux, & que ne peut

enfermer l'enceinte des Temples que nos foibles mains élevent ſur la terre..... Je levai les yeux : mes regards tomberent ſur une inſcription que grava ſans doute l'Architecte, qui, ſatisfait d'avoir conduit ſon ouvrage à ſa perfection, en exprima ſur la pierre ſa reconnoiſſance.

Oh ! que la reconnoiſſance eſt eſtimable, ſurtout quand elle a pour objet le Bienfaiteur ſuprême ! Ciel le ſentiment le plus pur qui puiſſe entrer dans le cœur de l'homme ; c'eſt le principe le plus noble qu'il puiſſe donner à ſes actions le repentir ſuppoſe le crime, la priere marque l'impuiſſance ; mais la reconnoiſſance eſt une vertu déſintéreſſée, généreuſe, céleſte. Oui, ce ſentiment ſublime eſt le ſeul qui ſuive l'homme dans les cieux, où il n'y a plus ni pardon ni graces à demander [a].

Un objet plus ſérieux s'empara bien-tôt de toute mon attention. J'apperçois le pavé du Temple couvert d'un bout à l'autre de caracteres & d'épitaphes preſſées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ezéchiel, dont les pages lugubres ne renfermoient que deuil, lamentations & mal-

(a) Ici étoit une longue digreſſion ſur le Temple de Salomon, que j'ai ſupprimée. *Hervey* étoit très-ſavant ; il a trop mis d'érudition dans un Ouvrage où il devoit toujours parler à l'imagination & au cœur.

Digitized by Google

heurs. Ces fatales écritures importunoient mes yeux, & sembloient les solliciter de lire leur muet langage... Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interpretes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui maintenant insensible, mais autrefois animée, eut le mouvement, la vie & la parole. » Nous » sommes chargées, me disent-elles, d'en con» server les noms. Sans nous, sans cette pierre » fidele qui parle d'eux encore, leurs noms » & leur mémoire seroient déja tombés dans un oubli éternel.

Grand Dieu! me dis-je alors à moi-même, dans quelle position je me trouve ici! Autour de moi la majesté du Créateur! sous mes pieds les ossemens de mes semblables! C'est bien ici que je puis m'écrier avec le Patriarche: » Oh! que ce lieu est auguste & terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, & de tenir son ame ouverte aux inspirations de la Religion. Puissé-je n'entrer jamais dans cette demeure sacrée qu'avec terreur & respect! »

Plût à Dieu qu'il fussent sages, dit en mourant le Législateur d'Israël! & ce fut le dernier vœu qu'il fit pour son peuple. *Oh! plût à Dieu qu'ils comprissent bien seulement ceci, & qu'ils eussent toujours les yeux sur le terme de leurs jours!* Mortels, c'est à vous que ce vœu s'adresse; c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connoître. Au milieu d'un monde bruyant & du tumulte des affaires, vous

vous ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, & votre ame alors tranquille, sera frappée de la voix qui s'eleve du fond de ces urnes. C'est ici (*a*) que le plus grand des Maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi, Esprit céleste, éclaire mon ame d'un de tes rayons, afin que je lise utilement ces pages instructives, & que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entassés pêle-mêle (*b*) sans distinction & sans ordre. Comme ils dorment ensemble, tous en paix, tous amis! Ni le rang ni la place ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paroît empressé d'être salué le premier, & la poussiere de l'homme du peuple est sans respect pour la

---

(*a*) *The man how wise, who, sick of gaudy scenes,*
Is led by choice to take his fav'rite Walk
Beneath Death's gloomy, silent, cypress shades,
Unpierc'd by vanity's fantastic Ray!
To read his monuments, to weigh his dust.
Visit his vaults, and dwell among the tombs!

(Night-thoughts).

Heureux le Sage, qui dégoûté des vains plaisirs du monde, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse & silencieuse des Ciprès, visite les voûtes sépulcrales que le seul flambeau du trépas éclaire, lit les épitaphes des morts, pese leur poussiere, & se plaît au milieu des tombeaux! (Cinquieme Nuit).

(*b*) *Mista senum ac juvenum densantur funera.* (Hor.)

pouſſiere des Grands. Le vieillard plein d'années & d'expérience, qui vivant étoit regardé comme l'oracle de ſon ſiecle, ne ſe plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le ſerviteur & le maître portent la même livrée: ici l'indigent repoſe d'un ſommeil auſſi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre; un ſépulchre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche: voilà tout ce qui les diſtingue.

Pourquoi donc, me diſoient mes penſées, pourquoi faire tant de bruit pour la ſupériorité ou la préſéance, puiſque la mort doit ſitôt nous rendre tous égaux? Pourquoi chercher à nous élever en abaiſſant les autres, puiſque dans peu de jours nous ſerons tous rangés de niveau dans la tombe, & ne formant qu'une même pouſſiere? Ah! puiſſe cette réflexion humilier mon orgueil, & l'abaiſſer auſſi bas que le ſera dans peu ma demeure!

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité, il ſe trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort, cet arbitre qui juge ſans appel, a étendu ſa main ſur les deux parties, & a terminé les querelles de la vie (*a*). Le tombeau les a reconciliés. Peut-être que leurs oſſemens, à meſure que le tems les briſe & les diſſout, ſe rapprochent, s'embraſſent & mêlent enſemble leur pouſſiere. Oh! puiſſions-

(*a*) *Hi motus animorum atque hæc certamina tanta Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.* (Virg.)

nous apprendre de ces cendres reconciliées à ne pas éterniſer le ſouvenir des injures, à calmer la fievre de nos reſſentimens, & à étouffer tout eſprit de vengeance ! Ah ! que ne voit-on regner parmi les vivans cette union, cette paix qui regne dans la ſociété des morts !

Mais quel eſt celui que couvre cette pierre dont la blancheur pure paroît être l'emblême de l'innocence ?... Approchons... C'eſt un enfant qui reçut & rendit preſque au même inſtant ſon ame tendre & fugitive. Il n'a point connu la peine & la douleur ; il ne s'eſt arrêté qu'un moment aux portes de la vie, pour laver ſa tache originelle, & auſſi-tôt il a dit un adieu rapide au tems & à la terre, & s'eſt élancé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de ſi rebutant & de ſi inſupportable, pour en ſortir ſi bruſquement ? Seroit-ce que ce jeune étranger, lorſqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amere, & détournant la tête, refuſa d'en boire d'avantage ? Dégoûté par ce premier eſſai, il aura fui du monde pour ſe ſauver dans la paix du tombeau qui lui ſembla plus douce & plus tranquille.

Heureux & rapide paſſager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port ! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont ſurmonté les flots & les

tempêtes d'un long & dangereux trajet, qui ont ſoulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, & laiſſé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les ſuivent.

Mais n'en ſois point jaloux. Novice accepté ſans avoir ſubi d'épreuve, tu fus exempté de ſentir la plus légere atteinte de tous ces maux dont ſont accablés tes parens qui te ſurvivent. Heureux enfant, tu ne les as point connus, ces maux cruels qui arrachent de fréquens ſoupirs au courage le plus conſtant! Tu n'as point ſenti ces traits déchirans que laiſſent ſi ſouvent dans nos cœurs les plus doux plaiſirs, alors qu'ils expirent.

Triſtes parens, quittez ce deuil, & ſechez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant eſt couronné par la victoire, avant même d'avoir combattu? Peut-être que le ſuprême Arbitre des événemens prévoyoit dans l'avenir quelque piege inévitable où ſuccomberoit ſa jeuneſſe, ou qu'il a voulu le ſauver de quelque affreux revers que lui réſervoit la vie. Pourquoi vous plaindre de ſa tendre prévoyance? Que lui reprochez-vous? C'eſt une jeune fleur qu'il a pris ſoin de renfermer dans la ſerre & de ſauver, avant que le tonnerre commençât à gronder, & que la ſaiſon des orages fût arrivée. Ah! ſouvenez vous que cet enfant ſi cher n'eſt pas perdu, mais qu'il eſt ſeulement ſouſtrait au mal futur (a).

(a) *Happy the Babe, who privileg'd by fate*
To shorter labour, and a lighter Weight,

Et nous qui ſommes condamnés à ſupporter le poids du jour & de la chaleur, ne ſoyons pas découragés ; ſongeons qu'il eſt plus glorieux d'être entré dans la lice, & qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le Maître qui doit nous payer nos travaux, ſait le apprécier. Rempliſſons notre tâche, & repoſons-nous ſur lui du ſalaire.

Ici ſont enſevelis les délices d'une mere paſſionnée, & l'eſpoir évanoui d'un tendre pere. Ce jeune homme croiſſoit heureuſement, comme une plante arroſée avec ſoin. Mais lorſque le Cedre altier commence à allonger ſa cime, dans l'âge où il alloit devenir l'orgueil de la forêt & le roi des arbres qui l'environnoient, la hache hélas ! s'attache à ſa racine. Le coup fatal eſt porté ; il tombe, & ſes rameaux ſuperbes ſont étendus & ſouillés dans la pouſſiere. Ainſi tomba ce jeune homme au printems de ſes jours, entraînant dans ſa chute & les flatteuſes eſpérances d'un pere qui lui donna l'être.

Receiv'd but yeſterday the gift of breath
Order'd to-morrow to return to death. (Prior.)

Heureux l'enfant privilégié, dont le Deſtin abrege la courſe & les travaux, qui reçut hier le don ou plutôt le fardeau de la vie, pour le rendre dès demain à la mort !

& les projets ambitieux de la mere qui le porta dans ſon ſein.

Ah ! ce dut être un ſpectacle déchirant, de voir ces triſtes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me ſemble que je les vois encore abîmés dans la triſteſſe, debout ſur les bords de cette tombe, immobiles & reſſemblant à des ſtatues qui verſent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleur ! Non, ce n'eſt point une illuſion ; je ſui mêlé dans la foule qui ſuit ce convoi funebre ; j'entends les cris de cette mere déſolée ; j'entends ſes derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triſte cérémonie s'acheve, je la vois muette & ſtupide, appuyée, abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ſes maux. Mais bientôt ſon cœur ne peut plus ſoutenir le poids qui l'oppreſſe. Ce ſilence la tue ; la tendreſſe l'entraîne au bord de la tombe : toute ſon ame eſt dans ſes yeux : elle plonge ſes regards ſur le cercueil. Penchée ſur la foſſe, elle veut voir encore une fois ſon fils, avant que la tombe ſe ferme ſur lui : elle le voit, & s'écrie, dans des accens qu'interrompent mille fois ſes ſanglots : » Adieu, mon fils ! mon fils ! mon cher » enfant !..... Ah ! plût à Dieu que je fuſſe » morte au lieu de toi ! Cher fils, adieu ; adieu » pour jamais avec toi tout mon bonheur ſur » la terre... Rien ne pourra me conſoler ; j'irai » pleurant tous les jours de ma vie, juſqu'à » ce que la douleur m'entraîne dans la tombe ».

Peres & meres, si vous aimez vos enfans, si vos entrailles s'emeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, & vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, & leur société sera comme un baume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche par le milieu le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, & vous remporterez l'espérance de les revoir un jour dans vos bras, heureux & immortels.

Ah! je sens avec vous combien il est cruel pour une mere de se voir séparée d'un fils qui tenoit à son cœur par tous les liens les plus tendres, d'un fils qu'elle avoit tant de fois pressé de ses bras caressans, qui faisoit le plaisir de ses yeux & le soutien de sa famille, de le voir tout à coup arraché de son sein, & précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la corruption. Et pourtant réfléchissez-y, & songez combien il seroit plus cruel encore de suivre son cercueil au milieu de ces pensées ameres. » Ce fils qui m'étoit si cher, est sorti » du monde dans un âge où il étoit capable de » distinguer le bien & le mal, sans avoir appris » de moi le grand but pour lequel Dieu l'avoit » fait naître. Il a reçu de moi une existence de » quelques années qui sont déja passées; mais

» il n'en a point reçu ces leçons précieuſes de » vertu, ces avis ſalutaires qui auroient aſſuré » ſon bonheur dans l'état permanent où il vient » d'entrer. Son corps eſt maintenant dans la » terre, pour achever d'y périr & de ſe diſſou- » dre. Hélas ! que ſais-je ſi ſon ame jouit d'un » plus heureux ſort ? Grand Dieu, que je crains » pour lui ta juſtice ! Peut être tandis que je » répans ici de vaines larmes ſur ſa mort préma- » turée, il maudit ailleurs le jour malheureux » où il reçut la vie d'une mere négligeante qui » ne lui parla jamais de la vertu».

Non, il n'eſt point de douleur égale aux tourmens de ces remords accablans.

Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures dans l'attitude de la douleur, l'air morne & chagrin, penchent ſur la tombe leurs têtes affligées. Il n'eſt pas poſſible de les contempler ſans que la triteſſe qui reſpire ſur ces marbres inſenſibles, ne ſe communique au cœur. Liſons. Hélas ! c'eſt un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la ſanté, dans la force de la jeuneſſe, une mort ſoudaine l'a terraſſé. Ah ! ſans doute il étoit loin de ſonger alors que ſon heure fatale fût ſi proche. En effet qui eût pu ſoupçonner que cet aſtre brillant dût s'éclipſer pour jamais au milieu de ſa courſe ? Il avoit la démarche de la force, le viſage fleuri

Digitized by Google

de la ſanté ; tout annonçoit aux yeux des mortels le préſage certain d'une longue ſuite d'années. Lui-même il s'enviſageoit avec complaiſance la longue perſpective des plaiſirs qui alloient ſe ſuccéder pour lui ſur la terre, lorſqu'un coup inattendu deſcend du bras tout-puiſſant ; & l'écraſe comme le frêle vermiſſeau qui meurt entre nos doigts.

O déſeſpoir ! il touchoit à ſon heure nuptiale. Plein de l'idée de ſon bonheur, ſon cœur diſoit, en ſoupirant d'amour : » Encore quelques » jours, & je vais poſſéder l'objet de mes vœux. » Je pourrai dire enfin, elle eſt à moi la Beauté » qui me charme : je pourrai jouir en elle de » tout ce que mon cœur deſire ».

Si dans le délire où l'égaroit ce ſonge enchanteur, un ami fidele lui eût ſeulement montré le tombeau de loin, lui eût parlé du terme où tout finit, qu'il eût été choqué de ſa réflexion importune, qu'il eût trouvé ſa voix ſiniſtre ! Eh bien, tandis qu'il ſentoit ſes veines animées de tout le feu de la vie, que ſa tête étoit énivrée des illuſions d'une félicité imaginaire : il chanceloit ſur le bord de l'abîme : il fait un pas de plus dans l'avenir, il y tombe !... O viciſſitude affreuſe ! La fête de ſes nôces s'eſt changée en lugubres funérailles !... O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port, périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là ſous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous, que la jeuneſſe enivre, & qui vivez ſans ſoin de l'avenir, approchez,

Digitized by Google

liſez cette date, & ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que ſa jeune épouſe préparoit le lit nuptial, qu'elle l'ornoit de ſes plus riches parures, qu'elle arrangeoit de ſes mains le duvet où ſon bien-aimé devoit repoſer ſa tête, l'impitoyable mort... Ah! ne vous fiez point à la jeuneſſe, à la ſanté, à rien de mortel : il n'eſt de certain & d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparoit un autre lit dans la terre : c'eſt à celui-là qu'il eſt porté, non pas au milieu d'un cortege d'amis joyeux & folâtres, mais dans un froid cercueil ſuivi d'une longue file de viſages en deuil & dans un morne ſilence : c'eſt dans ce lit de terre qu'il doit paſſer ſeul la longue nuit, pour ne s'en relever qu'à l'inſtant où les Cieux auront ceſſé d'être (*a*).

(*a*) C'eſt un malheur de ce genre que Pline le jeune a peint des couleurs les plus touchantes dans une lettre adreſſée à Marcellinus.

O triſte planè acerbumque funus! ô morte ipſâ mortis tempus indignius! Jam deſtinata erat egregio juveni; jam electus nuptiarum dies; jam nos advocati. Quod gaudium quo mœrore mutatum eſt! Non poſſum exprimere verbis, quantum animo vulnus acceperim, cùm audivi Fundanum (ut multa luctuoſa dolor invenit!) præcipientem, quod in veſtes, margaritas, gemmas fuerat erogaturus, hoc in thura, & unguenta & odores impenderetur.

O mort vraiment funeſte & prématurée! & dans quel tems!... O idée plus révoltante & plus amere que ſa mort même! Elle étoit ſur le point épouſer un jeune homme accompli. Le jour des noces étoit arrêté : nous y étions déja invités. Hélas! quel changement! De quelle joie à quel deuil nous avons paſſé

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante acheve sa parure, dans l'attente de son bien-aimé; peut-être que dans l'impatience dont son cœur est pressé, comme autrefois la mere de Sisara, elle porte sur la plaine des regards inquiets, murmure de ses lenteurs, & s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre; que des soins éternels occupent maintenant son ame, & qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée & cruellement déçue, va pleurer l'instabilité des choses humaines; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables & sûrs. Ton aimable, ton cher Fidelio dort maintenant dans d'autres embrassemens; il ne sera point amoureusement pressé de tes bras; il est étreint des bras glacés de la mort, dans l'oubli... dans l'éternel oubli de ce monde.... & de toi.

A ce spectacle, l'homme est tenté d'élever la voix, d'insulter la mort de ses cris, & de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature; &

---

en un moment! Non, je ne peux vous exprimer par des paroles quel coup je sentis dans mon cœur, lorsque j'entendis Fundanus.... que la douleur est féconde en tristes inventions!, lorsque je l'entendis donner ordre lui-même que tout ce qu'il devoit donner pour des bijoux, des perles, des diamans, fût employé en baumes, en essences, en parfums!

Digitized by Google

lorſqu'elle cherche des victimes, elle ſe fait un jeu barbare de prendre par la fin le regiſtre de vivans. La cruelle paſſera, la faux ſuſpendue & ſans frapper, ſur la couche d'un vieillard décrépit qu'elle y laiſſe languir, pour courir moiſſonner l'enfance qui ne fait que d'éclore à la vie, la jeuneſſe dans ſa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur & la pleine maturité de l'âge.

» O enfans des hommes, au milieu de la vie, » vous êtes dans la mort : nul ne peut échap- » per à ſes coups. Soudain & rapide comme la » foudre, le trait nous atteint & nous renverſe » en un clin d'œil. Il n'eſt point d'autres ſûreté » que d'être toujours prêts : nul ne peut deviner » la victime qui ſera frappée la premiere. En- » core une fois, ſoyez toujours prêts : car à » l'heure que vous n'y penſerez pas... » O averti ſſement terrible ! il me ſemble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, & porter l'effroi dans mon ame.

Eh ! voici encore un tombeau qui me le répete. C'eſt un homme enlevé de la vie, rapidement traîné au tribunal de l'Eternel, ſans qu'il ait eu le loiſir de prendre congé de ſes amis, étonnés de pleurer ſa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup du haſard.

Un coup du haſard ! Mortels aveugles, ce coup eſt parti d'une main bien ſûre, mais inviſible.

visible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appellez *hasard*. Rien n'arrive par l'effet d'une aveugle fatalité ; il n'est point d'événemens que n'ait prévus, que n'ait fait naître la Sagesse éternelle. Le Dieu qu'environnent les messagers de la mort, signe l'ordre, & l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit, n'est que l'agent de ses decrets suprêmes. Un homme bande l'arc, & tire une fleche à l'avanture, disoit le Monarque impie qui en fut atteint & blessé à mort. Il le croyoit : il se trompoit. Nous ne voyons que l'événement, & le Dieu qui en est l'auteur, se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit secher les pleurs que nous versons sur la perte de nos amis, qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du tems à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore : il se leve d'une table de jeu, & il tombe dans la nuit de la mort... Hier Corine se livroit à la joie dans un bal brillant : sa gaîté folâtre animoit toute l'assemblée : ses graces & sa parure charmoient tous les yeux : aujourd'hui pâle & défigurée, son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil, & va grossir la poussiere des morts... Le jeune Atticus ne vivoit que dans l'espoir de jouir du Palais qu'il venoit de faire construire : impatient de s'y voir établi, il hâtoit la fin de l'ouvrage ; il n'en jouira pas une heure ! Le plus beau jour en éclaire les superbes appartemens ; mais les yeux

Digitized by Google

du maître ſont déja fermés & couverts dans une nuit éternelle. Il n'ira point rêver ſous l'ombrage de ſes jardins ſi magnifiquement plantés; il eſt deſcendu dans les ſombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux, une foule de mortels périſſent en cet inſtant d'une mort auſſi tragique. L'œil de l'Etre qui plonge ſur ce globe, & d'un regard embraſſe tous ſes habitans, y voit à cette heure même autant de déſaſtres & de deuils, qu'en offroit l'Egypte dans la nuit où l'Ange exterminateur lançoit ſes traits ſur cette Nation dévouée. L'un ſans vie tombe de ſon ſiege, & ne répond plus aux cris de ſes parens conſternés. L'autre expire ſous l'arbre même où il étoit venu ſe repoſer, & jouir de la vue d'un payſage agréable. D'autres ſont frappés, retournant pleins d'impatience & de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là ſont arrêtés avec le gain de l'injuſtice entre les mains; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah! quelle foule de dangers & d'écueils imprévus, inévitables, aſſiegent notre frêle exiſtence! Un courſier fougueux renverſe ſon cavalier, & l'écraſe ſur la pierre. Un édifice s'écroule, & enſevelit les paſſans ſous ſes ruines: une ardoiſe fatale ſe détache du toit, tombe, & nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la conſtitution la plus robuſte. Que dis-je? la mort eſt dans l'air que nous reſpirons, dans l'aliment

Digitized by Google

qui nous nourrit, dans le ſang qui nous anime. Le repos nous eſt mortel comme le travail ; nous périſſons d'abondance comme de beſoin; par-tout la mort s'inſinue & circule dans les ſources mêmes de la vie.

Et toi auſſi, infortunée Sophronie, que je retrouve ici !... Le marbre noir dont ce pilier eſt revêtu, m'apprend qu'on dépoſa dans ce lieu les reſtes de cette mere tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop ſouvent répétée ! Le rejeton naît, & la tige meurt ! L'enfant reſpire le premier ſouffle de la vie, la mere exhale le dernier ! Elle expire au milieu du ſourire maternel ! O vue touchante ! le même inſtant la voit mere & cadavre inſenſible ! Heureuſe encore, ſi elle n'expire pas dans des douleurs inutiles & cruelles, & ſi ſon ſein ne devient pas le tombeau de ſon enfant ! Mais que dis-je ? ah ! ce malheur eſt le moins déplorable ! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il ſoit arrêté dans ſon paſſage du néant à l'être, que d'entrer dans la vie, pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reſte enſeveli dans le ſein qui l'a conçu, que d'être expoſé ſur la mer du monde à la merci de ſes haſards, privé de la tendre mere qui eût affermi les pas de ſon enfance, & ſervi de guide à ſa jeuneſſe.

La beauté du marbre & des figures qui l'environnent, diſtingue ce monument de tous les

autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisoit un cœur sensible ; sans doute que le Sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs, & ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante & pure, ce poli parfait & si doux au toucher, ces ornemens délicats & finis, mais simples & sans faste, tout rappelle, tout exprime aux yeux sa beauté, son innocence, sa candeur, la douceur de son caractere, la bonté de son cœur : elle étoit un modele de toutes les vertus !

Mais, hélas ! belle infortunée, que t'ont servi tant d'attraits & de charmes ! que t'ont servi l'éclat dont étinceloient tes yeux, & les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie, & le lustre de ta naissance ! Tous ces dons brillans n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort : ni l'estime universelle & méritée de tes amis, ni la tendresse de ton époux ivre d'amour, ni tes vertus irréprochables, n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence, ce cœur enflammé, ces palmes qui fleurissent, cette couronne qui brille, toutes ces images qui vivent sur le marbre, expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi, la ferveur de sa piété, sa victoire sur le monde, & le diadême céleste que le Juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il étoit heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageoit la couche & les destins !

Digitized by Google

Leurs ames dans un accord parfait ſavoient s'entendre & ſe répondre. Que leurs entretiens étoient doux & tendres ! L'hymen les tenoit unis avec des liens de fleurs : ils goûtoient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines, tous leurs plaiſirs étoient communs. Point de joie que cette ſociété ne rendît plus délicieuſe : point d'affliction que ce paſſage ne rendît plus légere. Pour jouir d'un bonheur parfait, il ne leur manquoit plus que de ſe voir renaître dans des enfans, de les voir croître & s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouſe & de l'époux mêlés ſur leurs viſages innocens, & de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. » Accordez-nous ce don, di» ſoient-ils au Ciel, uniſſant leurs prieres, & » nos vœux ſeront comblés : non, nous ne te » demanderons plus rien».

Hélas ! que les mortels ſont aveugles ſur l'avenir (*a*) ! qu'ils ſavent peu diſcerner ce qui leur eſt réellement avantageux ! » Donne-moi » des enfans, diſoit Rachel, ou je meurs ». O vœux imprudens ! Elle meurt en effet... mais de l'accompliſſement de ſon deſir. Si les enfans ſemblent à deux époux une chaîne de fleurs dont la vue & le parfum réjouiront leur cœur & leurs yeux, la mort ou le malheur ſauront bien s'y

(*a*) *Neſcia mens hominum fati, ſortiſque futuræ !*
Turno tempus erit, magno cùm optaverit emptum,
Intactum pallanta, & cùm ſpolia iſta diemque
Oderit. (Virg.)

enlacer, & y déposer de l'amertume. Lorsque notre ame se passionne pour un objet, & fatigue le Ciel de sa priere importune, le Ciel peut nous répondre : » Vous ne savez pas ce » que vous demandez ! La Providence retient-elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner ? C'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce bien sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portoit la santé, & choisit le poison qui recele la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un objet un bonheur sans mêlange. Ce bien vient dans nos mains..... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos desirs ; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons nous sans volonté sur l'éternel Sagesse, & laisons-la choisir pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ses loix, c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté, c'est assurer notre bonheur, & nous épargner des regrets.

Quelle est cette pierre isolée & simple, posée sans appareil sur la terre ? Modeste & sans ornemens, elle paroît placée par la main économe de la médiocrité. J'apperçois seulement une courte inscription... mais les caracteres en sont

effacés... j'ai peine à en saisir le sens... Monument infidele as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver ? ou bien ces lettres seroient-elles usées par les larmes d'une famille désolée qui seroit venue souvent pleurer sur ce tombeau ?... Regardons de plus près... Ah ! c'est un pere dont les cendres sont ici ! un pere chéri, enlevé à ses foibles enfans avant qu'il les eût établis dans le monde, avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus & leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable, le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un pere de famille, présente le spectacle le plus touchant & le plus triste qu'il soit possible d'imaginer... Je le vois sur son lit funebre, ce pere tendre, cet époux fidele, cet ami généreux, ce bon maître, luttant avec la mort, & prêt de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse, elle acheve de briser & de rompre les derniers fils d'une vie si chere, & les liens les plus sensibles encore qui attachent sont cœur à ses enfans, à son épouse.

Deux anciens domestiques se tenant à une distance respectueuse, jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur ame est peinte, & lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandoit avec tant de douceur ! Lui obeir étoit pour eux un si grand plaisir ! Ce souvenir rend leur douleur plus amere, & fait ruisseler des pleurs le long de leurs joues.

Ses amis, qui tant de fois ont partagé sa joie,

& ſavoient l'égayer de leurs doux entretiens, n'entendent plus rien à le conſoler. Souffrir avec lui, le regarder d'un œil tendre & compatiſſant, prier le Ciel en ſilence, haſarder de loin en loin quelques paroles conſolantes de l'Écriture, eſt tout ce qu'ils peuvent...

Et ſes enfans ! ces êtres innocens environnent ſon lit. Noyés dans leurs larmes, & preſque forcenés de douleur, leurs ſanglots éclatent. Ils s'écrient : » nous quittera-t-il ? nous laiſſeroit-» il, à notre âge, ſans appui, ſans reſſource, à » la mercid'unmonde indifférent & inſenſible ? «

Mais c'eſt dans le cœur de ſa malheureuſe épouſe, c'eſt là que vont ſe réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en eſt accablée. En elle ſouffrent l'amante, l'épouſe & la mere. Tant d'années & de jours d'une union ſi tendre, d'une ſociété ſi pleine de charmes, d'une amitié devenue néceſſaire : quelle perte immenſe ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur ſi confiant, abandonné ſans réſerve au ſien ? Où retrouver un ami auſſi ſûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt ſur elle & ſur ſes enfans ?... Voyez-la couchée ſur le lit où ſon époux languit ; quels ſoins, quel empreſſement pour prolonger une vie plus précieuſe que la ſienne ! Ou s'il n'y a plus d'eſpoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernieres agonies de cette chere moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui paſſent dans ſa penſée, elle eſſuye la froide ſueur qui glace les joues livides de ſon époux. Tantôt de

ſes bras ſuſpendus elle ſoutient ſa tête défaillante ; tantôt elle la repoſe doucement ſur ſon ſein agité. Comme elle le fixe de ſes regards muets ! comme elle obſerve dans un ſilence morne & d'un œil attendri, ſon viſage pâliſſant & ſes traits qui ſe défigurent ! Mille tendres paſſions ſouvelent ſon ſein palpitant ; ſon cœur ſe gonfle & ſe déchire.

Cependant ce bon pere ſouffrant dans tout ſon être, ſoumet ſon ame & ſes douleurs à la volonté de l'Etre ſuprême, & ſa réſignation victorieuſe le rend le ſupérieur à ſes maux. Il eſt profondément affecté du deuil de ſes domeſtiques fideles : ſes entrailles ſe déchirent à la vue de ſon épouſe, qui ſera bientôt une veuve inconſolable & délaiſſée ; de ſes enfans qui vont être bientôt de triſtes orphelins ſans appui. Ces réflexions cruelles le conſternent & l'écraſent ; mais ſon cœur réſiſte au déſeſpoir. La Religion le releve & le ſoutient : l'eſpérance d'un bonheur qui s'approche, le rafraîchit & le conſole. Dans les intervalles que lui laiſſent ſes douleurs, c'eſt lui qui conſole ceux qui eſſayoient de le conſoler : il ſouffre avec toute la Majeſté qu'il eſt poſſible de conſerver dans l'excès de ſes maux.

Son ame, ſur le point d'abandonner ſon argile qui s'écroule, recueille toutes ſes forces, & fait un dernier effort. Il ſe ſouleve lui-même & ſur ſon lit aſſis, il tend à ſes ſerviteurs un main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs, dit un adieu touchant à ſes amis, ſerre de ſes bras

affoiblis ſon épouſe éplorée, embraſſe les chers gages de leur amour mutuel; & alors exhalant tout ce qui lui reſte de force & de vie dans ce peu de paroles: » Je meurs, mes chers enfans; » mais Dieu qui ne meurt point, vous reſte. » Si vous perdez ſur la terre un pere mortel, » je vous en laiſſe un dans les cieux qui eſt éter- » nel. Rien, rien qu'un cœur incrédule, ou une » vie criminelle, ne peut vous ravir les ſoins » de ſa providence & les regards de ſa ten- » dreſſe... « Il ne peut continuer; ſon cœur eſt plein, & fait des efforts pour parler, mais ſa langue ſe refuſe... Après une pauſe de quelques inſtans, ranimé encore par un élan de tendreſſe, il trouve à grande peine un peu de voix, & avec effort: » O vous, dit-il, chere moitié de » mon ame, nos chers orphelins n'ont plus » que vous.. Je vous laiſſe accablée d'embarras » & de ſoins... Mais Dieu qui défend la cauſe » de la veuve, Dieu dont la promeſſe eſt fi- » dele, Dieu a dit: » Je ne t'abandonnerai » point «. C'eſt cet eſpoir qui me rend le cou- » rage... Il ſoutiendra auſſi le courage de ma » bien-aimée... Et toi, Pere des miſéricordes, » maintenant je remets mon ame entre tes mains; » plein de confiance en ta bonté, *je te laiſſe mes* » *enfans... qui n'ont plus de pere...* «

Il s'évanouit à ces mots, tombe renverſé ſur ſon lit, & reſte quelques inſtans immobile & privé de ſentiment. Comme un flambeau qui ſe rallume encore, & jette une clarté vive à l'inſtant qu'il va s'éteindre, le mourant ſe ranime:

Digitized by Google

ſes yeux plus ouverts jettent ſur les objets qui l'environnent de longs & douloureux regards. Il auroit voulu parler & achever cette ſentence. Il eſſaya, il commença plus d'une fois les premiers mots ; mais les organes de la parole ne rendoient plus que les ſons ſourds & inarticulés d'un vaſe briſé : ces ſons expiroient dans ſa bouche. Au défaut de la voix, tous ſes traits, ſes yeux parlent un langage des plus expreſſifs : le cœur d'un pere & d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ſes regards ſur ſes chers enfans, qu'il ne vit jamais ſans une vive émotion de joie : il les tourne enſuite ſur ſa chere épouſe, qu'il n'avoit jamais contemplée ſans ſentir ſon cœur s'embrâſer. C'eſt ſur elle qu'il arrête ſes yeux mourans : on les vit lui lancer ſon ame dans une derniere étincelle d'amour, briller un moment d'un rayon céleſte ; puis s'éteindre & ſe fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amaſſée par le ſilence au fond des cœurs : tous fondent en larmes. Ne leur parlez point de conſolation : attendez qu'à force de s'épancher, ce fond de triſteſſe s'épuiſe, que le tems en ait calmé la premiere violence, que la Religion ait verſé ſon baume ſur leur plaie profonde... Alors cette triſte famille dans un deuil plus calme, prend les livres ſacrés, & cherche cette ſentence conſolante que ne put achever d'énoncer la bouche religieuſe de leur reſpectable pere. Ils la trouvent dans le Prophete Jérémie. Ils y liſent : » Laiſſe-moi tes enfans ;

» ils n'ont plus de pere, je prendrai ſoin de » leurs jours ; & que ta veuve place en moi ſa » confiance «. Cette promeſſe les raſſure, & ramene un peu de joie dans leur cœur. Les enfans & la mere la recueillent comme un tréſor, & la gravent dans leur mémoire. C'eſt pour eux un ſûr héritage, un fonds de biens inépuiſable. Avec ce gage, ils ſe trouvent riches ; ils ſont heureux : ils ne s'effrayent plus de l'avenir ; ils l'attendent pleins d'eſpérance, & ſe repoſent ſur Dieu.

A peine j'eus levé mes yeux de deſſus ce tombeau qui occupoit mes penſées, & me faiſoit rêver au mien, qu'un ſecond, un troiſieme, un foule d'autres ſe préſentent & s'attroupent ſous mes regards. Mes yeux ſe fixerent d'eux-mêmes ſur le plus remarquable de cette multitude. Le faſte de cette tombe qui dominoit avec orgueil tous ces marbres funebres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avoit joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche, & j'interroge la pierre ſur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avoit encore agrandie à force de ſoins & d'induſtrie : elle m'apprend que la mort l'avoit ſurpris dans la fougue de ſes projets un peu au-delà du milieu de la carriere de la vie.

Voici ſans doute, me dit ma penſée rêveuſe, un

un de ces infatigables eſclaves de l'or, qui ſe levent avant le jour, veillent au fond des nuits, & ſe rongent de ſoucis, pour amaſſer dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête ſe fatiguoit de projets pour illuſtrer ſa famille, pour enchaîner les héritages aux héritages, les palais aux palais, & rendre ſes poſſeſſions auſſi vaſtes que ſes deſirs. Après il devoit ſe repoſer enfin pour jouir (*a*)... O démence! Dieu le voit du haut des Cieux, & ſe rit de ſa folie... La mort briſe & ballie d'un ſouffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet inſecte éphémere : ſes plans & ſes projets s'écroulent & fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous qui futes témoins de ſes derniers inſtans, qui entendites les derniers mots de ſa voix mourante, parlez; ne s'écria-t-il pas dans les accens du déſeſpoir : » O mort, que ton ap» proche eſt terrible pour l'homme qui tour» menta ſa vie des vaines inquiétudes de ce » monde, & ne leva jamais ſes yeux vers le Ciel! » Oh ſi mes jours «... Il alloit former des vœux inutiles, ou quelques réſolutions auſſi vaines... Survient une criſe violente qui glace ſa langue, roidit ſes nerfs, & détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches inſatiables, pour ces inſenſés, qui ſurchargent d'une argile mépriſable le vaiſſeau qui porte leur éternité,

(*a*) . . . . . *Hâc mente laborem*
Seſe ferre, ſenes ut in otia tuta recedant,
Aiunt, cum ſibi ſint congeſta cibaria. (Hor.)

qui embarraſſent leurs bras de fardeaux ſuperflus, lorſqu'il s'agit de vaincre les flots, & de s'échapper du naufrage ! Plus ſages, contentons-nous du peu qui nous eſt néceſſaire ; uſons des biens de la terre, mais amaſſons nos tréſors dans le Ciel. Si notre ame ne peut s'élever juſqu'à mépriſer l'or, conſervons du moins pour ce métal altérant une ſalutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il ſera déchiré du coup violent qui viendra l'en ſéparer ! N'accumulons point l'amertume & les regrets ſur nos derniers inſtans ; ne ſemons point d'épines poignantes le lit ſur lequel il nous faudra mourir (*a*).

En voici qui ont pouſſé leur carriere juſqu'à quatorze luſtres : quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingt moiſſons. Ces viellards, j'eſpere, ſe ſeront ſouvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languiſſent, où le cœur eſt épuiſé, où tout, juſqu'au deſir, s'éteint &

(*a*) *Lean not on Earth; 'twill pierce thee to the hearth ;*
A Broken Reed at Beſt, but oft a ſpear :
On its sharp point Peace bleds, and hope expires
(Nigth-Thought.)

Ne t'appuie point ſur la terre : ſes biens ſont plus frêles que les roſeaux : ſouvent ſes plaiſirs ſont armés d'une pointe qui perce le cœur, & y tue l'eſpérance.
(Quatrieme Nuit).

Digitized by Google

meurt dans l'ame deſſéchée, où il ne reſte plus de ſens pour le plaiſir, de volonté pour le bien, de force pour la vertu.

Qu'il eſt affreux d'être ſurpris par cet hiver glacé de la vie! L'habitude des vices a jetté des racines profondes; ils ſe ſont attachés à chaque fibre du cœur; ils ſont corps avec lui. Il eſt bien tard de commencer à ſemer dans la ſaiſon de recueillir. Rien, il eſt vrai, n'eſt impoſſible à Dieu; mais ſi l'on combat pour la premiere fois, vaincre alors eſt le plus grand des haſards.... O vous, dont les années ſont encore en fleur, & la vie dans toute ſa ſeve, ne vous fiez point à ces miracles, & mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeuneſſe immortelle. Il y a quelques jours, j'obſervois un oiſeau: le jeune imprudent s'amuſoit ſans crainte à arranger ſon plumage, & voltigeoit en folâtrant de l'un à l'autre rameau. Un chaſſeur l'apperçoit, ſaiſit ſon tube meurtrier, & ajuſte le coup. La mort part, & l'atteint au haut des airs. L'infortuné deſcend, & tombe ſur la terre ſans mouvement & ſans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amuſemens.

Mais ſans doute il eſt quelques-uns de ces vieillards qui ſont venus à cette derniere retraite, pleins de vertus & de jours; qui ſont tombés dans leur ſaiſon ſous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruits ſous celle du moiſſonneur. Leurs corps fatigués d'une longue & pénible carriere, ſe delaſ-

ſent dans ces paiſibles demeures. C'eſt ici qu'ils ont dépoſé le fardeau de la vie ; ils attendent ſans inquiétude le ſalaire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux : plus de douleurs à ſouffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, & la ſûreté veille ſur leur ſommeil... Dormez, dormez en paix, cendres heureuſes, reſtes précieux des mortels vertueux ; goûtez dans la nuit favorable de cet aſile les douceurs d'un repos profond, juſqu'à ce que la voix de l'Eternel, rompant le long ſilence de ces voûtes, vous réveille, & vous crie : » Levez-vous, brillez des rayons de ma gloire : » votre jour eſt arrivé : l'éternité luit ».

Que le ſoir de leur vie fut calme & tranquille ! De quel air ſerein & ſouriant ils fermerent les yeux à la lumiere ! Alors Dieu ſe leva pour aſſiſter à leur dernier inſtant. Il fit luire l'eſpérance dans leur ame, & bannit de leur vue les terreurs & les fantômes du tombeau ; ſa main ſoutint leur tête agoniſante : une voix céleſte murmura dans leur conſcience des paroles de paix & de conſolation. Secourus de Dieu dans ce dernier combat, ils quitterent le champ de bataille, non pas en triſtes captifs, mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité.

Maintenant tout eſt conſommé : les criſes de la nature ſont finies. Le corps deſcend dans la tombe pour y repoſer : l'ame s'élance, & monte dans un ſéjour nouveau. Quelle ſurpriſe

pour elle de ſe trouver entourée d'Anges au lieu de ſes amis en pleurs ! Sur la trace lumineuſe de ces guides céleſtes, elle s'éleve dans des mondes inconnus. Déja elle perd de vue cette vallée de larmes : adieu pour jamais, terre ingrate & malheureuſe, ſéjour d'infortune, repaire d'êtres pervers & mal-faiſans. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réſide le Créateur. Des concerts raviſſans célebrent ſon arrivée, & répetent : » Ouvrez-vous, portes éternelles, laiſſez entrer les héritiers de la gloire » (*a*).

Quel eſt ce monument que mes yeux en s'élevant apperçoivent au haut de ce mur ? Des épées, des lances, des machines homicides, des inſtrumens de meurtre, étalent ſur ce marbre un appareil formidable... C'eſt ſans doute le tombeau de quelque Guerrier fameux. Cette pompe terrible eſt un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave ſoldat, pour le ſacri-

(*a*) J'ai ſupprimé ici pluſieurs pages où l'Auteur s'épuiſe en pieux raiſonnemens, pour juſtifier la coutume d'entaſſer les morts au milieu des Egliſes & dans le centre des Villes. Toutes les raiſons du Miniſtre Anglois n'euſſent pas convaincu notre Parlement, lorſqu'il arrêta ſagement, il y a quelques années, le projet de l'abolir : & nul homme vivant, s'il eſt ſenſé, ne ſera flatté de la perſpective d'infecter après ſa mort l'air que reſpireront ceux qui lui ſurvivent.

fice qu'il fit de ſa vie au bien public (*a*).

Que de petiteſſe & d'impuiſſance dans ces faſtueuſes décorations dont on charge la tombe des morts pour ſurprendre le ſuffrage de la renommée, & attacher un peu de gloire à des cendres inſenſibles ! Que ces vaines figures que le ciſeau fait ſortir d'un marbre périſſable, repréſentent foiblement & remplacent mal une ſuite d'actions mémorables ! C'eſt dans le cœur de ſes concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant de ce (*b*) martyr de la Patrie. Qu'a beſoin ſa mémoire de l'expédient de ces vains ſimulacres ? Sans eux, ſa Nation ſaura bien ſe ſouvenir de lui. C'eſt l'eſpece humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illuſtres qu'elle produit. Voilà le monument que je deſire obtenir pour moi. Mon vœu eſt de laiſſer en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes compatriotes. Mon vœu eſt que mes amis qui me ſurvivront puiſſent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi ſeul, & tout-à-fait inutile à ma génération (*c*). Que le pauvre en paſſant auprès de ma tombe la montre au doigt, & diſe avec reconnoiſſance : » Là repoſe cet homme dont l'iné-» puiſable bonté ne ſe laſſa point de mes mal-

(*a*) Il y avoit ici un fort long parallele entre le Guerrier & J. C. L'avantage reſtoit au dernier. J'ai laiſſé ce morceau biſarre & ſans nulle beauté.

(*b*) C'eſt le brave Bévil Granville, tué dans les Guerres civiles, en combattant contre le Rebelles.

(*c*) On a vu dans la vie d'*Hervey*, que ſon vœu s'eſt accompli.

Digitized by Google

» heurs, qui ne dédaigna point ma chaumiere, » & vint m'y viſirer avec tendreſſe, lorſque » j'étois languiſſant dans mon lit... Si je vis au- » jourd'hui, & ſi la vie a pour moi quelque » douceur, c'eſt à lui, c'eſt à ſes bienfaits que » je le dois. Jamais, non jamais je ne l'ou- » blierai. Ah! Puiſſé-je le revoir dans cet heu- » reux ſéjour dont il m'a tant de fois parlé » pour me conſoler! »

Tous ces monumens de terre & d'argile, que durent-ils? Le vol des ans les a bientôt uſés: ces caracteres que trace ſur ce marbre une plume de fer, ſont bientôt effacés: la colomne ſe briſe: l'arc de triomphe s'écroule: la ſtatue de bronze périt elle-même ſous la dent du temps (*a*).

J'apperçois une iſſue dans l'enfoncement; ſans doute elle conduit ſous la voûte d'un caveau ſouterrain. Entrons, & voyons cette demeure & ſes habitans.... La porte rebelle crie & cede à

(*a*) Cette vérité eſt admirablement exprimée dans ces beaux vers:

Il a péri ce Grand, dont l'orgueil imbécille
Végéta ſoixante ans peſamment inutile.
En vain, pour délivrer ſon ombre du tombeau,
On fléchit les beaux arts, on arme leur ciſeau.
Son ombre errante au gré de la main qui la guide,
Reparoît ſur ſa tombe, appuyée & ſtupide:
Le tems attaque encor tous les noms que l'orgueil
Amaſſe & montre en foule autour d'un vain cercueil.
(*La Rapidité de la vie, par M. Fontaine.*)

Digitized by Google

regret ſur ſes gonds murmurans... Elle me reçoit avec répugnance ; elle n'eſt pas accoutumée à introduire des vivans !... D'où vient ce tremblement ſoudain qui me ſaiſit & redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle aſſemblée de morts ?..... Calmez-vous, mes eſprits, il n'y a rien à craindre dans ces paiſibles retraites..... Ici les méchans ne font plus de mal.

Dieu ! quel ſpectacle d'horreur ! quelle effrayante obſcurité ! Ici la nuit eſt éternelle ; ici même au milieu du jour, il eſt nuit profonde. Quelle affreuſe & noire ſolitude ? Nulle voix, nulle image de vie ou de ſociété qui conſole. La douleur & l'épouvante ont établi dans ce lieu déſert leur ſombre empire... Qu'entends-je ?... C'eſt le ſon lugubre & ſourd de ces voûtes retentiſſantes ſous mes pas : les échos de ces murs, long-tems endormis, ſont réveillés par moi, & pouſſent un long gémiſſement.

Un rayon ou deux de lumiere, après mille détours, arrivent obſcurcis dans ces ſombres profondeurs, & frappent les lames des cercueils. Une foible lueur en eſt réfléchie, & ſe mêle à l'épaiſſeur des ténebres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié blanchis par ce pâle crépuſcule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, & courbé, j'attache mes yeux ſur les inſcriptions. Je vins à bout d'en lire aſſez pour connoître que j'étois entouré de

Digitized by Google

Riches & de Grands décédés. Nul mort vulgaire n'eſt admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illuſtres de la terre ſe la réſervent ; & l'on diroit en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils ſe ſuivent rangés par ordre & dans une pompe ſilencieuſe ſous les arcades de ce vaſte tombeau, tandis qu'une foſſe commune engloutit & confond ſous la terre la foule du peuple, & leurs corps dédaignés.

Mon imagination ſe remet enfin de ſa frayeur, & ſe calme. Je conçois qu'il n'eſt dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur : mais ma ſupriſe duroit encore. J'admirois les étranges nouveautés de ce monde ſouterrain.

Quoi ! ces hommes qui voyageoient ſans ſortir de leurs domaines, ſont ici reſſerrés dans l'eſpace d'un cercueil, enfermés tout entiers ſous quelques feuilles de plomb ! De tous ces ces meubles ſomptueux qui ornoient leurs vaſtes Palais, que leur reſte-t-il ici ? Un linceul funéraire, un coin étroit dans ce caveau ténébreux. Où ſont ces marques brillantes de leurs dignités qui rayonnoient ſur leur ſein, ou paroient leur front ſuperbe ? Je ne vois plus ce cortege pompeux qui les environnoit, & cette foule de courtiſans qui s'empreſſoient autour d'eux ; tous les ont laiſſés à l'entrée de cette demeure ſolitaire. Des armoiries effacées, des écuſſons déchirés, une ſtatue poudreuſe, que la main du Sculpteur fit pleurante & affligée, tandis que le monde inſenſible à leur abſenſe,

rit & folâtre à l'ordinaire : voilà tout ce qui les a ſuivis dans ce ſouterrain.

Mortel, ſi fier de ta naiſſance, qui jadis te vantois de compter dans ta généalogie une longue file d'ayeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant le ver eſt ton égal. Ou ſi ton orgueil veut encore m'en impoſer, ſi ton monument oſe dire encore, *ci git le Grand*, je lui réponds : marbre impoſteur, où eſt-il ce Grand ?... Je ne vois qu'un vile pouſſiere.

O vérité humiliante & bien capable de nous dégoûter & de cette vie paſſagere, & de ſes faux biens, & de ſes grandeurs fugitives ! Qu'eſt maintenant le monde, quelle eſt ſa valeur pour tous ces hommes qui ſont ici rangés, inſenſibles & ſans vie ? Qu'étoient en effet leurs plaiſirs ? une bulle d'air qu'un ſouffle a fait évanouir. Leurs honneurs ? un ſonge oublié. Leurs grandeurs ? une ombre vaine, une illuſion. Tous ces objets ſi brillans, ſi ſolides aux yeux de l'ambition, peſés dans la balance de la mort, n'ont plus paru qu'une fumée ſans conſiſtance & ſans réalité.

O mon ame, arrête un moment ; raſſemble dans ta penſée tous ces preſtiges, tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes deſirs, & ſéduiſent tes ſens. Examine, apprécie dans ce lieu leur juſte valeur. Suppoſe que je fus un de ces Grands qui repoſent ici, que la fortune me prodigua ſes dons, la volupté ſes jouiſſances, la grandeur ſes diſtinctions, la

Digitized by Google

richeſſe ſon or... Quand la cloche ſonnera ton départ de la vie, quand cette voix d'airain te ſommera de te rendre à cette derniere retraite, réponds, que feras-tu de tous ces biens ſi vantés ? que deviendra-t-elle cette exiſtence ſi brillante ?... Ciel ! eſt-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui ſouleve tant de paſſions ?

Je vous rends graces, triſtes débris de noms pompeux & de titres magnifiques ; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce langé funebre qui enveloppe ce Grand de la terre, cette urne étroite qui le circonſcrit, voilà des preuves inconteſtables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus liſible que ſur la pouſſiere de ce Lord, de ce Miniſtre (*a*). Que d'autres aillent rendre un ſervile hommage à l'héritier de ce Grand, & le flatter baſſement, pour en obtenir des graces & des préférences. Moi, c'eſt à ce tombeau de ſon pere que je viendrai faire ma cour ; c'eſt de ſes cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à n'en rien attendre, & à me détromper de toutes ces illuſions d'un monde périſſable.

Qu'entends-je ? quel ſon a frappé mon oreille ? Dans ce profond ſilence, le moindre bruit alarme... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes... C'eſt le ſon des heures ; elles crient à l'oreille de ma raiſon.

(*a*)..... *Mors ſola fatetur*
Quantula ſint hominum corpuſcula. (Juven.)

» Mortel, rachete le tems : mets à profit l'inf-
» tant où tu reſpires : tu touches aux bords de
» l'éternité : tu vas bientôt devenir ce que ſont
» ceux que tu contemples ici ! «

J'ai paſſé plus d'une fois ſous les maſſes croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchoit ſur ma tête : j'ai traverſé ſeul d'effrayantes ſolitudes : je ſuis deſcendu dans des ſouterrains ténébreux, ſous des cavernes profondes; mais jamais je ne vis la nature auſſi ſombre & ſous une forme auſſi ménaçante que dans ces voûtes ſépulcrales ; jamais je ne me ſuis vu entouré d'objets ſi lugubres ; jamais je n'ai ſenti mon cœur ſaiſi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte, & couvre ces tombeaux de ſes aîles funebres... Sortons de cette affreuſe obſcurité : elle exhale des vapeurs homicides. Adieu, ſéjour de déſolation, ſombres demeures de la mort... Jamais je n'avois eu tant de joie à revoir la lumiere.

Le lendemain une étrange curioſité me ramena dans ces lieux. Familiariſé avec les morts, je voulus voir de plus près ce que ſont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes..... Oh ! ſi nous pouvions écarter la pierre qui couvre ces tombeaux ; ſi nous plongions nos regards au fond des cercueils ; de quel étonnement, de quelle douleur nous ſerions frappés en voyant l'affreuſe métamorphoſe que la mort nous fait ſubir, l'affront que reçoit ici notre nature,

Digitized by Google

nature, & ce qu'eſt devenu l'homme entré dans ces demeures ſouterraines !

Ici ce front plein de graces & de majeſté, cette tête, le tableau de l'ame, n'eſt plus qu'un crâne hideux & nud... Cette bouche vermeille & ornée d'un ſourire plein d'attraits, n'offre plus qu'un aſpect horrible & difforme. Et cet œil qui lançoit les éclairs du diamant, & portoit la flamme au fond des cœurs, qu'eſt-il devenu ? où trouver l'azur de ſon globe étincelant ? Et cet organe de la penſée, cet inſtrument merveilleux du langage & du chant, qui exprimoit tous les charmes de l'harmonie, raviſſoit l'oreille de ſes ſons mélodieux, verſoit la douce perſuaſion dans les eſprits, & les paſſions dans les cœurs, il eſt muet & taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre & de ſoie, eſt maintenant rudement froiſſé entre les couches d'un ſable anguleux. Cette femme ſi ſenſible, qui n'oſoit poſer ſur le gazon fleuri ſes pieds délicats, eſt preſſée ſous le poids des cailloux déchirans.

Ici l'homme robuſte eſt courbé malgré lui : le reſſort de ſon bras nerveux eſt briſé : ſes muſcles ſont détendus & lâches : ſes membres, qui furent le ſiege de la vigueur & de l'activité, ſans mouvement, peſent ſur la terre de tout leur poids ; & ſes os inflexibles & durs comme l'acier, ſe diſſolvent & s'écoulent en pouſſiere.

Dans ces retraites ſolitaires, comme dans le Temple de Salomon, regne un vaſte ſilence :

on n'entend plus ni le ſon des marteaux, ni le bruit des chars roulans : Il n'y a plus ni gain ni projets à faire : tout le mouvement du commerce & de l'induſtrie tumultueuſe a ceſſé. Le cercueil eſt la borne où s'arrêtent tous les deſſeins des hommes. Ambition, tu peux aller juſques-là ; mais tu ne paſſeras point au-delà.

Jeunes voluptueux, ici il faut dire à vos plaiſirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légeres : ici plus de chants, plus de feſtins, plus d'amour, plus de beauté : ici le ver impur ſe nourrit des appas de vos amantes. Oh ! comme la mort verſe le mépris & l'horreur ſur ces objets qui charmoient nos yeux & captivoient nos cœurs !

Ah ! tendre amant de Florella, ſi tu revoyois ici la beauté dont ton ame fut enivrée, tu t'écrierois en reculant d'étonnement & d'horreur : » Eſt-ce bien celle que j'ai tant aimée ? » Je diſois dans mes tranſports qu'elle étoit » une divinité. Oui, je croyois voir en elle plus » qu'une mortelle ; j'admirois les proportions » de ſa taille élégante, & les graces légeres » de tous ſes mouvemens. Quand elle parloit, » le ſon de ſa voix étoit une muſique à mon » oreille ; mais quand elle daignoit d'un mot » encourager mon amour, quel raviſſement cé- » leſte ! Quel doux frémiſſement ſes accens por- » toient au fond de mon ame émue ! Se peut-il » que cet objet affreux & difforme ſoit celle » que j'adorois il y a quelques ſemaines ? En ſi

» peu de tems, quel horrible changement (*a*)!
» Qu'a-t-elle aujourd'hui de tous ces charmes
» qui m'avoient ravi à moi-même ? Insensé ! je
» n'en retrouve ici qu'un peu de cendre.

» Repose infortunée Florella, repose au fond
» de ces ténebres ! que la nuit te couvre de son
» ombre, & te cache aux yeux de ceux qui ne
» t'ont pas aimée comme moi ! que nul autre
» mortel que ton amant ne soit témoin de ta
» disgrace !... Mais je me souviendrai long-tems
» du triste changement qui s'est fait en toi ; je
» n'irai plus porter mon hommage à des formes
» périssables, je n'attendrai plus mon bonheur
» d'une argile bien façonnée, fût-elle un chef-
» d'œuvre sorti des mains de la nature. La
» beauté est un don des Cieux, il doit être reçu
» avec reconnoissance ; il mérite qu'on l'aime,
» mais jamais qu'on l'adore. L'argile ne peut
» faire de dieu ni de déesse qui mérite un culte
» & de l'encens. Adieu, chere Florella ; tu as
» désanchanté mes yeux : je préférerai toujours
» un ame vertueuse & douce aux nuances fugi-
» tives d'un frêle tissu de chair «.

Puissent tes sœurs songer à toi, à ton état présent, lorsqu'elles sourient à leur image entourée des graces, & reproduite à leurs yeux dans une glace flatteuse, & que la vue de leurs

(*a*) *Quò fugit Venus ?... Heu ! Quòve color ? decens*
Quò motus ? quid habet illius, illius
Quæ spirabat amores,
Quæ me surpuerat mihi ?

attraits les fait rougir de plaiſir ! Que dans ces inſtans d'orgueil & d'amour-propre, ton idée ſalutaire ſe gliſſe dans leur ame, leur rappelle quelle fut ta beauté, & quel voile d'horreur eſt maintenant étendu ſur tes appas ! Que cette réflexion préſide à l'arrangement de leurs charmes, & les rende plus jalouſes de parer leur ame des ornemens de la vertu, que cette draperie de chair dont elle eſt revêtue, & qui uſurpe leurs ſoins !

Lorſque j'eus rappellé à moi mon imagination errante ſur ces tombeaux, & que j'eus recueilli mes penſées dans un moment de ſilence, à la vue de cette ſcene de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort, je ne pus retenir mes ſoupirs, je ne pus m'empêcher de gémir ſur ces débris du plus noble des êtres ſenſibles, & je m'écriai du fond de l'ame : » O Adam, qu'as-tu fait ? Quelle déſolation ta » fatale déſobéiſſance a répandu ſur la terre ? » O la déſaſtreuſe & inconcevable malignité du » crime ! C'eſt lui qui a fait ce ravage dans » l'eſpece la plus parfaite qui ſoit ſortie viſible » des mains du Créateur ! C'eſt lui qui a verſé » dans nos corps le venin qui les tue ! Et il » alloit plonger l'ame dans les abîmes, ſi le » fils de l'Eternel ne ſe fût placé entre Dieu & » ſa victime «.

Comme je reſtois ; l'ame attachée à ces objets

funebres, & perdu dans mes réflexions, une idée cruelle vint m'en tirer, & je me dis frappé d'effroi : » Et moi auſſi, faut-il donc que je » meure ? Subirai-je auſſi cet affreux change- » ment ? Me faudra-t-il devenir un cadavre in- » ſenſible, & être à mon tour ce que je déplore » ici (*a*) ? Viendra-t-il un tems, & ce tems » eſt-il prochain, où ce corps que je ſens plein » de vie, ſera enfermé dans un cercueil, & » porté ſous cette terre, tandis qu'un ami me » ſuivra verſant quelques larmes, & s'écriera » une ou deux fois : hélas ! mon frere !... Oui, » ce tems viendra : ce tems n'eſt pas éloigné. » Oui ; rien n'eſt plus ſûr ; *Hervey*, ce ſort » ſera le tien ! «

Si en ce moment un de ces ſpectres hideux ſortoit à grand bruit de ſa tombe, ſe levoit devant moi dans ſon effrayante difformité ; ſi le ſquelette étendoit vers moi ſa main menaçante, & que troublant tout-à-coup le ſilence de ces

---

(*a*) *I paſſ with melancholy ſtate,*
By all theſe ſolemn heaps of fate ;
And think, as ſoft and ſad i tread
Above the venerable Dead :
Time was, like me, they life poſſeſs'd ;
And time will be, when i ſhall reſt. (Parnell.)

Je ne paſſe point près de ces lieux où la mort entaſſe les débris de l'eſpece humaine, que la mélancolie ne s'empare de moi. Triſte & rêveur, en foulant ſous mes pieds tous ces morts vénérables, je me dis : » un » tems fut où ils vivoient comme moi : un tems vien- » dra où je ſerai mort comme eux «.

lieux, d'une voix ſépulcrale il me dît : » Dieu » te livrera auſſi dans les mains de la mort ; » encore quelques jours, & tu ſeras avec moi » ici «. Quelle impreſſion profonde cet avertiſſement laiſſeroit dans mon ame ! Hé ! pourquo donc ſerois-je ſans alarmes, lorſque c'eſt la voix de Dieu qui me l'annonce, & qui me dit : „ tu mourras ?«

Ah ! puiſque l'arrêt eſt porté, puiſque je ſuis un mortel condamné, & que j'ignore l'heure fatale, profitons des inſtans qui me reſtent, pour me préparer à une vie plus heureuſe. Méritons, lorſqu'il me faudra fermer les yeux ſur tous les objets de cet univers, de les rouvir un jour ſur un autre monde plus brillant. Puiſqu'il me faudra ſitôt céder aux ténebres, à l'inertie, à la corruption, ce corps animé, ce chef-d'œuvre d'argile ſi fragile & ſi merveilleux, je veux en conſacrer les membres par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner, plutôt que pour recevoir ; elles s'ouvriront toujours pour ſoulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur & de charité. Mes oreilles ſeront fermées aux diſcours de l'impie, aux ſons malfaiſans de la médiſance : elles ne s'ouvriront que pour écouter la raiſon & la vérité. Mes pieds me conduiront au Temple du Seigneur, au lit plaintif des malades, dans la triſte demeure du pauvre.

Et vous qui embaumez les corps, épargnez pour le mien vos ſoins & vos parfums : je n'en

veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu, je me coucherai doucement sur le lit des morts, & j'y reposerai en paix, dans l'espérance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussiere, & les ranimera d'une vie immortelle.

De ces demeures où dorment mes semblables, ma pensée me transporte au tombeau mémorable du Dieu que son amour immola pour nous sauver. O mort, quelle victime ! quel triomphe ! Jamais pareil captif n'étoit entré dans les sombres prisons de ton empire.

Mais quel fut ton étonnement, quand ce nouveau Samson, réveillé de son court sommeil, se releva, brisa pour jamais tes portes impénétrables, & s'élança de nouveau vers la lumiere? O mortels, quelle victoire ! La nuit de la tombe est éclairée : un Dieu y est descendu, en a sondé la profondeur, & vous a frayé le passage à l'immortalité.

Ames craintives, que le son de la cloche funebre épouvante, qui pâlissez à la vue d'une tombe ouverte, & qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil, rassurez-vous; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tyran qui nous détruit, & ne vous effrayez plus de sa faux menaçante : il est vaincu, & vous êtes affranchis de ses fers. Vous sentirez encore, il est vrai, l'atteinte de ses traits dans la partie

Digitized by Google

de votre être qui eſt mortelle ; mais la plaie guérira , & vous ſecouerez un jour le trait ſans douleur. Entrez hardiment dans la tombe : elle a maintenant une iſſue qui conduit à la vie.

Réſurrection ! ce mot conſole mon ame ; je reſpire , & me ſens ſoulagé d'un doute inquiétant qui m'accabloit. J'étois prêt à demander : » Pourquoi ces corps ſont-ils ici dans cet état » abject? La mort les a-t-elle conquis ſans re- » tour , & ſont-ils oubliés pour toujours du » Créateur qui les forma ? « Non , me répond une voix du Ciel : » Les juſtes ſont tous priſon- » niers de l'eſpérance «.

L'avenir cache une heure , une heure connue de Dieu ſeul , où tous ſeront affranchis. Alors le Seigneur deſcendra des Cieux aux acclamations des Archanges. La deſtruction reconnoîtra ſa voix , & la tombe obéiſſante lui remettra ſes morts.

En un moment , en un clin d'œil , tous ſecoueront un ſommeil de pluſieurs ſiecles , tous s'élanceront dans les airs au-devant de leur Dieu.

Il vient environné de toute ſa puiſſance & de toute ſa gloire. Mais ils n'ont rien à craindre de tout cet appareil de ſa majeſté formidable. Tous ces ſignes terribles , tous ces Miniſtres de ſa vengeance qui répandent ſur l'univers

Digitized by Google

l'étonnement & la désolation, ne feront que rassurer, qu'encourager leur espérance. Le souverain Juge cite leurs noms, & les avoue à la face des habitans des Cieux & des mondes assemblés.

Ecoutons... Les foudres reposent : les tonnerres se sont tus : les armées célestes se tiennent en silence : toute la race d'Adam, agitée de sentimens contraires, est dans l'attente... Le Juge suprême parle, & dit aux justes : » Je » vous accepte ; vous êtes mon peuple ; vous » m'avez été fideles jusqu'à la mort. Approchez, enfans de lumiere, recevez une cou» ronne qui ne se flétrit point ; venez jouir d'une » félicité qui n'a point de bornes «.

Il n'est plus désormais pour eux ni peines ni langueurs : la mort n'entrera point dans les Cieux : son trait fatal, qui depuis Adam buvoit le sang des Nations & des Rois, est brisé près de sa faux inutile. Il ne reste plus dans leur être épuré par le tombeau, rien de fragile ou de mortel : l'immense avenir qui est devant eux, n'est que bonheur, & n'a d'autre terme que l'éternité.

O éternité ! éternité ! de quel poids ton idée écrase l'imagination ! La pensée se perd & se confond dans ton abîme. Qui peut mesurer ton étendue sans bornes, sonder ta profondeur sans fond ? Le Mathématicien a des nombres pour

Digitized by Google

ſupputer toutes les progreſſions du tems, l'Aſtronome a des inſtrumens pour calculer les diſtances des aſtres : mais quels nombres, quels inſtrumens pourront meſurer les dimenſions de la vaſte éternité, plus haute que le Ciel, plus profonde que l'enfer ? O durée myſtérieuſe, inépuiſable exiſtence, qui toujours demeure entiere, & n'eſt jamais entamée par les plus longues révolutions écoulées... Les ſcenes de l'éternité ne changent point : la roue des viciſſitudes ne tourne plus : tout eſt fixe & immuable au-delà du tombeau. Soit que nous ſoyons aſſis ſur un trône, ſoit que nous ſoyons étendus ſur la roue des tourmens, c'eſt pour toujours ! La main du Tout-puiſſant imprime à l'état de l'homme le cachet éternel de ſa clémence ou de ſa juſtice. La ruine des méchans eſt irrémédiable..... L'arrêt fatal eſt porté, il eſt irrévocable : plus d'eſpoir de changer de ſéjour. Tout autour d'eux eſt affreux & permanent : tout préſentera ſans ceſſe à leurs yeux le même aſpect & la même horreur.

Les méchans... ô image épouvantable ! Mon ame frémit & recule d'effroi... Je voulois l'éviter... mais il vaut mieux enviſager un inſtant l'idée de leur malheur, que de le ſubir une éternité.

Les méchans ſont empriſonnés dans ces tombeaux comme dans un cachot profond, où ils attendent leur jugement & leur ſupplice... Que leur départ de la vie fut affreux & cruel ! Lorſqu'un nuage d'horreur, avant-coureur d'une

nuit éternelle, environna leur paupiere mourante & prête à se fermer ; lorsque la maladie frappa ses derniers coups sur leur corps en ruines, qu'ils virent s'avancer l'instant d'un changement inévitable, qu'ils virent la mort ajuster le trait fatal, qu'ils le sentirent enfoncé dans leur cœur, Dieu, quelle terreur inconnue s'empara de leur ame ! Quel frisson dans tous leurs sens, quel effroi dans leurs regards, lorsque du bord où finit la vie, ils apperçurent l'abîme épouvantable qui les attiroit !

Oh ! quelle affreuse perspective les environne en ce moment, & leur présente par-tout le désespoir ! Derriere eux un long enchaînement de crimes, sans repentir : une longue suite de jours d'espérance & de grace écoulés sans retour ! En face, un tribunal terrible, un Juge inexorable ! Eperdus, ils cherchent autour d'eux leurs amis ; leurs amis ne sont plus ou que des complices que le même sort attend, ou des justes qu'ils ne verront plus que dans un éloignement immense sur la rive opposée d'un gouffre insurmontable !

Enfin ils commencent, ils essayent de prier... Eh ! qui prieront-ils ? Le Dieu qui s'avance pour les juger. Ils sont bien forcés de s'adresser à lui... Leurs levres tremblantes énoncent quelques paroles mal articulées... Mon cœur desire que Dieu les écoute. Mais, hélas ! qui peut dire si sa majesté, si long-tems outragée, prêtera l'oreille à leur plainte tardive ! Il pourroit

bien rire de leur calamité, & ſe moquer de leur terreur.

Ainſi ils exhalent en vains gémiſſemens les reſtes de leur vie. Dans les horribles convulſions qui les agitent, la ſueur découle de tous leurs membres, & mille traits intérieurs déchirent leur conſcience.

»Oh ! comme en ce moment terrible leur ame » effrayée s'élance autour de ſa demeure d'ar- » gile, court à toutes ſes iſſues, & demande » du ſecours à tout ce qui l'environne ! Mais » nul être ne peut la ſecourir. Quels regards » douloureux elle jette ſur tout ce qu'elle quitte, » ſur tout ce qui lui échappe ! Quoi ! pas un » ſeul inſtant encore, avant de paſſer dans » l'éternité ! pas un ſeul moment pour ſe laver » de ſes crimes ! O ſpectacle lugubre ! Ses yeux » verſent des larmes de ſang : chaque ſoupir » qu'elle pouſſe a le ſon & l'accent de l'horreur... » L'enemi la pourſuit ſans relâche dans tous les » détours de la vie ; & comme un aſſaſſin qui » redouble ſes coups de poignard ſur ſa victi- » me trop lente à mourir, il la pouſſe, il la » preſſe juſqu'au bord effroyable de l'abîme... » C'en eſt fait, elle y tombe (*a*)«.

Heureuſe diſſolution, ſi elle étoit le terme de leurs tourmens ! Mais, hélas ! leurs tourmens ne ſont que commencer; Ce n'eſt encore qu'une

(*a*) Ce morceau eſt une traduction d'une quinzaine de vers d'un Poëme intitulé *Le tombeau*, qu'*Hervey* a Inſérés dans cet endroit de ſes Méditations.

goutte

goutte échappée de la coupe amere qui leur faut épuiſer. Dès que leur ame eſt arrachée de ſa demeure, elle eſt traînée devant le tribunal du ſouverain Juge. Qui peut ſe peindre ſa confuſion & ſon déſeſpoir, lorſqu'elle ſe voit coupable & ſans excuſe, en préſence de ſon Créateur irrité ? Il lui lance un regard menaçant, & fait dépoſer cette triſte immortelle dans ſes cachots ténébreux, juſqu'au grand jour de ſa juſtice.

Oh ! quelles angoiſes, quelle affreuſe perplexité ſaiſiront ces rebelles impénitens, lorſqu'il leur faudra comparoître au tribunal d'un Dieu vengeur ! Que feront-ils dans ce jour fatal & déciſif ? Plus d'eſpoir, plus d'amis ! Le ciel & la terre les abandonnent... La fuite eſt impraticable, l'excuſe impoſſible, la priere inutile.

Le livre fatal eſt ouvert : tous les ſecrets des cœurs ſont dévoilés ; toutes les actions cachées dans les ténébres, paroiſſent au grand jour. Le maſque de l'hypocrite eſt déchiré : Dieu qui l'a ſuivi dans les détours de ſa vie, en préſente à ſes yeux l'affreux tableau... Dans cet inſtant de confuſion, les coupables voudroient s'anéantir ; mais le néant ſe refuſe à leurs vœux, la douleur & l'immortalité s'attachent pour toujours à leur être... Tout eſt conſommé... Le ciel & l'enfer ont commencé.

Eſt-il un cœur qui ſente la pitié ? Eſt-il un homme qui aime les hommes ?... Ah ! qu'il leur

crie de ſe repentir, avant que le tems du pardon ſoit expiré...

Quelles étonnantes vérités j'ai découvertes au milieu de ces tombeaux ! O mon ame, qu'elles ne ſortent jamais de ta mémoire. Sois fidelle à me les retracer quand le jour commence & quand le jour finit ; qu'elles ſoient la regle de mes penſées, de mes actions, de toute la conduite de ma vie. Et moi qui les écris, & vous (*a*), Madame, qui les liſez, nous les verrons tous deux ſe réaliſer un jour. Nous aſſiſterons tous deux aux grands événemens qui doivent s'accomplir de l'univers. Nous verrons les tombeaux s'ouvrir, la terre & l'occéan fourmiller de vie, & les nations innombrables de tous les ſiecles, aſſemblées dans un même jour, s'étonner d'exiſter enſemble. Nous verrons l'univers en feu, les aſtres tombans de leurs ſphères, les cieux ſe replier comme un voile, & découvrir à nos regards la vaſte éternité, & Dieu s'avançant de ſes profondeurs pour juger les mortels... Ah ! prenons ſoin qu'il nous trouve alors irréprochables & vertueux !

(*a*) *Hervey* adreſſe ces Méditations à une Dame Angloiſe. Son Ouvrage eſt un récit qu'il fait, un compte qu'il rend à cette Dame, des réflexions & des ſentimens qui ſe ſuccéderent dans ſon ame au milieu de cette Egliſe de Cornouaille, & des Tombeaux qu'elle renfermoit.

Fin des Tombeaux.

Digitized by Google

LETTRE

D'HERVEY A SA SŒUR.

J'Eſpere que le ſéjour de Londres ſera favorable à votre ſanté. Vous, dont la maladie attaque déja la jeuneſſe, vous voyez combien la vie eſt incertaine. Nous ne ſavons pas quels événemens un jour peut amener, & il faut toujours avoir ſoin que notre tâche ſoit remplie, & que nos comptes ſoient en état.

Je vous écris ce ſoir : mon déſir eſt que cette lettre parvienne à ma tendre ſœur, & j'eſpere qu'elle la recevra ; mais je n'en ai aucune certitude. Je ne peux aſſurer ſi ma ſœur vit encore. Tout ce que je ſais de certain, c'eſt qu'il eſt poſſible qu'à cette heure même ſon ame ſoit déjà devant le ſouverain Juge, & fixée dans un état éternel & immuable, ou ſur le point de l'être. Ce que je ſais, c'eſt qu'en ce moment même il eſt poſſible que ſon corps ſoit étendu pâle & froid dans le cercueil, inſenſible au dernier adieu de mes freres & de ma tendre mere, qui lui donnent le baiſer d'une ſéparation éternelle, à côté du Menuiſier terrible qui attend pour achever de clouer la derniere planche, & cacher pour jamais ma ſœur aux yeux des mortels. Déja même elle peut avoir été emportée ſur les

Digitized by Google

épaules du foſſoyeur, & deſcendue dans la terre; en ſorte que cette lettre que je lui adreſſe, la trouveroit dans le tombeau. Il ſe peut qu'elle dorme déja du ſommeil profond des morts dans quelque cimetiere ignoré de moi, pour ne plus ſe réveiller qu'au jour où retentira la trompette de l'Archange dans l'eſpace déſert où furent les cieux.

L'idée ſeule d'un changement ſi ſoudain glace mon cœur d'effroi : j'eſpere que ce n'eſt pas le préſage d'un événement déja arrivé. S'il étoit vrai, ſi ma chere ſœur n'étoit plus qu'une ombre inviſible, je ne m'occuperais plus que du ſoin de me préparer pour le monde nouveau où je dois la retrouver.

II LETTRE.

D'HERVEY A SA SŒUR.

JE ne connois point de ſaiſon plus propre pour m'entretenir avec celle qui de tous mes parens eſt la plus tendre & m'eſt la plus chere, avec celle qui depuis nos plus jeunes années poſſede la plus grande portion de mon cœur, que la ſaiſon où nous venons d'entrer ; où le printems & la nature ſe renouvellent, ſoit dans les heures où un ſilence univerſel appaiſe le tumulte des penſées, & rétablit dans l'ame agitée un calme profond ; ſoit dans les heures où la voix de l'allégreſſe & de la joie retentiſſant dans les airs, invite l'homme à

adorer ſon Créateur, éveille ſes paſſions vertueuſes, & inſpire dans l'ame les ſentimens tendres & les douces émotions.

L'autre jour traverſant les campagnes pour y chercher la ſanté, je remarquois que les prairies avoient perdu ces odeurs qui quelques mois auparavant parfumoient l'air & mes ſens, qu'elles étoient dépouillées de cette profuſion de couleurs dont la variété enchantoit mes yeux... Pas une fleur qui égayât ma vue, & rompît la triſte uniformité de la plaine aride & nue. Ces nuées, qui dans un autre tems ſe fondoient en roſée, ou tomboient en pluies fécondes, verſent maintenant d'impétueux torrens qui ſubmergent la terre inanimée, & achevent de détruire les foibles reſtes de ſes ornemens & de ſa beauté. Ces côteaux que couronnoient des moiſſons dorées; ces vallées riantes qu'empliſſoient des flots d'épis ondoyans; en un mot toute la face de la nature, qui dernièrement nous offroit par-tout l'abondance & la gaîté, eſt maintenant triſte & déſolée.

Comme je continuois ma promenade, rêvant à ces diſgraces de la nature, dont la vue n'offroit pas un ſeul plaiſir; & n'éveilloit pas un ſeul ſentiment de joie, je crus voir dans ce changement ſi rapide de l'image de notre exiſtence fragile & paſſagere. Il me ſembla que chaque objet que rencontroient mes yeux, m'avertiſſoit du ſort que je devois un jour ſubir moi-même. A force de m'arrêter ſur ces réflexions, elles fermenterent dans mon imagi-

nation, rompirent mon long silence, & me forcerent à m'écrier : » Quoi ! nous faut-il donc aussi subir un changement si déplorable ; nous dont le sang circule avec tant de vivacité dans nos veines ; nous qui sentons dans tous nos membres la jeunesse, la santé & la vigueur ; nous qui sommes si tentés de nous croire des êtres privilégiés, dont la peine & les maux ne peuvent approcher, des êtres destinés à goûter toutes les douceurs de la vie, sans trouble ni mêlange d'aucune amertume ? Cet âge, où pour nous est jouissance & plaisir, sera-t-il suivi d'un autre âge qui ressemble à cette langueur mélancolique de cette nature ? Cet œil si brillant & si plein de feu, ne sera-t-il plus qu'un globe éteint & voilé de ténébres ? Une pâle difformité effacera-t-elle ces traits aimables & le coloris de ces joues animées ? Les doux désirs seront-ils bannis de nos cœurs flétris, & la gaîté de nos entretiens ? Les instans fortunés du printems de nos jours doivent-ils s'évanouir comme un songe, & la vigueur de l'âge s'écouler & passer comme les flots d'un orage momentané ? Si c'est là le sort qui nous attend, c'est envain que nous vantons la supériorité de notre espece : envain nous nous croyons dans notre oreille des êtres favorisés des cieux. Les créatures inanimées meurent, il est vrai ; mais c'est pour renaître & reprendre bientôt une existence aussi brillante. Si aux approches de l'hyver elles perdent leur éclat & leur verdure, elles sont sûres que le printems qui va suivre, leur

rendra avec uſure leur premiere beauté. Mais l'homme, quand une fois il a paſſé l'automne de ſa vie, & qu'il eſt tombé dans les bras de la froide vieilleſſe, il lui faut dire un éternel adieu à tout ce qu'il y a de plaiſirs & de douceurs ; il n'a plus une ſeule attente agréable qui rafraîchiſſe & ſoutienne ſon ame languiſſante ; pas un ſeul rayon d'eſpérance & de joie qui brille au travers de la route qui le conduit à la mort, & en éclairciſſe la ſombre horreur ».

Je ne me livrai pas long-tems à ces réflexions ameres, ſans me ſouvenir bientôt du remede qui peut nous conſoler de ces maux cruels. Je ſentois bien que tous ces plaiſirs de la jeuneſſe & des paſſions n'étoient que vanité, & devoient expirer dans la peine ; mais je compris auſſi que la vertu étoit un bien ſolide qui procuroit une paix & un contentement durables. Si ſes ſemences précieuſes ont été plantées dans nos jeunes cœurs, ſi nous avons ſoin de les y nourrir & de les féconder, elles produiront des fleurs & des fruits immortels dans l'hiver même de nos jours, lorſque nous ſerons pâles & ridés, & que toutes les graces extérieures de notre frêle machine ſeront fanées & détruites.

La vertu nous ouvrira dans ce dernier âge une ſource inépuiſable de conſolations. Si nous ne pouvons plus entendre l'harmonie des ſons, ou le chant d'une voix mélodieuſe ; ſi tous nos ſens nous deviennent infideles, & refuſent d'introduire plus long-tems dans notre ame les ſen-

ſations du plaiſir ; il ne tient qu'à nous, chere ſœur, d'amaſſer aujourd'hui d'heureuſes proviſions, qui dans ces années de triſteſſe & d'abandon, charmeront notre mémoire de ſouvenirs raviſſans, & réjouiront tout notre être au milieu de la fête continuelle d'une conſcience qui nous applaudit. Quelle ſatisfaction inexprimable nous recueilleront de la vue d'une ſuite non interrompue d'actions vertueuſes ! Avec cette perſpective devant nos yeux, que nous nous plairons avec nous-mêmes ! Le ſentiment fâcheux de nos infirmités ne nous fera point dans nos impatiences appeller le trépas, ni les craintes d'un avenir inquiétant redouter le coup dont la mort s'apprête à nous frapper. Nous ſerons calmes & ſereins ; nous nous conſolerons de tout par la douce penſée, que pour récompenſe des vertus qui ont orné les différens âges de notre vie, nos cendres & nos noms ſeront embaumés, la tombe transformée pour nous en un aſile de repos, & nos ames, pures comme nos yeux, métamorphoſées en anges de lumiere.

LETTRE
D'HERVEY A UNE DAME.

DImanche dernier la Providence m'appella loin de mon troupeau, pour aller prêcher dans deux Paroiſſes étrangeres, éloignées l'une de l'autre de pluſieurs lieues. L'eſpace qu'il me fallut parcourir pour y aller, & revenir de-

Digitized by Google

là chez moi, peut paſſer pour un voyage, & ce fut un des plus agréables qu'on puiſſe faire. Je voudrois avoir les couleurs & le génie d'un Peintre habile, pour peindre à votre imagination, ſans faire tort à leur beauté, les charmans payſages & les riantes perſpectives qui ſe ſont ſuccédés ſous mes yeux.

La température de l'air étoit arrêtée dans un juſte milieu de l'atmoſphère n'avoit ni cette chaleur brûlante qui vous énerve & vous accable, ni ce froid pénétrant dont le ſentiment déſagréable vous pourſuit & vous occupe. Elle étoit à ce degré heureux qui fait évaporer doucement les parfums des plantes & des fleurs ſans les épuiſer trop vîte, & ſa pure tranſparence laiſſoit voir les objets dans le jour le plus favorable. La face du ciel contribuoit encore à augmenter la beauté variée des perſpectives; elle étoit ſemée, non de ces nues épaiſſes & noires dont les flancs ſont gonflés de pluies, mais de ces nuages d'argent légers & fugitifs qui rompent de tems en tems l'uniformité fatigante d'un ſoleil continuel, & jettent par intervalles devant ſon diſque éblouiſſant un voile d'ombres qui ſoulage & repoſe les yeux. J'avois pour compagnon de voyage un honnête homme, d'un jugement net & ſolide, & qui ne manquoit point de lecture. Il avoit long-tems vu le monde, & il l'avoit vu en homme qui ſait approfondir les choſes, & qui ne juge pas ſur les apparences. Il étoit en état de parler bon ſens ſur milles ſujets impor-

Digitized by Google

tans, & de donner de tems en tems des vues utiles. Ainſi quand je voulois paſſer des réflexions ou du ſentiment au plaiſir de converſer, j'avois avec moi un homme avec qui je pouvois profiter. Ainſi Dieu ſembloit diſpoſer tout pour rendre notre voyage agréable.

A la premiere halte que nous fimes, nous trouvâmes une terre forte qui ne demandoit qu'à produire; mais la main de l'homme n'y avoit rien ſemé, & ce ſol naturellement fécond étoit ſtérile faute de culture. N'eſt-ce pas là le cas de pluſieurs ames immortelles, qui nées avec les diſpoſitions les plus heureuſes, reſtent incultes & perdues faute de ſoin & d'inſtructions? Cependant cette plaine inculte, quoiqu'elle n'offrît elle-même aucun agrément, ſervoit à relever l'éclat de la verdure des plaines voiſines. Ainſi la vue de l'abyme profond où ſont allumées des flammes éternelles, par la terreur même qu'elle inſpire, fera mieux goûter aux élus le bonheur dont ils jouiront au haut des cieux. Nous fimes plus de diligence pour ſortir plutôt de cette plage aride: car pourquoi s'arrêter dans un lieu ou avec une connoiſſance qui ne vous offrent rien d'utile? on ne peut ſe délivrer trop tôt d'une ſituation ſi fâcheuſe.

Quand nous fumes avancés un peu plus loin, nous entrâmes dans un vaſte enclos. Ici nous reconnumes par-tout la main du travail & d'une heureuſe induſtrie. L'épi étoit encore enfermé dans ſon chalumeau, & par-tout les tiges multipliées croiſſoient heureuſement. Ce champ cou-

Digitized by Google

vert d'une riche verdure, & purgé de ſes herbes inutiles, promettoit à ſon propriétaire ſatisfait l'eſpérance d'une moiſſon prochaine qui payeroit ſes travaux, & nourriroit ſa famille. Je ſentis le prix d'une main laborieuſe, tréſor qu'il eſt au pouvoir de tout homme de ſe donner lui-même. Le champ du pareſſeux reſſemble aux montagnes de Gilboa, ſur leſquelles on ne voyoit jamais ni pluies, ni roſée, ni fruits. Mais par-tout où ſe trouveront la prudence pour imaginer, & le courage pour exécuter, le ſuccès ſuivra preſque toujours l'entrepriſe. Il n'eſt point de déſert aride où l'économie & le travail ne puiſſent faire épanouir la roſe.

Nous continuâmes notre courſe en admirant l'active fécondité de la terre, l'enfance des moiſſons, & les jeunes tréſors dont les campagnes étaloient par-tout l'eſpérance. Cela me donna lieu de réfléchir ſur un des dogmes les plus importans du Chriſtianiſme, ſur la Réſurrection, je fus parfaitement convaincu qu'il eſt poſſible à Dieu de ranimer les morts. Cela me donna auſſi quelque idée de la beauté & de l'éclat dont ſe revêtira le corps du juſte.

En effet, il n'y avoit que quelques jours que j'avois arrêté mes regards ſur les campagnes, & je n'avois vu dans le monde végétal qu'une étendue ſtérile, ſans aucune parure, ſans un ſeul trait aimable ou gracieux : mais aujourd'hui quelle foule de beautés, quelles graces, quel éclat ! Il n'eſt point de jeune vierge dont le viſage ſoit plus riant & plus fleuri ; il n'eſt point

d'épouſe mieux parée & plus brillante. Et ſi Dieu anime & pare ainſi l'herbe des champs & les êtres inſenſibles des plaines, quel éclat, quelle majeſté ne donnera-t-il pas à l'argile qu'il deſtine à loger des ames immortelles ? Nous avons accompagné à leur tombeau pluſieurs de nos amis ; nous avons vu en pleurant leurs triſtes oſſemens dépoſés dans la pouſſiere ; mais ſéchons nos larmes, ils ne périront point dans la tombe : ce n'eſt qu'une retraite où leur argile s'épure, & d'où elle ſortira brillante comme l'aurore, & radieuſe comme le ſoleil, pour jouir, ſans jamais ſe corrompre, d'une fraîcheur & d'une jeuneſſe immorrelle.

Nous entrâmes enſuite dans un chemin bordé des deux côtés d'une haie des grands arbres mêlés d'humbles buiſſons. Ici la vue étoit reſſerrée, & nous n'avions plus d'autres perſpectives que les rameaux épais de cette voûte de feuillages : les jeunes branches étoient vêtues d'un verd agréable & doux à l'œil, qui obſervoit avec plaiſir les livrées diverſes dont chaque plante étoit ornée. Ici les tendres rejettons montroient un bouton tout prêt à s'ouvrir ; là le bouton étoit ouvert, & montroit la fleur défendue par ſes épines ; & ce qui étoit ſi agréable à voir, étoit dangereux à toucher. O merveilleuſe & puiſſante énergie de la voix de Dieu ! Il n'a dit qu'une fois, *que la terre produiſe*, & la nature fidele obéit tous les ans à cet ordre unique. Des ſiécles ſe ſont écoulés depuis la naiſſance du monde, & la nature n'a rien perdu de ſa vigueur.

La

Digitized by Google

La force de cette parole de l'Eternel dure encore, & ſoumet tout l'univers matériel à ſes loix !

Au moment où nos yeux ſe repaiſſent de tous ces objets agréables, une volée de cloches ébranlées toutes à la fois, frapperent notre oreille d'une harmonie vraiment auguſte, & d'une muſique ſimple qui avoit quelque choſe de majeſtueux & de céleſte. Tout-à-coup une bouffée de vent s'éleve & emporte loin de nous ces ſons argentins ; mais ce fut pour nous les renvoyer auſſi-tôt, lorſque nous les croyons perdus, & le plaiſir de les entendre fut renouvellé par cette agréable ſurpriſe.

Bientôt ces plaines & ces vaſtes avenues diſparurent, & nous nous enfonçames dans le bois d'un vallon. Mille oiſeaux des plus gais, ſautillant & gazouillant dans le feuillage, nous tinrent compagnie dans l'ombre de cette ſolitude. Nous rendimes graces à ces chantres des bois de leur complaiſance, de leurs chanſons, & nous les priames de célébrer pour nous le Créateur. Mais ce qui nous parut plus nouveau, ce qui nous toucha davantage, ce furent les cadances & les roulemens du roſſignol. Quel goſier harmonieux a reçu cet être charmant ! quel muſicien infatigable !... J'ai plus d'une fois entendu ſa plainte mélodieuſe pendant le jour, & l'on m'a dit qu'il ne ſe repoſe point les nuits, & qu'il chante encore dans les ombres. L'air étoit imprégné des plus douces

odeurs; & en les reſpirant, je me rappellai ces vers ſi gracieux du grand *Milton*.*.

» Maintenant les zéphirs légers agitent leurs » aîles odoriférantes; ils diſtribuent à nos ſens » les purs eſprits des parfums de la nature, & » dans leur murmure ils ſemblent dire à quel- » les fleurs ils ont ravi ces dépouilles embaumées «.

Je me rappellai en même tems une deſcription d'un cantique de l'Ecriture, bien ſupérieure aux vers de *Milton*. » Enfin l'hiver eſt » paſſé, les pluies ont ceſſé: les fleurs paroiſ- » ſent ſur la terre: la ſaiſon où chantent les » oiſeaux eſt arrivée, & la voix de la tendre » tourterelle eſt entendue dans nos bois ».

Dans un lieu où deux de nos ſens étoient ſi délicieuſement affectés, nous n'avancions qu'à regret, & nous craignions l'inſtant où nous ſortirions de ce bois agréable, quoique nous y fuſſions reſſerrés, ſans autre perſpective que le dais étroit & brillant des Cieux ſur nos têtes. Mais lorſque nous l'eumes paſſé, quelle étonnante multitude de merveilles s'offrirent à notre vue! Je treſſaillis de plaiſir, & jamais ſurpriſe plus agréable n'émut mon ame. Nous étions montés ſur le ſommet d'une colline, d'où notre œil embraſſoit une longue file de plaines d'un contour immenſe: à peine notre vue pouvoit en atteindre les dernieres limites.

---

* . . . . *Now the gentle gales*
Fanning their odoriferous wings diſpenſe
Native perfumes, and whisper whence they ſtole
Thoſe balmy ſpoiles.

Digitized by Google

Toute cette ſcene étoit partagée entre une foule de laboureurs, & chargée de mille fruits différens. Les plaines les plus voiſines de nous, & dont nos yeux diſtinguoient le mieux les objets, étoient couvertes de tous les tréſors champêtres. Les parcs étoient remplis de moutons & d'agneaux bondiſſans près de leurs meres : les vallées étoient comblées de moiſſons ſi épaiſſes & ſi preſſées, qu'elles offroient à l'œil les flots mouvans d'une onde doucement agitée. Ici brilloit une profuſion de fleurs entaſſées ſans meſure & ſans ordre : là la verdure en étoit ſimplement émaillée, comme un tapis que parcourt le deſſein d'une broderie légere. De cette foule de fleurs, les unes étoient dorées comme l'orange ; les autres avoient la blancheur de la neige ; quelques-unes ſembloient teintes des rouges couleurs d'un beau ſang. Plus loin les Villes & les Villages étoient ſemés par intervalles. Mille autres beautés innombrables ſe preſſoient en foule devant mes yeux.

Oh ! puiſſent tous les charmes de cette ſaiſon délicieuſe élever toujours vers le pere de la nature les penſées du voyageur qui s'arrêtera pour les contempler ; & tandis que ſon œil eſt enchanté de ce tableau, que ſa langue exprime mille actions de graces au Maître de l'Univers !

Suprême Auteur de tout bien, ces beautés ſont ton ouvrage. Dieu tout-puiſſant, ce ſont tes mains qui ont formé ce bel Univers ; c'eſt de toi que ſont ſorties toutes ces merveilles. Quelles merveille ne dois-tu donc pas être toi-même ?

MÉDITATION

*Compoſée par une jeune Angloiſe en 1750, à l'imitation de celles d'*HERVEY.

LEs jours fuyent plus rapidement : les nuits s'allongent & ſe traînent à pas lents : les nuages plus ſombres, & plus noirs, s'enflent de pluies, & s'abaiſſent ſous leurpoids : l'air plus froid & plus piquant mord déja les tendres fibres des corps ſenſibles : tout annonce les approches de l'hiver.

Voyez les arbres, ils partagent auſſi le ſort de l'homme & le dépériſſement de ſon être ; ils ſe dépouillent de cette épaiſſe chevelure qu'agitoient les orages de l'été : leur parure ſe flétrit & leurs feuilles tombent de toutes parts. Quelques-unes, comme le veillard décrépit & chancelant ſur le bord de ſa tombe, pendent de leur tige deſſéchée, & repoſent encore quelques heures ſuſpendues au frêle appui qui les ſoutient au haut des airs, juſqu'à ce qu'un léger ſouffle briſe leurs foibles liens, & les précipite ſur la terre qui doit les diſſoudre & les détruire. Elles tombent ſans que leur ſort nous intéreſſe, depuis qu'elles ont ceſſé de faire le plaiſir de nos yeux ; à peine ſont-elles éparſes & foulées ſous les pieds de l'hom

me, qu'elles ſont oubliées de lui. Briller & plaire l'eſpace d'un été, voilà donc le terme de leurs deſtins, tandis que le ſapin ſuperbe que ces filles paſſageres du printems viennent effacer dans la fleur de leur jeuneſſe, ſurvit & demeure après elles, étalant une verdure & des charmes plus durables. Arbre privilégié, ta beauté, ta verdure vivent auſſi long-tems que toi: tu ne les perds qu'en ceſſant d'être toi-même.

O emblême frappant des charmes & de la beauté périſſable de mon ſexe! Qu'il eſt fragile & court le bonheur de ces femmes inſenſées qui ont mis leur félicité dans le plaiſir d'être admirées! Et de quels hommes? Ce n'eſt pas au ſage ni à l'homme de bien qu'elles ſont jalouſes de plaire; c'eſt à des êtres légers & frivoles comme elles. Le ſage ne prodigue point ſon hommage à l'éclat d'une argile mieux polie & plus agréablement colorée. Sous cette enveloppe brillante, il cherche l'ame, & n'admire que la vertu. Peut-être paſſeront-elles leur jeuneſſe ſans s'occuper d'une ſeule penſée utile & ſérieuſe. Et quel tréſor de folie & d'impertinence elles auront amaſſé pour leurs derniers jours, pour ces jours où toutes ces riantes chimeres, où tous ces charmes dont elles ſont ſi vaines, auront diſparu, & ne laiſſeront d'elles qu'un être difforme & inſupportable! Comment ſoutiendront-elles le choc de la vieilleſſe menaçante, qui les dépouillera de tous les attraits de la beauté, & les traitera comme l'automne traite ces arbres?

Hélas ! toutes ces qualités, toutes ces perfections que le monde vante à nos oreilles dans ſes diſcours flatteurs, tant que nous avons de la jeuneſſe & de la beauté, s'évanouiſſent avec elles ; ou s'il nous en reſte encore quelques veſtiges, le monde retire ſes éloges, & garde déſormais ſur elles un profond ſilence ! Malheur à nous, ſi le champ de notre ame n'a pas été cultivé dans nos jeunes années ; ſi la vieilleſſe ne le trouve pas enrichi des fruits de la raiſon, il s'y fait un vuide immenſe que viennent remplir la malice & l'envie, dont les ſemences ſe développent ſur-tout dans l'automne de l'âge. La femme qui n'a compté que ſur des charmes périſſables, comme une feuille fanée, languit oubliée du monde qui ne la voit plus qu'avec indifférence : heureuſe encore ſi elle n'excite pas ſes mépris. Semblable au vol de la fleche qui ne laiſſe dans l'air qu'une trace inviſible, ſa vie ne laiſſe ſur la terre aucuns veſtiges de vertu qui faſſe ſouvenir d'elle.

Oh ! combien plus heureuſe eſt la femme dont une mere vertueuſe éleva l'enfance & guida la jeuneſſe, mêlant ſagement à ſes Jeux innocens les leçons de la vertu ; qui apprit d'elle, avant que les vains plaiſirs euſſent fait ſur ſon ame tendre une impreſſion trop profonde, que tout étoit vanité, hors la religion & la vertu ; & qui s'eſt ſouvenue de ſon Créateur, avant d'être ſurpriſe par ces triſtes années, par ces mauvais jours, qui finiront par lui faire dire le ſoir du fond du cœur : » je n'ai eu aujoud'hui au» cun plaiſir».

Digitized by Google

La beauté eſt pour nous un avantage réel, lorſqu'elle embellit la raiſon, & qu'elle ſert d'ornement à la vertu ; mais ſi elle n'eſt que le maſque du vice ou la folie, ſi elle nous perſuade qu'avec elle nous pouvons nous paſſer des autres qualités plus ſolides, la beauté alors eſt une malédiction ; c'eſt un préſent que Dieu nous a fait dans ſa colere ; c'eſt un flatteur qui nous trompe pour nous perdre, & dont le tems nous démaſque bientôt la perfidie. Si nous ſommes ſages, la ſeule ambition digne de nous, c'eſt la raiſon unie à une belle ame. Ne ſoyons point jalouſes d'exciter l'admiration, mais ſoyons-le toujours de la mériter.

ÉLÉGIE

Ecrite ſur un Cimetiere de Campagne, traduite de l'Anglois de M. Cray.

J'Entends le ſon de la cloche funebre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugiſſans marchent à pas lents & tortueux vers l'étable : le laboureur fatigué regagne avec effort ſa chaumiere ; il abandonne l'Univers à l'effroi des ténebres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triſte & vaſte ſilence regne autour de moi, & n'eſt interrompu que par le bourdonnement de quelques inſectes aîlés qui volent peſamment dans le vague des airs : leur murmure aſſoupiſſant & lugubre ſe fait entendre au loin dans la campagne.

Digitized by Google

Mais quels gémiſſemeus viennent frapper mon oreille ! C'eſt le triſte hibou, qui du haut de cette tour couverte de lierre, éleve ſa plainte juſqu'au Ciel ; j'ai troublé ſon antique ſolitude : j'ai profané ſes ſombres boſquets.

La mouſſe que le tems a réduite en pouſſiere, s'éleve en monceaux ſous ces arbres touffus. C'eſt là, c'eſt ſous ces ormeaux ſauvages & à l'ombre des Cyprès, que repoſent les ruſtiques ancêtres des habitans du hameau ; ils ſont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiſeaux, les accords des inſtrumens champêtres, ne pourront les faire ſortir de ce lit effrayant ; Ils ne ſe leveront jamais pour reſpirer les parfums du matin que les zéphirs apporteront en vain ſur leurs aîles.

On a vu ſouvent la moiſſon tomber ſous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un ſuperbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi ſous le coup de leur hache peſante !

Ce n'eſt plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers, ou qu'une épouſe chérie prépare un repas champêtre ; ce n'eſt plus pour eux que de tendres enfans élevent leurs mains innocentes, en ſollicitant un baiſer qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition ! pourquoi mépriſez-vous leurs travaux, la ſimplicité de leurs plaiſirs, l'obſcurité de leur deſtinée ? Pourquoi la gran-

Digitized by Google

deur écouteroit-elle avec un ſouris dédaigneux l'hiſtoire ſuccinte & naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naiſſance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richeſſe & la beauté, attendent également l'heure inévitable : tous les ſentiers de la gloire aboutiſſent au tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges : la poſtérité n'a point érigé de trophées ſur leurs tombeaux. Grands de la terre, pourquoi les plaignez-vous ?

Un ſuperbe mauſolée pourroit-il rappeller dans ce cadavre le dernier ſouffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide pouſſiere, ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille inſenſible de la mort ?

Peut-être a-t-on enſeveli ſous cette terre méprisée un cœur autrefois animé d'un feu céleſte, & des mains dignes de porter le ſceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la ſcience enrichie des dépouilles du tems, ne leur a jamais ouvert ſon livre immenſe : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles tranſports ; elle a glacé dans ſa ſource le génie créateur qui donne la vie aux grandes penſées.

Ainſi mille pierres précieuſes ſont renfermées dans les ſombres cavités des montagnes : mille fleurs naiſſantes répandent dans les déſerts une odeur embaumée.

Ici repoſe peut-être un Hampden, qui auroit oppoſé ſon intrépide vertu aux injuſtes efforts

de la tyrannie : un Milton qui vécut ſans écrire, & qui mourut ſans gloire : un Cromwel, dont les mains ne furent jamais ſouillées du ſang de ſa Patrie.

Ils ne régnerent pas ſur les ames par l'éloquence & le génie : l'obſcurité de leur ſort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits, & de faire naître un ſourire ſur les levres du pauvre.

Mais ſi leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent auſſi des liens; ils ne s'éleverent pas au trône par des degrés ſouillés de ſang & de carnage; ils ne fermerent pas ſur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conſcience effrayée : leur muſe ne profana point l'encens des dieux, en le faiſant brûler ſur l'autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un groſſier monument qui ſemble garantir ce tombeau des outrages du tems : quelques vers gravés à peine ſur la pierre, demandent au voyageur le tribut de ſes larmes.

Hélas! qui réſigna jamais ſans regrets l'inquiete & flatteuſe exiſtence? Qui s'expoſa volontairement à devenir la proie du ſilence & de l'oubli? Comment abandonner les enceintes du jour & la chaleur de la vie, ſans jetter en arriere un regard long & douloureux?

L'ame qui s'envole jouit encore des regrets

d'un cœur déſolé : les yeux qui ſe ferment ſollicitent de pieuſes larmes : la nature jette un cri du fond des tombeaux, & du milieu même de nos cendres on voit ſortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées, & qui les fais tevivre dans mes vers, ſi quelque ami de la ſolitude, ſi quelque cœur ſenſible eſt un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres, il voudra peut-être connoître ma deſtinée.

Peut-être un berger, dont les cheveux ſeront blanchis par les ans, s'empreſſera de lui répondre : » Nous l'avons vu ſouvent au lever de l'au» rore : ſes pas précipités faiſoient jaillir la ro» ſée du ſommet des fleurs ; il devançoit le » retour du ſoleil ſur ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrêmité de ce vallon ce » chêne antique, dont les branches inclinées » forment une ombre majeſtueuſe ? C'eſt-là qu'il » écoutoit le murmure du ruiſſeau, & qu'il ſui» voit des yeux ſon cours tranquille.

» Tantôt il erroit au haſard dans la forêt : » un ſourire amer étoit ſur ſes levres ; il profé» roit quelques mots entrecoupés, images fan» taſtiques de ſes ſombres rêveries ; tantôt il » tomboit dans un long anéantiſſement comme » un malheureux abandonné de la nature en» tiere, ou tourmenté d'un amour ſans eſpoir.

» Mais un jour il ne parut point au lever de » l'aurore ; en vain le ſoleil s'éleva ſur l'hori» zon ; il ne vint point ſous l'ombrage de la » forêt, ni ſur le bord du ruiſſeau.

Digitized by Google

MÉDITATIONS D'HERVEY,

TRADUITES DE L'ANGLOIS,

Par M. LE TOURNEUR.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EMAN

Ad Usum P. Francisci
a Roma Capucini pro
Conventu

A PARIS,

Se vend à Avignon, chez les Freres BONNET, Imprimeurs Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs.

M. DCC. LXXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

MEDITATIONS

AU MILIEU

D'UN PARTERRE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PROMENADE DU MATIN.

A Peine ſorti des tombeaux, encore tout arroſé des vapeurs humides de la voûte ſépulcrale, j'allai reſpirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes ſens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue, erroit ſur tous les objets, & ſe promenoit avec délices de fleurs en fleurs.

C'étoit le matin d'un beau jour d'été. L'air étoit frais & léger, la nature riante & animée. Le monde bruyant étoit plongé dans le ſommeil. L'intérêt avoit ſuſpendu ſes calculs. La débauche laſſée repoſoit ſa tête coupable. Tout étoit ſerein & tranquille. Mon ame étoit calme,

Digitized by Google

mes penſées ſérieuſes & douces. L'alouette joyeuſe a quitté ſon nid ; je la vois planer dans les airs ; elle ſalue le jour naiſſant ; elle appelle le Laboureur au travail, & les oiſeaux au concert de la nature.

Qu'il eſt doux de rêver, en foulant à ſes pieds l'herbe encore trempée de roſée, en reſpirant la fraîcheur d'un air pur & tranquille ! Ce plaiſir eſt perdu pour vous, enfans de la molleſſe. Que le pareſſeux eſt inſenſible ! qu'il eſt malheureux ! il abandonne la moitié de ſa vie au ſommeil, triſte image de la mort.

Lever du Soleil

L'aube matinale décline par degrés ; ſes couleurs d'un gris obſcur s'effacent & ſe perdent dans les rayons de feu qui rempliſſent les Cieux, & vont couvrir la terre. Déja l'horizon ſe colore d'un rouge brillant. Lorſque le ſoleil ſe leve & commence ſa carriere ; lorſque la foule des oiſeaux paye un tribut d'harmonie au Créateur ; que l'homme s'éveille, qu'il ſe proſterne, qu'il mêle les accens de ſa voix à cette mélodie naturelle ; que ſes hymnes montent juſqu'au trône de l'Eternel, avec les parfums ſuaves & délicieux qui s'exhalent de la nature.

C'eſt dans les Cieux que l'homme porte ſes premiers regards. Il ſe plaît à conſidérer leur voûte magnifique, prodigieux théâtre où les éclairs lancent leurs feux, où le tonnerre éclate & gronde, d'où la tempête s'élance pour rava-

Digitized by Google

ger l'Univers, où roulent & ſe perdent des milliers de mondes ſuſpendus !

Voyons le ſoleil ſortir du ſein de l'Orient. A ſon approche les nuées épaiſſes s'ouvrent & fuyent comme des rideaux flottans. Avec quelle nobleſſe il s'avance ſur l'horizon ! Sa contenance eſt fiere & majeſtueuſe. Déja ſa lumiere pénetre l'Univers. Raſſemblez toutes les merveilles de l'art humain, & montrez-moi ſur la terre une ſcene comparable au lever du ſoleil.

Je vois dans le ſoleil mille propriétés admirables ; c'eſt l'emblême le plus vrai du Créateur. Le culte que lui rendirent les Payens eſt l'idolâtrie la plus excuſable. La ſurpriſe enchaîna la raiſon : l'homme ſe proſterna, vaincu par l'admiration.

Que ſeroient tous les Royaumes du monde ſans la lumiere ? Quels noirs cachots ! C'eſt en vain que nos yeux cherchent à pénétrer le ſombre voile de la nuit. Les traits de la nature nous échappent : la terre nous paroît un déſert affreux, un cahos horrible & confus. Mais dès que les heures matinales ont ouvert les portes du jour, la perſpective riante ſe déploie à nos regards. L'azur des Cieux eſt parſemé de roſes : la tendre verdure tapiſſe les plaines : les fleurs étalent des couleurs riches & brillantes : la nature paroît ornée de ſes plus beaux attraits : l'œil s'égare & s'étonne ſans ceſſe.

De même, quel ſeroit l'état de notre ame ſans la révélation ? Voyez les Payens arranger des ſyſtêmes. Quelles idées abſurdes ne ſe for-

moient-ils pas de la Divinité ! quels ſonges impoſteurs ! quelles conjectures vaines & puérille ſur le ſombre avenir ! Mais le Rédempteur paroît, il verſe dans les ames la gloire & l'immortalité.

Nous ne marcherons plus dans la nuit de l'incertitude & de la crainte ; nous ne demanderons plus en tremblant : » qui roulera la pierre qui » nous couvre ; qui nous ouvrira les portes éter» nelles ; qui écartera l'épée flamboyante ; qui » nous conduira dans le ſéjour des plus pures » délices ? « Tout fut accompli par ce grand ſacrifice : le pécheur fut ſanctifié, & les portes du bonheur s'ouvrirent à lui.

Si nous beniſſons la Divinité pour avoir tracé le cercle que ſuivent les ſaiſons, le jour, la nuit, les années & les ſiecles, ne devons-nous pas l'adorer & verſer des larmes de reconnoiſſance, pour avoir élevé ſur nos têtes le ſoleil de juſtice ? Sans lui, nos ames ſeroient enveloppées des ombres de la mort ; ſans lui, après avoir érré long-tems d'écueils en écueils, couverts du bandeau de l'incrédule, nous nous ſerions précipités dans les profondeurs de l'abîme.

Sans cet aſtre, grand principe de la vie de l'Univers, que ſeroit la terre ? Une maſſe informe, un amas de matiere ſans force & ſans activité. Les arbres ne nous couvriroient point de leur ombrage : les plantes ſans vigueur ne nous montreroient plus le tendre bouton prêt d'éclore : les prairies ne ſeroient plus un

Digitized by Google

tapis délicieux pour le ſolitaire. Plus de moiſſons, plus de fruits. Ce ſont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printems ſes couleurs, & à l'automne ſes richeſſes. Ils pénetrent dans les ſeps de la vigne. La ſeve fermente, la grappe ſe colore, & le vin mouſſe & pétille dans la coupe du plaiſir. Le verger fleurit & ſe courbe ſous le poids de ſes fruits : l'or ſe mûrit & ſe colore au ſein de la terre : le diamant ſe durcit & ſe remplit de ſes rayons ; nul Etre dans la nature que ſa chaleur n'atteigne, & qui ne lui doive des bienfaits.

Lorſque ce Pere du jour répand ſa ſplendeur matinale, toutes les créatures s'animent : des millions d'inſectes recouvrent l'exiſtence : les oiſeaux s'éveillent & rempliſſent l'air de mille chants harmonieux : les troupeaux, par un doux bêlement, marquent leurs tendres ſenſations & leur reconnoiſſance : le vallon retentit d'une muſique champêtre : écho ne répete que des ſons d'allégreſſe & de volupté. On voit les fleurs éclore & exhaler dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille ſcenes variées & ſéduiſantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipſe un inſtant, toute la nature devient triſte & mélancolique : les Cieux paroiſſent inquiets : les oiſeaux baiſſent ſous leurs aîles leur tête affligée : le Berger muet abandonne ſon hautbois, & regarde ſa Bergere d'un œil moins tendre & moins riant : la voix du plaiſir ſe tait : d'affreux rugiſſemens épouvantent les forêts : le hibou ſauvage ſe réjouit ſeul, & croit ſentir les approches de la nuit.

Digitized by Google

Ainſi lorſque Dieu nous abandonne ; quand la foi nous quitte, le déſeſpoir deſcend dans nos ames, & verſe ſur nos heures l'affliction & la douleur.

Je vois le ſoleil répandre la lumiere en tout ſens. Prodigue de ſes dons, il éclaire la terre, & la réjouit ; l'Orient eſt rougi de ſes rayons naiſſans ; & les montagnes d'Occident ſont dorées de ſes premiers feux : les régions glacées du Nord s'échauffent, tandis que les vaſtes plaines du Midi ſont déja embraſées. Ainſi les mérites de la mort précieuſe du Rédempteur s'étendront juſques ſur les derniers âges du monde. Dieu Créateur, commande à ton Evangile de prendre les aîles du matin, & de ſuivre le ſoleil dans ſon cours ? Qu'il vole chez tous les Peuples, depuis ceux dont le ſang eſt glacé par les neiges & les frimats, juſqu'à ceux qui ſont brûlés par des rayons dévorans ; que ton nom ſoit connu & adoré dans tout l'Univers ; que les ennemis de ta doctrine ſe ſentent arracher le bandeau qui les aveugle, & qu'il vienne une époque célebre & ſacrée où toute l'eſpece humaine ſoit éclairée & conduite par la vérité !

La Roſée.

L'homme après avoir promené ſes regards dans les Cieux, les repoſe avec plaiſir ſur la terre : les gouttes de roſée, plus brillantes que le criſtal, comme autant de priſmes, lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi, pierre

orgueilleuſe, qui brilles ſur la tête des Monarques; que tu ſerois mépriſable auprès de ces gouttes précieuſes, ſi elles avoient ta ſolidité Mais, hélas! l'éclat dont elles brillent les conſume & les détruit.

Que la fraîcheur que répand la roſée eſt douce! Bientôt le ſoleil dans toute ſa pompe la fera monter en vapeur légere; mais la tendre nuit viendra de nouveau remplir de ſon humide haleine le calice des fleurs, & rendre la force & la vie aux plantes languiſſantes.

De combien de moyens ſe ſert la Providence pour verſer la fértilité dans le ſein de la nature! Tantôt des nuées épaiſſes & noires couvrent le firmament: les vents déchaînés les tranſportent ſur la face de la terre: le tonnerre gronde & les entr'ouvre: les pluies abondantes & rapides ſe précipitent, innondent les plaines & groſſiſſent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légere, ſi déliée que l'œil ne peut l'apperçevoir, ſi douce que dans ſa chûte elle ne peut bleſſer la fleur la plus tendre, ſe referre & ſe condenſe, ſe réſout & tombe en gouttes de criſtal. C'eſt par ces opérations différentes ou contraires, mais qui tendent au même but, que la fertilité, cachée dans le ſein des eaux, pénetre la terre, & fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

Ainſi j'ai connu des hommes qui employoient des moyens violens pour ſortir des entraves du crime; le Tout-puiſſant ſe préſentoit à leurs

Digitized by Google

cœurs obſtinés, comme aux Iſraëlites devant Sinaï, avec l'éclair dans les yeux, & la menace dans une voix effrayante : leur conſcience, frappée du ſentiment du crime & de la crainte de la vengeance ſuprême, trembloit, agitée comme ces montagnes dont un volcan terrible ſecoue les entrailles ; les tiraillemens du remords ; les agonies de la frayeur, précédoient leur nouvelle naiſſance ; ils étoient réduits à la derniere extrêmité, preſque vaincus par le déſeſpoir, avant de trouver le repos & le bonheur dans les bras de Dieu. D'autres ont été rappellés par des voies plus douces & plus attrayantes : le Pere des eſprits s'attachoit à leurs ames dociles, & les attiroit à lui avec douceur : ſa grace pénétrante s'inſinuoit dans leurs cœurs comme la roſée dans le ſein de la terre ; ils paſſoient de la mort à la vie, d'un état impur à un état de pureté & d'innocence, par les gradations les plus imperceptibles. O toi, Dieu puiſſant & bon ! ramene-nous dans ton ſein, ſoit par l'alarme de tes terreurs, ſoit par l'attrait de ton ſourire. Frappe-nous des armes de la conviction, ou entraîne-nous par les tendres impulſions de l'amour.

Vue générale de la Campagne.

Montons ſur cette terraſſe, & laiſſons nos yeux errer ſur la campagne voiſine. Quelle perſpective ſéduiſante ! qu'elle eſt vaſte ! qu'elle eſt variée ! Avec quel plaiſir l'œil s'y repoſe ! Cette

plaine renferme les tréfors de la nature ; c'eſt ici qu'elle prépare une foule d'alimens différens à des millions d'êtres. Oui, la nature eſt un livre immenſe : heureux le ſolitaire qui borne tous ſes plaiſirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bienfaiſance du Tout-puiſſant. Il le voit aſſis au milieu de l'Univers ſur une nuée brillante, réglant ſes mouvemens, & verſant de ſes mains fécondes la vie & le bonheur.

Déja la campagne ſe dore des préſens de Cérès : l'épi s'ouvre aux rayons du ſoleil : le grain ſe colore & mûrit : le Laboureur joyeux voit croître ſon eſpérance, & benit l'Etre ſuprême qui couronne ſes travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croiſſent & promettent un aliment ſalutaire au bœuf vigilant, lorſque les neiges & les glaçons auront fermé le ſein de la terre : un ruiſſeau clair & limpide ſerpente en replis longs & tortueux, & parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naiſſent ſur ſes bords, & conſervent leurs couleurs ſous les ardeurs du midi : le firmament voit ſon image répétée par ce miroir champêtre, tandis que le ſaule tranquille & ſolitaire ſe baigne & ſe nourrit dans ſes eaux : une foule de poiſſons nage dans ſon ſein, plonge, revient & amuſe par ſes jeux le pêcheur, qui d'un œil avide contemple ſa proie, & lui tend le perfide hameçon. Mais ce ruiſſeau, emblême de l'homme libéral, s'éloigne de ſes bords, & roule au loin

dans ſes ondes argentées l'abondance & la pureté.

Les côteaux voiſins ſont couverts de riches pâturages : le bœuf vigoureux y puiſe la force, le bélier une chair délicate & le germe de la reproduction : le courſier indompté frappe la terre d'un pied léger ; il s'exerce à la courſe, & apprend à être utile à l'homme.

Au pied de ces côteaux, un bois ſolitaire, dont les arbres touffus élevent leurs têtes juſques dans les nues, offre ſon ombrage frais aux amans, & à l'homme qui va méditer loin du ſéjour des villes. Il ſert de repaire aux bêtes farouches, & d'abri aux heureux oiſeaux. Bientôt il ſervira peut-être de ſoutien aux lambris de nos palais, ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépit, qui repaſſe dans ſa mémoire les beaux jours de ſa jeuneſſe, & ſe plaît à en redire l'hiſtoire à ſa famille attentive : une bruyere antique environne ſon écorce ; & comme les ombres bien ménagées dans un tableau, elle jette un nouveau luſtre ſur la partie de ce payſage : les herbes ſalutaires naiſſent en foule ſur ce côteau voiſin : les maux les plus invétérés, les douleurs les plus aiguës cedent à la force de leur ſuc bienfaiſant : la fievre ralentit ſes fureurs, le ſang circule avec plus de vîteſſe & d'égalité : notre conſtitution énervée ſe rétablit ; & la ſanté, le plus doux de tous les biens, couronne nos têtes de fleurs.

Remenons nos yeux ſur ces riantes campagnes : le fertile eſpalier, moins fier que l'ormeau,

Digitized by Google

meau, mais plus utile, m'offre la ſcene la plus ſéduiſante. Mon cœur treſſaille à la vue de l'abondance qui ſe prépare pour l'automne. Déja les fleurs couvrent le pied des arbres, l'air eſt embaumé; le fruit a percé le tendre calice, & paroît de toutes parts ſur le moindre rejeton. Voltige maintenant, Zéphir léger, viens careſſer Flore; & toi, impétueux Borée, retiens ton ſouffle deſtructeur, épargne la jeuneſſe de ces fruits; que la poire diſtille ſon ſuc délicieux, qu'elle ſe colore aux rayons du ſoleil juſqu'a ce que mûrie elle puiſſe orner la table frugale de l'homme champêtre; que la prune repoſe tranquille ſur l'eſpalier juſqu'à ce qu'elle ait acquis ſon embompoint délicat & le vélouté de ſa peau charmante; que l'ornement de nos vergers, la pomme vermeille, ne ſoit point précipitée ſur la terre aride avant que le ſoleil dans ſon cours l'ait colorée par degrés, & pénétrée d'un parfum délicieux. Bientôt nos ſerres ſeront remplies de toutes les eſpeces de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin, & un rafraîchiſſement doux & humectant pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige & des frimats, & ſemblent pouſſer l'automne juſqu'au centre de l'hiver: ils viennent en foule couronner nos tables, & finir délicieuſement nos feſtins; ou bien preſſés dans la cuve & préparés par les mains de l'art, ils petilleront bientôt dans nos verres, & nous four-

niront une boiſſon auſſi piquante & auſſi délicieuſe que le vin.

Une main généreuſe a planté tout autour un bois épais pour ſervir de barriere aux attaques du Nord ; mais elle a ſu ménager une ouverture bienfaiſante aux ſourires du Midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république ſimple & frugale : la pompe des Cours en eſt bannie : toutes les productions ſont parées d'une ſimplicité douce & riante : ici les qualités les plus rares ſont unies, la modeſtie & la propreté : une main adroite a partagé la terre en petites allées & en plate-bandes : chaque eſpece a ſa place où il lui eſt permis de croître : point de confuſion, tout eſt en ordre. C'eſt ici que la ſymmétrie & le cordeau triomphent & ſont sûrs de plaire.

La joie & la ſanté ſe promenent dans ces lignes. Quelle ſource de mets exquis & ſains, tous deſtinés à l'homme ! Parmi cette foule d'herbes, il n'eſt pas une eſpece qui charge la terre d'un poids inutile ; la moindre plante eſt un aliment exquis ou un remede ſalutaire : chaque ſaiſon accommode ſes productions à la température de l'air & à l'état de nos corps. Le poſſeſſeur de cette terre ineſtimable peut-il envier le ſort des Rois ? Il ſe promene tous les jours au milieu de ſes paiſibles ſujets ; chacun d'eux lui fait ſon préſent & lui paye un tribut volontaire : ſes beſoins ſont ſatisfaits, & ſon goût eſt agréablement flatté.

J'apperçois d'un côté des montagnes immenſes dont la cime court ſe perdre dans les nues,

Digitized by Google

elles paroiſſent les bornes de la nature : un roc effrayant penche ſur la cabane du Laboreur; il effraie le paſſant, & l'excite à rêver. Tout eſt beau dans l'Univers. Sur la cime des montagnes, à côté de cent précipices affreux, au milieu de cent roches déſertes, regne une plaine verdoyante, un fertille vallon que baigne une onde fraîche & pure, où la nature ſemble ſourire au ſein de la triſteſſe. Je vois les carrieres & les mines s'entrouvrir : l'induſtrie y deſcend, & en tire le ſoc qui doit fendre le ſein de la terre, & la faux bienfaiſante, qui lui aſſure ſes moiſſons : l'art ſourit à l'induſtrie, & arrache du fond des abîmes les maſſes énormes que l'Architecte attend. Ami du luxe, il éleve les dômes ſuperbes, enfle l'orgue & dore nos lambris.

De l'autre côté, une mer vaſte & profonde borne mes regards ; quelle foule de créatures vivent dans ſon ſein ! C'eſt ici la citerne de l'Univers ; elle diſtribue toutes les eaux qui vont ſe répandre ſur la face du globe : le moindre ruiſſeau qui ſerpente dans les déſers affreux & ignorés, la moindre nuée qui ſe forme ſur nos têtes, ſe nourriſſent dans cette ſource inépuiſable : le commerce vient ſur ſes bords ; il voit avec chagrin la vague s'élever & rugir : ſon eſpérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger & favorable enfle les voiles ; il monte gaiement ſur un frêle vaiſſeau : les cris des matelots frappent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples

nouveaux, il devient leur ami; le monde eſt ſa patrie.

La vue de cette magnificence & de cette profuſion a ſuſpendu les fonctions de mon ame. Que ce ſpectacle eſt impoſant, lorſque nos côteaux rians ſon couverts de troupeaux & de Bergers, & que la vallée retentit de leurs douces chanſons! Qui peut ſe refuſer à la joie générale? Qui peut ne pas ſentir les vives atteintes du plaiſir? Lorſque le Pere de la nature répand le bonheur ſur ſes enfans, qui peut ne pas reſpirer le ſouffle de ſa bienfaiſance! Mon cœur ſe dilate, le plaiſir ébranle tous mes fibres. Que vous êtes heureux, habitans de ces cantons! Que peut-on ajouter à votre félicité? Comment vous payer ma reconnoiſſance? Ah! mes vœux vous ſont inutiles; la paix veille ſur vos demeures.

C'eſt pour vous que l'Eternel poſa les fondemens de l'Univers; pour vous il déchira le voile des ténebres, & forma la nature ſi riante & ſi belle. Il parſema le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards: la terre fut couverte de gazon pour être le ſiege de vos plaiſirs: le ſouffle divin répandit ſur la nature cette vapeur douce & légere qui la nourrit: le zéphir fut formé pour careſſer les joues de vos tendres Bergeres, & les rendre plus fleuries... Sa main entaſſe les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches & ſolitaires. Jouiſſez de vos plaiſirs, l'homme des villes n'eſt pas aſſez ſenſible pour vous les envier.

Digitized by Google

Les saisons roulent autour de la main de l'Eternel : son doigt préside à toutes les révolutions célestes ; il presse le ressort de la nature, & le principe actif s'exerce sur tous les êtres : l'Univers est dans sa main ; l'ordre & l'harmonie sont ses bienfaits. Ce globe rentreroit dans la confusion du cahos, les astres retomberoient enveloppés dans les ténebres, si l'Etre suprême ne veilloit sur les opérations de l'Univers.

Si le raisin vous rafraîchit par son jus agréable & piquant, vous le devez à sa bonté ; si le pain nourrit & entretient vos forces, c'est un effet de sa bienfaisance ; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois ; si le rossignol vous charme par son chant délicieux, rappellez-vous qu'il fit le printems ; c'est à lui que vous devez la figue sucrée, l'eau fondante & douce de la pêche, & la saveur musquée de l'abricot ; c'est lui qui versa le parfum dans le chevre-feuille & le jasmin. Il forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds, & dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvoient emprunter votre voix, ne doutez point qu'elles l'emploiroient à publier les louanges du Créateur. » Nous sommes les serviteurs, » diroient-elles, de celui qui mourut pour » vous ; il nous créa pour être les réservoirs de » ces délices que sa bienfaisance suprême a » voulu vous prodiguer. N'imaginez pas que de » nous-mêmes nous puissions servir ni à vos » plaisirs ni à votre consolation ; c'est l'énergie » divine qui agit en nous, & qui fait votre

» bien être. Nous vous ſervons, ô fils des hom-
» mes, parce que vous êtes capables d'aimer
» & d'adorer Dieu qui nous forma. Servez donc
» ce Dieu bienfaiſant, vous tous, être ſenſi-
» bles qui vous plaiſez à goûter nos douceurs «.

Parfum & coloris des Fleurs : leur courte durée.

Quittons ce côteau pour deſcendre dans une vallée ſolitaire. Je me plais à détailler le plaiſir. Ici l'aſpect de la nature n'inſpire pas ce ſentiment vif qui ſuſpend les fonctions de l'ame pour la plonger dans l'admiration & l'extaſe ; mais il fait naître ces ſentimens purs, ces douces rêveries, ces tranſports délicats qui ne ſe peuvent exprimer, mais qui ſe font ſentir à l'homme heureux qui ſait les goûter. La nature n'eſt pas ici dans toute ſa pompe, mais dans un négligé ſéduiſant : ſa parure eſt un bouquet, un ruiſſeau pur arroſe ſon ſein. Ici elle inſpire la douce gaieté à ſes amis. Mes yeux ne peuvent ſuffire à tant de beautés ; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traverſé les vaſtes prairies : quelle douce retraite m'a préparé la nature ! Ce tapis de mouſſe m'invite au repos.

C'eſt dans les bois ſolitaires & tranquilles que les Grands Hommes ont puiſé ce goût du grand & du beau, ces penſées ſublimes qui nous étonnent ; c'eſt ſous cet ombrage qu'ils ont découvert les vérités utiles qui nous éclairent ; c'eſt ici que je veux finir le reſte de mes

Digitized by Google

jours : la nature me donna le goût de l'étude, je viendrai le nourrir dans cette solitude ; assis sur ce gazon, je me livrerai à la douce méditation, & la vérité descendra dans mon ame

Quelle odeur suave & délicieuse ! Je respire le doux parfum des fleurs : l'encens de la nature me pénetre : le chevre-feuille & le jasmin agréablement enlacés, couronnent cette muraille solitaire, & se jouant avec les zéphirs, versent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable & plus forte, de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la molleſſe ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oisif & sensuel voit à son lever le soleil au milieu de sa course : les tendres fleurs penchent leur tête desséchée : le spectacle ravissant d'un beau matin a disparu : l'air a perdu sa douce fraîcheur, & s'est changé en un fluide brûlant.

Quels transports, quelle volupté dut éprouver le premier des mortels, lorsque le matin du premier jour de l'Univers, pénétré des premiers rayons du soleil, embaumé par la couche de fleurs où il avoit reposé, il jetta un regard étonné sur son aimable compagne, & voulut l'éveiller de son profond sommeil ! » Eveille-» toi, s'écria-t-il, le jour brille sur nos têtes : » une douce fraîcheur nous appelle dans les » prairies : les tendres fleurs ouvrent leur calice » & exhalent dans les airs mille odeurs délicieu-» ses. Je ne sais si la voluptueuse ivresse qui » remplit mon ame, embellit tout ce que

» voient mes yeux : les plantes ambrées, preſ-
» ſées ſous mes pas, portent à mon odorat des
» flots de parfums : la nature pénetre tous mes
» ſens : je ſuis tranſporté... « Qu'un Génie bien-faiſant aille murmurer ces douces paroles à tous ceux qui, plongés dans le ſommeil, ſe refuſent à ces pures jouiſſances.

Ici le plaiſir conſerve toujours toute ſa force ; ici l'intempérance eſt innocente, ou plutôt jamais l'excès n'accable nos organes ; le corps ne fait que ſe prêter à la ſenſation : l'ame ſeule jouit, ſe remplit d'une volupté qui n'épuiſe jamais ſes forces.

Quel feu de coloris ! quelle touche ! quelle variété de couleurs ! quelle richeſſe ! Les unes fieres & animées, les autres tendres & douces, je crois voir le rubis avec ſon bleu d'azur ; par-tout des nuances délicates & ſenſibles : la nature, l'art & le goût ſemblent concourir pour faire de ces déſerts un palais de délices. Quel pinceau délicat a ſu compoſer cette variété de teintes ! quelle main habile a ſu ménager ces couleurs ! Là elles ſemblent jettées au haſard & confondues : ici elles ſont placées avec tout le ſoin de l'art. Par-tout brille le choix & la profuſion : la fleur, la verdure & les ombres, habilement mélangées, adoucies, offrent un contraſte parfait & un accord plein de charmes. Que le tiſſu ſur lequel la nature déploie ſes tréſors, eſt fin & délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce ſpectacle ! Si la Providence conſerve ces êtres ſubal-

Digitized by Google

ternes avec un ſoin continuel, ſi elle daigne revêtir ces créatures inſenſibles d'un parure ſi brillante, confiera-t-elle à des mains négligentes le ſoin de ſes enfans chéris ?

Que ma ſituation eſt heureuſe & ſéduiſante ! La mélancolie peut-elle émouſſer le ſentiment du plaiſir, lorſque je ſuis étendu ſur un tapis de verdure ? Ces couleurs vives, ces odeurs délicieuſes pénetrent mes ſens, & portent dans mon ame une douceur qui paſſe dans mes penſées.

Combien de fois un beau ſoir de printems a diſſipé mes idées triſtes & mélancoliques, & donné de nouvelles forces à mon eſprit abattu !

Je ne m'étonne point de voir les Rois deſcendre de leurs trônes, ſe dérober au faſte & à la pompe des Cours, pour venir s'égarer dans un jardin ; de voir les Grands abandonner leurs équipages ennuyeux & mornes, & leurs appartemens dorés, pour reſpirer la fraîcheur d'une riante campagne. Mais ſi le ſeul aſpect de la nature eſt ſi noble & ſi touchant, quel plaiſir inſpirera la préſence de ſon Auteur ! O quelles délices, inconnues aux mortels, inonderont nos ames, quand nous ſerons couverts des rayons de ſa gloire !

Diverſité des Fleurs : Perfection & ſimplicité des ouvrages du Créateur.

Quelle profuſion de fleurs ! quelle ſurprenante variété ! Je vois par-tout la nouveauté piquante

jointe à la perfection & à la simplicité. Quelques-unes élevent leur tête avec majesté, dominent sur tout le parterre, comme le Souverain dans un Etat. L'autre, plus modeste & sans ambition, n'ose pas même élever sa tige, & laisse sa tête reposer sur le gazon. Les unes sont élégamment découpées ; les autres garnies de franges, & chamarrées de mille couleurs. Celles-là, simples dans leur parure, ont la candeur d'une Vierge, & sont pures comme la vertu. Celles-ci, décorées de la pourpre des Rois, sont l'orgueil du jardin & du maître. Mais jamais le noir, jamais cette triste & sombre couleur ne fut admise dans la parure du printems : les habits de l'affliction & du deuil ne siéroient pas à la nature, lorsque d'un air riant elle ouvre les sources du plaisir, pour le distribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut plus inspirer que des idées agréables : l'illusion du sentiment a gagné mon ame. Quel ravissement ! Des millions de fleurs brillantes disputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leur couleurs, de leurs parfums, de leurs charmes : toutes attirent mon éloge, & je reste indécis.

Que tes ouvrages sont sublimes, Maître de la nature ! Ta sagesse forma la douce volupté pour la récompense du Sage. Que n'est-il permis à mon imagination enflammée d'embrasser l'immensité de tes desseins, & de sentir toute la justesse de l'exécution ! Homme misérable & borné, que de travail, que de soins, que de peines pour achever un ouvrage qui toujours reste im-

parfait ! Efforts du génie, vous reſtez toujours au-deſſous de la nature ; mais l'Architecte ſuprême bâtit d'un ſeul mot. La perfection & les graces naïves ſont à ſes ordres. Il étonne, il ravit, il ſéduit. L'erreur ſuit ſans ceſſe les traces de l'homme ; elle mêle ſon poiſon aux découvertes de la ſcience.

La vérité déplaît aux humains, quand elle ſe montre nue à leurs foibles yeux ; pour que leurs regards n'en ſoient pas bleſſés, ils la couvrent du manteau de la fable & du voile de l'allégorie. L'inconſtance & la légéreté dégradent tous les jours les chef-d'œuvres de l'art. Le dégoût ſuit de prés l'admiration ; mais des millions de ſiecles ſe ſont écoulés, & le dégoût & l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-puiſſant. Depuis l'inſtant où le néant enfanta l'être, on ne ceſſe de les admirer ; la ſurpriſe & l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler : & l'enſemble & les parties, tout eſt merveille.

De quelles teintes, de quel crayon ſe ſervit le Peintre céleſte pour deſſiner, pour colorer la robe de la nature ? La main du Tout-puiſſant n'a beſoin que d'un principe ſimple pour donner l'eſſor à une infinité de cauſes. L'humidité de la terre & le fluide ſubtil qui l'environne partent de la même ſource : ſeuls ils operent tous ces miracles ; ils pénetrent ſubtilement dans les fibres de la mouſſe qui couvre la terre, & montent par degrés juſqu'au ſommet des Ce-

dres les plus élevés : attirés par les racines ; circulant dans des canaux inviſibles, & s'incorporant avec la ſubſtance des moindres rejetons, ils font pouſſer le bourgeon, le font épanouir : les feuilles naiſſent & couvrent les arbres : les fleurs ſuccedent aux feuilles, & les fruits aux fleurs : les forêts ſe rembruniſſent, & nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cauſe ſimple & uniforme fait naître tous les effets qui nous charment dans le printems de l'année, & nous effrayent dans ſon hiver. C'eſt cette cauſe unique qui fait circuler le ſang dans les veines de la mûre, & qui s'atténue en petites feuilles d'or pour dorer le coin fortifiant ; c'eſt elle qui ſouffle dans nos jardins une vapeur ſuave, & qui charge le jeune Zéphir d'embaumer la nature ; & ce ſont ſes larmes précieuſes qui vont former la gomme odoriférante dans le ſein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même eſpece ! Dans un boſquet de tulipes ou dans un groupe d'œillet, à peine un ou deux ſont colorés & ſitués de la même maniere. On voit qu'ils appartiennent à la même famille, mais chacun a ſa parure & ſon attitude particuliere. Permettons donc à quelques-uns de nos freres de s'écarter dans quelques points indifférens, ſi nous ſommes réunis ſur les objets importans ; que ces légeres différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis ; ne ſouffrons entre nous d'autre rivalité que celle de ſuivre de plus

prés

près notre divin Maître, de mener la vie la plus pure & la plus innocente, & de montrer le plus de zele & d'ardeur à nous obliger mutuellement.

Succeſſion réguliere des Fleurs : effets agréables qui réſultent de cette économie.

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque eſpece de fleurs ſuccede à l'autre! Tandis qu'une foule d'eſpeces nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le ſein de la terre, & nous préparent de nouveaux plaiſirs : le lys s'avance le premier à travers les glaçons ; ſans craindre les frimats, il vient, décoré de la robe de l'innocence, offrir à ſon maître le premier tribut de l'année ; près de lui la fleur de ſafran s'effraye du bruit des vents impétueux & des rugiſſemens de la tempête ; elle cache ſa tête timide ; elle n'oſe trop allonger ſa tige, qui l'expoſeroit à leurs fureurs. Dans cette brillante ambaſſade de l'année, la violette ſe montre des premieres ; ornée de ſes ſimples graces, & digne d'embellir les jardins des Rois, elle ſe contente de border nos haies, & de croître au pied des buiſſons ; elle diſtribue librement & ſans faſte la douceur de ſes parfums, bornant toute ſa gloire à nous donner du plaiſir, ſans chercher notre admiration : emblême expreſſif de ces vertus modeſtes, qui dans le ſilence & l'obſcurité, verſent leurs douces influen-

ces ſur le malheureux, ſans attendre que l'importunité leur arrache des bienfaits. La malheureuſe polyanthe, qui faiſoit l'ornement de nos plates-bandes, a diſparu, tranſplantée ſur nos fenêtres, elle ſervoit de barriere aux rayons du ſoleil, & nous faiſoit goûter un ombrage frais & parfumé ; je l'ai vu ſe faner, elle a penché ſa tête languiſſante, & la mort l'a deſſéchée. Tu es venue nous conſoler de ſa perte, toi * fleur agréable & brillante, qui empruntas ton nom de l'Ours féroce : marquée de mille couleurs, un œil de criſtal te couronne ; ta draperie eſt du plus beau ſatin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître ; mais tous ſes ſoins ne peuvent te préſerver de la loi commune ; ta douce odeur & ta beauté ne peuvent te dérober aux coups du ſort.

Je vois éclore la majeſtueuſe tulipe ; elle nous fait oublier pour un tems toutes nos pertes ; ſa douce fantaiſie la colore à ſon gré de mille couleurs : ſa paſſion eſt de plaire à tous les yeux. L'anemone la ſuit, ſa robe eſt étendue, ſa cime eſt couronnée d'un dôme ſuperbe : ſon manteau flotte négligemment : ſa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore & de Zéphire. Le même mois produit encore la renoncule : fiere & gracieuſe, elle étale la richeſſe de ſon feuillage. Pour nous plaire, elle n'a beſoin que de l'élégance de ſes formes & de

* L'oreille d'Ours.

la brillante variété de ſes teintes. Il me ſemble que la nature ſe perfectionne dans ſes opérations : à meſure qu'elle s'apprête à finir l'année, ſes derniers ouvrages ſont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ſes bienfaits, elle fait naître l'œillet, qui captive tous les yeux par ſes graces, & charme notre odorat de ſes parfums. Cette fleur raſſemble ſeule toutes les qualités des fleurs qui ont paſſé avant elle, & nous les fait oublier. La giroflée, comme une amie fidelle, nous accompagne conſtamment au milieu des viciſſitudes de la ſaiſon. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne ſe montrent à nous que pour nous laiſſer des regrets ; mais celle-ci ſe perpétue, pour ainſi dire, dans nos jardins, & ajoute la fidélité à la complaiſance.

Laiſſe-moi reprendre haleine, divine nature ; tu épuiſes mes ſens : laiſſe-moi contempler à loiſir le bouquet charmant qui couvre ton ſein ; il ne ſe flétrit jamais : ton ſouffle pur le reproduit ſans ceſſe : chaque jour te pare de nouveaux attraits. Etre raviſſant & myſtérieux, pourquoi as-tu borné mes ſens ?

Qui encourage l'aſphodele à ſe haſarder au milieu de Février, & à confier ſon panache doré aux aſtres ſéveres & perfides de l'hiver, qui excite les différentes eſpeces d'arbres à pouſſer des fleurs avant que la douce haleine du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralentir ſon pas juſqu'à ce qu'un ſoleil brûlant ait fait fermenter dans ſa tige

ſes riches parfums, ſi ce n'eſt cette Providence infaillible, qui du haut de ſon trône regle d'un tour de main la deſtinée de tous les êtres ?

Suivez-moi dans ce parterre ; conſidérez chaque plante : jettez un inſtant les yeux ſur cette tulipe. Le papillon, malgré ſon inconſtance, ne peut la quitter ; ſans ceſſe il revient lui prodiguer de nouveaux baiſers. Voyez le jaſmin élever ſa tête ; il ſe courbe & ſe replie ſur les colomnes qui ſoutiennent le houx ; il étend ſes rameaux flexibles, & forme un riant berceau, où le Laboureur paiſible puiſſe pendant les chaleurs du jour ſe repoſer ſous ſa verdure. Ici la noble pivoine montre ſa tête orgueilleuſe : là la triſte hyacinthe penche la ſienne. Le lys majeſtueux voudroit-il changer la blancheur de ſa robe pour les franges & la magnificence de l'œillet ? Les colomnes qui s'élevent du milieu de ſon calice, & qui ſont couronnées par un chapiteau d'or, ajoutent à l'éclat de ſes panneaux d'albâtre.

Trop ſouvent nos eſprits inquiets murmurent contre le partage des bienfaits de la Divinité. Nous citons le Maître du monde au tribunal de notre vanité ; nous oſons accuſer ſa juſtice de partialité, & nous imaginons que notre lot pouvoit être plus riche & notre condition plus heureuſe. Nous regardons avec des yeux jaloux les rangs & les honneurs comme des biens qui nous ſont enlevés, & qui nous étoient dûs. mais conſidérons avec attention la conduite de la nature envers les plantes même les plus ſim-

Digitized by Google

ples, & nous reconnoîtrons notre folie. Le moindre fibre dans leur conſtitution pourroit-il être altéré, & le moindre trait dans leur deſſein ou leur couleur changé, ſans qu'ils perdiſſent qnelque agrément ? Pourroit-on enlever de la chaîne générale la moindre fleur, ſans déranger la proportion qui regne dans cette claſſe de créatures? Et ſi celui qui voit tout, conſerve une harmonie ſi exacte parmi ces agréables bagatelles, n'arrangera-t-il pas avec plus de combinaiſon & de ſoin une ſucceſſion noble & conſtante parmi ces créatures raiſonnables ? Celui qui a choiſi la ſaiſon la plus propre pour faire croître la primevere, & l'imbiber de roſée, pourroit-il négliger ſes enfans, ou ſe tromper ſur leurs vrais intérêts ? Celui qui a combiné le ſyſtême de la végétation ſi parfaitement, que le moindre vuide pourroit le détruire, permettra-t-il au haſard de préſider aux deſtins de ſon peuple chéri ?

Apprends, mortel aveugle, que la ſageſſe de Dieu eſt infaillible ; ſois certain que dans la foule des êtres qui vivent ſous ſes yeux, tu es le premier que diſtinguent ſes regards. Je te jure au nom du Tout-puiſſant, que tu es à ſes yeux d'une bien plus grand prix que toutes les herbes qui couvrent les campagnes. Si ſa volonté ſacrée t'afflige d'une maladie, n'imagine point qu'une ſanté durable fût pour toi le plus grand de tous les biens. S'il lui plaît de t'enlever tes enfans, ne conclus point que ton bonheur eſt détruit, parce que les eſpérances que tu

fondois sur une famille nombreuse se sont évanouies. Celui qui régla l'univers sait mieux que toi-même ce qui te convient : tous les changemens qu'il fait dans ton état sont pesés, sont ordonnés par sa science infaillible.... Prosterne-toi donc dans une humble résignation, & sois persuadé que tout ce que veut l'Etre suprême est ton bien.

Fleurs créées pour l'homme seul : les animaux sont insensibles à leurs beautés & à leurs parfums.

C'est sur-tout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privilege de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale ; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe & l'éclat de ce parterre, où la variété des couleurs & celle des parfums se disputent le plaisir de nous séduire & de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourissent dans son sein ; voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossieres des objets ; mais ils n'ont pas le goût qui discerne leurs qualités délicates & agréables.

La premiere fin de cette riche décoration, disent les Philosophes, est d'envelopper & de conserver l'embryon. Mais si la nature ne vou-

Digitized by Google

loit que conſerver le germe de la reproduction, pourquoi ce tiſſu brillant ? pourquoi tant d'art & de parure ? Si cette mere univerſelle n'avoit d'autre but que de conſerver les germes, une étoffe chaude & groſſiere auroit bien mieux rempli ſes deſſeins.

Il eſt donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces graces ſéduiſantes que pour les plaiſirs de l'homme. Auſſi nous payent-elles régulièrement le tribut que la nature leur impoſa pour nous ; elles paroiſſent ſolliciter nos regards ; les plus belles naiſſent auprès de nos demeures, elles croiſſent ſous notre main, elles s'embelliſſent ſous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection, elles ont ſoin de cacher dans le ſein de la terre toutes leurs difformités ; elles ne déploient à la vue que les formes les plus agréables & les plus ſéduiſantes ; elles réſervent leurs plus douces odeurs pour embaumer nos promenades du matin & du ſoir, parce que l'homme choiſit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égayer au milieu d'elles. C'eſt à ces heures qu'elles ſont plus prodigues de leurs parfums, & qu'elles exhalent des corpuſcules plus fins & plus délicats.

Homme, délices du Créateur, favori de la Providence, ſi tu es diſtingué par ſa bonté, diſtingue-toi auſſi par ta reconnoiſſance. Tandis que dans un éloquent ſilence toutes les créatures publient ſa grandeur, prête-leur ta voix : ſois le Grand-Prêtre de la nature, & mêle tes hymnes à leurs hommages muets. Adore en

bienfaiteur ſuprême, qui verſa le bonheur ſur tous les êtres. Il te doua d'une ame immortelle & raiſonnable ; c'eſt à l'éclat de ce flambeau ſacré que tu parcourus l'Univers pour en prendre poſſeſſion. C'eſt à ta raiſon que tu dois tes jouiſſances privilégiées ; c'eſt elle qui te fait goûter ce qu'il y a de plus délicat dans la jouiſſance de la volupté : par elle tu découvres mille beautés dans la nature, qui deviennent pour toi la ſource de mille délices. C'eſt ce principe noble qui te gouverne & te conduit, qui te rend capable d'admirer & de contempler les ouvrages de ton Maître : c'eſt ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorſque la nature aura perdu le charme qui nous ſéduit, lorſque le flambeau du jour conſumé laiſſera l'Univers dans les ténebres ; ſeul tu ſurvivras à l'Univers ; tu jouiras de la vue de ton Dieu, tu ſeras pénétré des rayons de ſa gloire. Homme, que tu es grand ! Connois-tu tes droits & l'immenſité de tes eſpérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour ſa demeure. Cette voûte d'azur, ſemée d'aſtres brillans, fut conſtruite des mains de l'Eternel, pour s'élever comme un dais ſuperbe au-deſſus de la tête du Roi de la nature : la tendre verdure, émaillée de fleurs, ne germe que pour être foulée à ſes pieds : le ſoleil ne fut ſuſpendu dans les airs que pour éclairer ſes pas & ſes jours. Lorſque la nuit tranquille s'apprête à commencer ſon cours, la lune avec ſa lumiere douce vient calmer les penſées de l'homme ;

elle jette une lueur ſombre ſur les objets de ſes paſſions, pour adoucir l'émotion de ſes deſirs, & le plonger dans un ſommeil paiſible : les vapeurs légeres qui voltigent ſur ſa tête, n'errent dans le firmament que pour en varier les ſcenes touchantes, & tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur, renfermée dans des bulles errantes, ſe condenſe, & portée ſur l'aîle des vents, humecte & rafraîchit toute la nature. Les vaſtes champs ſont les greniers inépuiſables de l'homme, l'Océan eſt ſon réſervoir : les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le ſervir, leurs fourrures brillantes que pour l'habiller, leur chair délicate que pour le nourrir. Chaque élément eſt un magaſin fécond, formé pour ſes beſoins ou pour ſes plaiſirs ; chaque ſaiſon apporte ſur ſa table les productions les plus délicieuſes : toute la nature eſt à ſes ordres.

Que peus-tu répondre, homme ingrat ? Comment juſtifieras-tu tes crimes ? L'Etre ſouverain t'environne de ſes bienfaits ; il brigue ton amour par une libéralité ſans bornes, & les aſtres dans leurs cours te retrouvent ſans ceſſe aux pieds des autels du vice ; toujours les cris de la débauche viennent frapper la voûte des Cieux, & jamais elle n'entend la voix de ta reconnoiſſance.

Digitized by Google

Induſtrie, culture des terres, éducation : leurs effets.

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'induſtrie ! Sans la culture, ce jardin ſi riant n'eût été qu'un affreux déſert, couvert de ronces & d'épines : inacceſſible à l'homme, il eût été le repaire ſauvage des ſerpens & des reptiles immondes : la beche & la ſerpe, conduites par la main de l'induſtrie, en ont fait un nouvel Eden.

Ce que la culture eſt à la terre, l'éducation l'eſt à l'ame. L'eſprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure, qui n'a pas reçu le germe de la vertu, reſſemble à la vigne du pareſſeux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée, il ſera le jouet étenel de l'erreur & des paſſions. La colere, comme un buiſſon épineux, hériſſe ſon caractere, & rend ſon humeur agreſte & chagrine : l'avarice apprend à ſes mains l'art de ravir, & à ſon cœur l'art d'opprimer : la vengeance le remplit d'un poiſon deſtructeur, & lui fait méditer la ruine de ſes voiſins : une luxure effrenée imprime à toutes ſes penſées le caractere impur du vice : ſon imagination corrompue ne ſe promene que ſur des objets laſcifs & criminels. Telles ſont les productions de la nature ſauvage & d'une ame abandonnée au déréglement de ſes penchans.

Mais la jeune ame qui s'eſt ouverte de bonne heure à toutes les impreſſions de la vertu, que

la main du Sage a guidée vers le bien, reſſemble à un jardin qui fait les délices de ſon maître : les idées tranquilles & riantes y germent en foule, les paſſions dévorantes qui auroient pu les étouffer ont été arrachées : la charité répand ſur elle ſes douceurs, & l'eſpérance les rayons du plaiſir : toutes les vertus perſonnelles & ſociales ornent ce jeune cœur; tous ſes ſentimens reſpirent la candeur & la généroſité, & l'homme remplit la carriere de ſa vie avec fruit & avec honneur.

O vous, dans les mains de qui le pere de famille remit tout ſon eſpoir, venez dans ce jardin; voyez le Fleuriſte attentif, ſuivez-le dans ſes opérations, imitez ſa tendre inquiétude. Le matin il viſite ſes chers nourriſſons : le ſoir il les viſite encore. Si le Ciel avare refuſe aux fleurs ſes pluies fécondes, il les arroſe lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur; il les met à couvert des inſultes de la tempête; il les préſerve de la dent meurtriere des inſectes. Voyez la joie & l'eſpoir briller ſur ſon viſage à la vue du tendre rejeton; il ſuit d'un œil attentif tous ſes progrès, & ne ſe repoſe jamais juſqu'à ce que la fleur brillante vienne dans toute ſa pompe récompenſer ſes travaux.

Induſtrie, c'eſt à toi qu'on doit les autels qu'on éleve à l'ambition. Ta main verſe le bonheur & l'abondance ſur l'Univers : l'ambition le ravage & le défigure. Tu le rends fécond, elle le remplit d'affreux déſerts & de ruines.

Le Tourneſol.

Parcourez tous les point de vue ; par-tout une perſpective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tourneſol s'élever comme une tour, & dominer ſur l'étendue du parterre ; ſa couronne d'or attire les regards: elle eſt d'une couleur qui captive ſur-tout les yeux des miſérables.

Mais quelle paſſion ſympathique tourne ſans ceſſe cette fleur vers l'aſtre du jour ? Elle paroît le ſuivre dans ſon cours, & le ſoir lorſque les pâles ombres épaiſſiſſent le ſombre rideau de la nuit, cette amante du ſoleil penche ſa tête languiſſante, ferme ſon tendre bouton, & gémit toute la nuit dans l'attente de ſon retour. Dès qu'il reparoît aux portes du jour, elle tourne vers l'Orient ſes regards amoureux, & lui préſente ſon bouton d'or. Lorſqu'il regne élevé ſur le trône brûlant du Midi, elle épanouit ſes larges feuilles, & ſe pénetre des impreſſions du feu que lui lance l'aſtre qu'elle aime.

Imitons cette fleur ; comme elle tournons ſans ceſſe nos regards vers Dieu : ſoyons ſous la main de la Providence comme cette fleur ſous l'influence de l'aſtre du jour.

La Senſitive.

Et toi, tendre ſenſitive, pourrois-je oublier de te chanter ? Ta pudeur eſt délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer : tu

Digitized by Google

renfermes tes modeſtes appas ſous un voile de verdure ; & par un privilege qu'aucune autre fleur ne partage avec toi, tu ſembles être douée de la douce ſenſibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le regne animal au regne végétal.... L'obſervateur qui ſuit ſes mouvemens, eſt tenté de croire qu'elle a reçu quelques degrés de connoiſſance & de ſentiment. Avancez la main pour la toucher, alarmée elle reſſerre promptement ſes fibres ; & comme une Belle qui craindroit la violence, elle ſe dérobe à la main qui l'approche dans un déſordre précipité ; elle ſemble craindre que la fineſſe de ſon tiſſu délicat ne ſoit profanée par la main de l'homme, & elle évite rapidement ſes familiarités indécentes & dangereuſes.

Laiſſons dans les ſecrets du Créateur la cauſe de ce phénomene merveilleux, & ſongeons plutôt à nous appliquer cette leçon. Que rien ne nous raſſure contre les approches du vice. Evitons avec inquiétude juſqu'à l'apparence du mal, & ne ſoyons jamais ſans alarme, même dans le ſein de la vertu.

Fuyons, fermons notre cœur & tous nos ſens aux premieres inſinuations de l'iniquité ; retirons notre ame auſſi vîte que la main ſe retire de la flamme qui l'atteint, auſſi conſtamment que la tendre ſenſitive fuit nos approches.

La délicateſſe des Fleurs, & la groſſiereté de leurs racines : image de la Réjurrection.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printems n'étoient que des racines ſeches & groſſieres. Si nous euſſions ouvert le ſein de la terre, elles nous euſſent paru viles & mépriſables, & maintenant elles ſont la gloire de la nature & les délices de l'homme. L'aiguille & le pinceau travaillent jour & nuit pour tranſporter ſur la toile la richeſſe & l'éclat de leur parure.

Quelle image frappante de la Réſurrection ! Ainſi l'homme couvert de la pouſſiere du tombeau, n'eſt qu'un amas informe de corruption & d'argile. Mais bientôt cette pouſſiere s'anime, elle s'éleve à la voix du Créateur, & reprenant un nouvel être & une forme immortelle, elle va briller près du Trône de l'Eternel.

Jardin charmant, ſéjour où mon ame a goûté une volupté douce & pure, fleurs qui réjouiſſez mes yeux, qui embaumez mes ſens, un ſentiment de triſteſſe vient me ſaiſir au milieu de vous ; une idée douloureuſe vient empoiſonner les doux ſentimens que vous m'inſpiriez. Je gémis ſur votre deſtinée, en prévoyant les orages qui s'apprêtent à vous détruire. Déja la foudre ſillonne la cime des monts & les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs ſeront bientôt diſperſées & perdues ; vos couleurs brillantes vont ſe flétrir ; la tempête

briſera vos tendres tiges ; le printems conſterné verra d'un œil languiſſant ſon ſein déchiré par les vents furieux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la beauté. Voyez vos charmes éclipſés & ternis par cette ſimple fleur, & votre beauté fragile paſſer rapidement comme elle. Une fievre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates ; la conſomption peut deſſecher ces joues gracieuſes & fleuries ; des douleurs inattendues peuvent éteindre la vivacité de vos eſprits : & quand la maladie reſpecteroit vos attraits, le Tems, le Tems inexorable amenera les rides ; ſa faux ne reſpectera pas plus les fleurs de votre jeuneſſe, que celles dont brilloit n'aguere la robe du printems.

Et vous, dont les yeux étincelent encore de tout le feu du plaiſir, lorſque la douleur, au lieu de la volupté, conſumera vos ſens, & que vous roulerez ſur vos plaiſirs paſſés une prunelle mourante, comment ſoutiendrez-vous cette perte ? Comment rappellerez-vous un tems déja rapide plus rapidement écoulé dans l'effervescence de la débauche ? En liſant ces lignes qu'une tendre inquiétude pour vos intérêts les plus chers me fait tracer, ne frémiſſez-vous pas ? Une voix forte & puiſſante ne ſe fait-elle pas entendre au fond de vos ames ? La jeuneſſe colore encore vos viſages ; il eſt peut-être encore tems de vous livrer aux penſées ſérieuſes de votre ſalut ; que la Religion ne vous effraie

point, elle a des douceurs qui consolent.

Fleurs, vous périrez. Ce lys paroît le Roi de ce parterre. Voyez avec quelle grace noble & touchante il éleve sa tête majestueuse ! Quel air de dignité & de grandeur anoblit son aspect ! Hé bien, il ne survivra que peu de jours à sa gloire. Que la grandeur est vaine & passagere ! Un vent brûlant l'a desséché en un moment.

Cette tulipe étoit, il n'y a pas long-tems, l'orgueil de nos plates-bandes & le fleuron le plus brillant de la couronne du printems ; mais elle n'a brillé qu'un instant. Maintenant inodore & flétrie, elle dépare le parterre : elle est arrachée par le triste Jardinier, qui cherche à dérober à nos regards le spectacle de la désolation.

Rose, que ta figure est agréable ! Quel bel incarnat ! Quels suaves parfums ! Mon odorat frappé de tes fleches ambrées, frémit voluptueusement... Combien de fois la belle Charissa, aussi fraîche & aussi vermeille que la rose, cruelle aux yeux de tant d'amans, a tendrement souri à cette belle fleur ! Combien de fois en a-t-elle nuancé la blancheur de son sein, où siegent l'innocence & la vertu ! Sur ce trône de l'Amour, envié de tous les yeux & de tous les cœurs, cette rose a vu flétrir ses charmes ; elle a trouvé son tombeau dans le sein des plaisirs & de la volupté.

Qui n'a pas souhaité que ces tendres habitans de nos jardins eussent une existence plus dura-

ble ! Vœux inutiles ! Leur deſtinée eſt de rir & de briller l'eſpace d'un matin. Tous les jours le ſoleil dans ſon midi brûlant feroit de nos parterres un vaſte déſert, ſi la douce nuit ne verſoit dans les calices des fleurs une vapeur fraîche & légere qui les nourrit, & ſi le matin ne venoit, tout trempé de roſée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez ; lorſque, ſemblable à un conquérant ambitieux, qui, le fer & la flamme à la main, ravage les moiſſons, démolit les villes, dépeuple les campagnes, répand par-tout la mort & la déſolation, l'hiver, le triſte hiver, entouré des orages, porté ſur les aquilons impétueux, viendra s'aſſeoir avec ſon ſceptre de fer ſur un tas de ruines au milieu de la nature languiſſante. Alors la tempête horrible fera réſonner ſes affreux ſifflemens ; les arbres ſeront dépouillés de leur riche verdure ; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes & délicieuſes que forment les forêts épaiſſes & touffues : les vaſtes plaines ſeront dépouillées de leurs tréſors ondoyans : la terre couverte du ſombre voile de la triſteſſe, reſſemblera à une jeune veuve inconſolable : le ſoleil qui maintenant ſe leve triomphant, & s'avance à pas de géant pour embraſer toute la nature du feu de la volupté, jettera à peine une foible lueur, interceptée par les nuées épaiſſes & noires, & le jour même ne ſera qu'une nuit obſcure, une longue nuit : les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs con-

certs, & le tendre roſſignol interrompra ſa plainte mélodieuſe : écho muet ne répétera plus les cris joyeux des Bergers : un vaſte & triſte ſilence qui ne ſera interrompu que par les horribles ſifflemens des vents, inveſtira la nature, & roulera ſous les voûtes de ces forêts, qui pendant l'été offroient à l'homme des berceaux ſi délicieux.

Et les fleurs & les chênes périſſent : l'Univers même périra, & les Cieux s'écouleront comme une cire diſſoute par le feu.

Divin Rédempteur, ſi tu nous ouvres ton ſein, cet aſile eſt ſûr, & nous n'avons rien à craindre du bouleverſement de la nature.

PROMENADE DU MIDI.

LE ſoleil eſt maintenant au milieu de ſa carriere ; ſa chaleur pénetre la terre, & bat avec force dans mon pouls palpitant. Je vais me repoſer à l'ombre de ce boſquet. Là le chevre-feuille & le jaſmin forment un berceau délicieux qui conſerve encore la fraîcheur du matin & les gouttes précieuſes de la tendre roſée. Ombrages frais & embaumés, recevez mes hommages. Votre influence délicieuſe pénetre mes membres languiſſans ; mes nerfs, par une chaleur exceſſive, reprennent leur vigueur, & la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Digitized by Google

Penché ſur un lit de mouſſe, & embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je preſſe, j'éleve mes penſées juſqu'à la Divinité. Tels Auguſtin & ſa pieuſe mere, au milieu d'une contemplation ſur les beautés de la nature, furent ravis dans une eſpece d'extaſe, où leurs ames au ſein de la plus pure jouiſſance, parurent oublier pendant quelques inſtans qu'elles étoient liées à des corps terreſtres & mortels.

Lorſque la tempête agite l'Océan, lorſque des gémiſſemens & des cris plaintifs frappent l'air & les flots, & que des vagues écumantes ſe jouent des triſtes débris d'un naufrage, qu'il eſt doux & conſolant d'être tranquillement aſſis ſur le rivage! Lorſqu'un torrent impétueux briſant les digues qui l'arrêtent, fond dans les plaines, entraîne dans ſon cours les arbres, les troupeaux, & la cabane du Laboureur effrayé, qu'il eſt agréable de ſe trouver au ſommet d'une haute montagne, & de ne reſſentir que les agitations & l'inquiétude que cauſe la vue éloignée des malheurs d'autrui! Telle eſt à préſent ma ſituation. Le ſoleil eſt dans toute ſa hauteur: l'air brûlant nous tranſmet tout le feu de ſes rayons: la terre s'entr'ouvre & forme des abymes: les chemins ſont obſcurcis par des nuées de pouſſiere: le voyageur brûlé hâte ſon cheval, & cherche un abri: le Laboureur trempé de ſueur, abandonne ſa faux & le travail: le bétail cherche l'ombrage, ou haletant, ſe tourmente ſous un midi brûlant: le rocher obſtiné qui laiſſe ſa tête expoſée à toutes les

ardeurs du ſoleil, voit fendre ſes entrailles : tout eſt opprimé par ce déluge de feu, tandis que je jouis d'une douce fraîcheur, & de la tranquillité de mes réflexions au milieu de ce boſquet où le ſoleil peut à peine introduire une foible clarté.

Puiſſions-nous ainſi repoſer en ſûreté ſous l'aîle du Tout-puiſſant ! Et quoique la peſte & la mort ſe promenent ſur la terre & verſent leur poiſon dans toutes les ſources de la vie, nous n'avons rien à craindre. Quoique la profanation & l'impiété, fléaux mille fois plus cruels, ſoufflent une contagion mortelle dans le cœur de ceux qui nous environnent, ſi le Pere des Eſprits, le ſouverain Etre nous couvre de ſa main puiſſante, notre ame ſera toujours pure, & nous ſerons fideles juſqu'à la mort.

O mon maître éternel, dans ce dernier des jours, lorſque le voile du firmament ſera déchiré, lorſque ton bras invincible arrêtera le ſoleil dans ſa carriere & briſera l'édifice de l'Univers, lorſque la foule des morts comparoîtra devant ton Trône, & que la deſtinée du genre humain dépendra d'un mot de ta bouche, ſi tu nous avoues pour tes enfans, nous verrons ſans terreur & d'un œil tranquille les convulſions de la nature expirante, & nous benirons la diſſolution de l'Univers.

Je vois d'ici les abeilles, bravant les ardeurs du ſoleil, ravir aux fleurs les tréſors de leur bouton épanoui. Ce peuple Chimiſte, à qui la nature communiqua le rare ſecret de s'enrichir

ſans appauvrir les autres, & l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes ſans bleſſer leur ſubſtance, excite mes réflexions; c'eſt lui que je veux prendre pour modele. Laiſſons le papillon volage agiter ſes aîles ſuperbes, & ſe livrer au plaiſir fantaſtique de l'inconſtance & du caprice. Laiſſons la ſombre araignée ſe préparer par ſon travail à une pareſſe funeſte. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéneuſes ſait extraire un miel délicieux. Puiſſent ces méditations occuper ſans ceſſe mon ame! Recueillons de ces fleurs qui ſont ſous mes yeux, des penſées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, & n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une ſimple fleur, je rentrerai plus riche dans ma demeure, que ſi je rapportois les diamans de l'Inde & les tréſors du Potoſe.

Je ne me laſſe point de contempler l'enſemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je ſuis placé, & d'où mon œil les raſſemble toutes, j'ai peine à quitter ces murailles tapiſſées d'arbres fruitiers, ces vaſtes allées bordées de gazon & de mouſſe, & adoucies par un ſable léger; tantôt couronnées d'une voûte de feuillage qui ſert de barriere aux impreſſions brûlantes du midi; tantôt ouvertes pour laiſſer un libre accès à la douce haleine des vents, & augmenter les plaiſirs des ſoirées agréables.

Mais comme j'oublierois bientôt tous ces objets qui me raviſſent, ſi le voile d'azur qui

couvre l'entrée du Royaume de l'Eternel, s'entrouvroit & me laiſſoit pénétrer juſqu'à ſon Trône !

Cité de Dieu, tout ce que nous admirons dans l'Univers ne fut créé que pour élever nos idées juſquà toi. Mais il n'eſt point de langue ni de pinceau qui puiſſent décrire les merveilles que tu renfermes, ni d'imagination aſſez vaſte pour embraſſer tous les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment & le ſervent. Oh ! quand pourrai-je, admis dans les demeures céleſtes, jouir de la préſence & des bienfaits de cet Etre magnifique !

PROMENADE DU SOIR

Nigth *is fair* virtue's *immemorial friend* :
The conſcious moon, *through ev'ry diſtant age*
Has held a lamp to Wiſdom.
(Night THOUGHTS, N°. V.)

La nuit fut dans tous les tems l'amie de la vertu : la lune eſt une lampe allumée par le Créateur pour éclairer les veilles du Sage.
(XIIe. Nuit D'YOUNG.)

LA chaleur du jour étoit diſſipée : mon ame délivrée du tumule des affaires, ſe livroit à des idées paiſibles : une ſoirée agréable & fraîche m'invitoit à la promenade. Je ſortis des murs où j'étois renfermé, & je quittai la ville pour aller dans les champs reſpirer un air plus pur, & in-

Digitized by Google

ſenſiblement je m'enfonçai dans la ſolitude la plus ſéduiſante.

Les tilleuls & les ormeaux uniſſant leurs rameaux, formoient au-deſſus de ma tête une voûte d'ombrage & de fraîcheur. Sous mes pieds étoit un tapis de gazon, de mouſſe & de fleurs, étendu par la nature, & plus doux que le velours. Le jaſmin & le chevre-feuille agréablement enlacés, s'élevoient en rampant autour des arbres, déployoient aux yeux leur beauté naturelle, & exhaloient les plus doux parfums. De l'autre côté, les branches arrondies en voûte de feuillage s'ouvroient pour m'offrir au loin la plus charmante perſpective; & ma vue, après s'être heureuſement égarée ſur les plus rians payſages, alloit enfin ſe repoſer & ſe perdre dans l'immenſité des Cieux. Les oiſeaux, joyeux & reconnoiſſans des plaiſirs du jour, payoient au Créateur un tribut d'harmonie, & ſe préparoient un ſommeil tranquille par des concerts mélodieux, tandis qu'au loin dans la campagne voiſine un hautbois envoyoit dans les airs des ſons qui parvenoient à mon oreille affoiblis & pleins de douceur.

Diſtrait d'une maniere ſi agréable, mes penſées s'exerçoient ſur un ſujet plus agréable encore. Je penſois à notre derniere victoire, à ma patrie arrachée aux fureurs de la trahiſon inteſtine, & de l'invaſion étrangere: victoire glorieuſe à notre ſiecle, & qui ſera chere à nos derniers neveux, dont elle aſſure le bonheur. J'applaudiſſois à la ſageſſe de notre adminiſtra-

tion, je beniſſois la Providence. L'orage alloit éclater ſur nos têtes : elle le détourne & le diſſipe ; que dis-je ? elle le renvoie ſur les têtes coupables, confond nos ennemis, & écraſe les méchans & leurs ténébreux complots ſous le poids de leurs propres armes.

Cet événement fortuné a donné un nouveau prix à tout ce que je poſſede, un nouveau charme à tout ce que je vois, une nouvelle vie à tous mes ſentimens. Je lui dois la tranquillité d'une vie privée, & la jouiſſance des innocens plaiſirs d'une ſolitude contemplative.

Si la rèbellion eût réuſſi dans ſes déteſtables deſſeins, au lieu de me promener avec ſécurité dans ces ſentiers fleuris, ou j'aurois fui mon habitation champêtre, ou je n'aurois rencontré que le poignard de l'aſſaſſin & la mort. O bonheur ! ô tranſport ! Je vous revois encore, ombrages odoriférans, ſieges de gazon où je me livrois à la méditation & au repos. Les cris dédaigneux du vainqueur ne troubleront point le calme attendriſſant que je viens reſpirer ici. Le barbare, s'il eût triomphé, il vous eût ravagés, il m'eût arraché du ſein de vos paiſibles retraites. Je vous revois encore, arbres que j'ai plantés, fruits de mes peines & amuſemens de mes loiſirs. Je n'aurois plus élevé la tendre fleur vers les rayons du ſoleil ; l'eſpalier n'eût plus appris ſous ma main induſtrieuſe à étendre ſes fertiles rameaux ; je n'aurois plus trouvé dans mon riche potager les ſources les plus pures de la ſanté.

Au

Au lieu de cette douce muſique qui ſe fait entendre dans ces bois, j'euſſe été alarmé des ſons effrayans de la trompette guerriere & des éclats du tonnerre de Bellone. Au lieu de ce payſage ſéduiſant qui réjouit mes yeux, j'aurois vu l'horrible carnage déſoler nos champs, nos maiſons renverſées & pillées, nos villages dévaſtés & déſerts. J'aurois vu nos villes entourées d'armées formidables; nos champs fertiles livrés à la déſolation, remplis d'images terribles & effrayantes; le ſang ruiſſelant de toute part; le frere poignardant ſon frere, & le pere expirant ſur le corps de ſon fils. Au lieu de la paix qui nous ſourit & nous couvre du précieux rameau d'olivier qu'elle tient dans ſes mains; au lieu de la juſtice, dont la balance égale peſe & conſerve nos biens; nous euſſions vu la perſécution armée d'un poignard, & l'eſclavage, l'œil morne & la tête baiſſée, faire entendre le bruit de ſes chaînes.

La liberté, le plus cher des noms, & la propriété, le meilleur de tous les titres, ajoutent un charme inexprimable à nos poſſeſſions. Voyez le ſoleil à ſon coucher embellir les nuées de l'Occident, les nuancer en cramoiſi, & les broder en couleur d'or. C'eſt ainſi que la propriété donne la vie au ſentiment de notre bonheur, & le multiplie ſous mille formes agréables. Lorſque les rayons du jour ſeront éteints, les mêmes vapeurs flotteront dans les airs. Mais qu'elles ſeront changées! Plus de beauté; plus de charme. Déja cette couleur

d'or s'eſt évanouie ; toutes ces nuances agréables vont ſe perdre ſous un voile gris & ſombre qui n'inſpirera plus qu'une tendre mélancolie. Ainſi finiſſent toutes les beautés de la nature, & avec elles ce plaiſir touchant qu'elles nous inſpiroient.

Coucher du Soleil.

Le ſoleil eſt près de finir ſa courſe, il touche au but. Comme il deſcend plus rapidement ! Les roues de ſon char ſemblent pencher ſur les bords du firmament. Sur le point de s'évanouir, ſon diſque s'agrandit & prend à nos yeux plus de ſurface & d'étendue. Les ombres que jettent les objets s'allongent de plus en plus ; dans un inſtant les ténebres vont envelopper & les corps & leurs ombres. C'eſt l'image des plaiſirs de la vie ; on en fait peu de cas dans le moment qu'on les goûte : c'eſt lorſqu'ils s'envolent que l'on commence à ſentir leur prix : c'eſt lorſqu'ils nous quittent & que nous ne pouvons plus les rappeller, & que nous les regrettons avec douleur.

Le globe lumineux paroît maintenant à demi enfoncé dans la terre obſcure : il ſe plonge dans les mers d'Occident, & va quitter notre hémiſphere : ii ne dore plus les plaines que d'une pâle clarté... Tantôt les eaux de la mer horizontalement frappées de ſes rayons, ſemblent un verre flottant ; tantôt ſes rayons reflétés dans différentes directions, forment & mélangent une

multiplicité de couleurs agréables & magnifiques. L'homme ſenſible qui va méditer ſur le rivage ſabloneux & entretenir ſa rêverie au murmure des vagues ſonores, eſt agréablement ému des décorations ſuperbes & variées de cette vaſte ſurface. Il voit avec un étonnement mêlé de plaiſir, les ondes mutines s'entrechoquer, paroître tantôt d'une blancheur éblouiſſante, & tantôt s'embraſer de pourpre & de feu. Ici la mer montre une belle couleur d'azur; là elle jette des ondulations d'un verd agréable; partout elle offre des ſcenes fluides & mouvantes que ne peut ſaiſir le pinceau de l'homme, que ne peuvent rendre les couleurs les plus brillantes qu'ont broyées ſes mains.

Le Crépuſcule : ſon utilité.

Tandis que mon imagination ſe promenoit ſur les bords de la mer, le flambeau du jour s'eſt précipité ſous l'horizon, & a diſparu : la terre eſt couverte d'ombres, ou, pour me ſervir de l'expreſſion d'un des meilleurs Peintres de la nature, elle s'eſt *revêtue d'une brune obſcurité.* Reſtent encore quelques montagnes dont la cime eſt blanchie par quelques rayons argentés qui s'enfuyent : la tête touffue des forêts & le ſommet des tours élevées, reçoivent le dernier ſourire du jour, & brillent encore d'une clarté qui expire. Que le paſſage de la lumiere aux ténebres eſt rapide ! Comme le plaiſir des hommes, elle a diſparu avant qu'on ait pu en

jouir. Voyez cette derniere clarté languiſſamment s'agiter ſur la feuille des arbres, & jetter une lueur mourante ſur le front des montagnes : elle s'affoiblit & diminue à chaque inſtant : je peux à peine la diſtinguer encore. Tandis que je parle, elle expire, & prépare le monde & nos yeux aux ténebres.

Le crépuſcule augmente, il revêt tous les objets de ſa ſombre livrée ; ils brilloient, il n'y a qu'un inſtant, d'une lumiere douce & variée, & maintenant ils ſont voilés d'un brun uniforme & preſque ſans couleur. Les oiſeaux qui par leur plus tendre mélodie paroiſſoient animer la nature inſenſible, ſe ſont tus, & partagent ce ſilence morne & général. Dans nos champs tout étoit vif & léger ; maintenant les membres ſont appeſantis par la fatigue & les plaiſirs du jour : le Berger tranquille a impoſé ſilence à ſa muſette : déja la tendre verdure s'efface ſous les ténebres naiſſantes ; l'air ne raiſonne plus des ſons touchans du hautbois : écho ne répete que les gémiſſemens de la plaintive philomele qui erre dans les bois de rameaux en rameaux. Pourrois-je maintenant être gai & folâtre ? la Terre & le Ciel me reproche ma légéreté hors de ſaiſon. Il faut que mes penſées ſoient auſſi tranquilles que la fin du jour, auſſi auguſtes que l'aſpect de la nature dans ces momens de ſon repos ; mes heures pendant le jour ſont animées par les innocens plaiſirs : la ſoirée enveloppée de ſon crêpe noir, vient ſonner l'heure des méditations profondes. Quel ſujet plus grand

& plus profond que l'éternité ! elle s'avance à pas de géant, & pouſſe nos jours vers le dernier jour : le cercle de nos amuſemens ſe rétrécit ; l'ennui des affaires s'empare de nous, & attiédit nos ames.

Mes amis, abandonnons ces intérêts vains & paſſagers ; livrons-nous à des penſées douces & ſolides qui puiſſent ramener la paix & la tranquillité dans nos cœurs.

Je ne vois plus : le ſoleil a diſparu ; & cependant je ne ſuis point enveloppé d'épaiſſes ténebres ! D'où part ce reſte de lueur, qui pouvant à peine être apperçu, ne laiſſe pas d'adoucir le front ſauvage de la nuit ? Je ne vois plus le grand diſpenſateur de la lumiere ; & je me ſens encore pénétré & réjoui par une douce influence de ſa ſplendeur ; il nous rappelle ſes progrès dans l'autre hémiſphere, en nous renvoyant quelques éclats de lumiere pour rendre nos pas moins incertains. Auroit-il emprunté quelques rayons plus foibles pour varier nos plaiſirs & nos ſituations, juſqu'à ce que le ſommeil verſe dans nos ſens ſon heureuſe langueur, & que l'aſſoupiſſement le plus doux vienne peu-à-peu ſaiſir nos membres, ſuſpendre les fonctions de la vie, & rendre la lumiere inutile ?

Avantage de la ſolitude : Dieu préſent par-tout.

Une longue & brulante journée a fait place à la douce fraîcheur du ſoir : une verdure nouvelle ſemble couvrir la terre : les plantes deſſéchées ſe

raniment : les fleurs décolorées & flétries ont repris leur coloris & leur éclat ; elle exhalent un parfum plus suave. L'air reçoit aussi une force nouvelle, son ressort a plus d'activité... Il pénetre nos membres, rend l'élasticité à nos poumons, & fait circuler plus rapidement le sang dans nos veines. Une chaleur trop constante détruiroit ces perles de rosée qui brillent sur le front du printems ; elle les feroit monter en exhalaisons insensibles : l'haleine, les vents & les mouvemens plus légers de l'éventail de l'aurore dissiperoient ces vapeurs avant qu'elles pussent se réunir ; mais favorisées par le calme de l'air, & condensées par la fraîcheur de la nuit, elles distillent cette humeur fine & délicate qui répare les plantes, comme le sommeil répare nos membres épuisés.

Douce solitude, que tu donnes de plaisirs à l'homme sensible ! Le monde est un Océan en courroux : & qui peut établir ses desseins sur l'instabilité de ses vagues flottantes ? Le monde est une école de tromperie : & qui peut échapper à ses dangereuses séductions ?

Dans ce séjour de tumulte & de corruption, les vérités sacrées que Dieu grava dans nos ames par la main de la nature, sont obscurcies, si elles ne sont pas effacées. On étouffe jusqu'aux cris de la conscience, & ses avis sont interprétés par l'erreur.

C'est ici que résident la paix & la sûreté ; le silence ferme la porte à la noire médisance & aux cris empoisonnés d'une conversation dange-

Digitized by Google

reuſe : la foule nombreuſe d'images fantaſtiques qui nous importunoient au milieu du tumulte des plaiſirs, ſe diſſipe & s'évanouit dans l'épaiſſeur de ces ombres. Ici je puis ſans trouble converſer avec mon propre cœur, & apprendre à me connoître moi-même. Ici l'ame peut réunir ſes forces diſperſées, & la grace recouvrer ſa premiere énergie. Ici j'efface l'impreſſion dangereuſe des mauvais exemples. Ici je puis m'appliquer à vaincre mes paſſions ; je deviens le maître & le poſſeſſeur, non d'un ſceptre ni d'une couronne, mais de moi-même. Hommes que l'ambition dévore, agitez-vous, tourmentez-vous pour des honneurs frivoles ; accumulez les baſſeſſes & les crimes pour vous agrandir & monter au faîte du pouvoir. Vos vains plaiſirs ne me touchent point, & je promets d'être fidele à ma ſolitude. Que de charmes raſſemblés ici pour un eſprit appliqué, & qui aime la vertu & la vérité !

Mais eſt-il bien vrai que je ſuis ſeul ici ? Je n'y ſuis pas entouré de mes amis ; mais peut-être que ces miniſtres aîlés qui ſe réjouiſſent de la converſion du pécheur, & qui veillent ſur les pas du juſte, ſuivent l'heureux ſolitaire dans ſes douces promenades, & ſont chargés de faire couler ſes heures précieuſes dans la paix & la tranquillité.

Mais comment ai-je pu me croire ſeul ici ? Quel témoin m'environne ? Dieu n'eſt-il pas avec moi ? Je ſuis auſſi préſent à ſes regards qu'il eſt inviſible aux miens.

Qu'il eſt heureux celui qui porte par-tout l'intime ſentiment de la préſence de ſon Dieu ! Si les dangers le menacent, il voit le bras de Dieu qui le ſoutient ; jamais l'ennui ne répand ſon poiſon ſur ſes heures tranquilles ; il n'eſt jamais ſeul. Eſt-il appellé par ſon état à s'exercer dans les fonctions les plus viles de la ſociété, une paſſion bien plus noble que l'intérêt l'anime & adoucit ſes travaux. Il offre ſes peines & ſes actions à ſon Pere céleſte, qui maintenant les obſerve en ſecret, mais qui doit les récompenſer un jour en face des nations aſſemblées. Il découvre ſes beſoins à l'œil de la bienfaiſance infinie ; il verſe toutes ſes douleurs en ſon ſein. S'échappe-t-il du monde pour s'enfoncer dans la ſolitude, il ſe voit toujours ſoue les regards de ſon Maître. Si ſon ame ſe ferme aux illuſions des paſſions, la Divinité deſcend & vient converſer avec elle. Que de douceurs il goûte dans le commerce de cette divine amitié !

Rapidité du tems : ſa dépenſe folle & prodigue.

Le jour eſt fini : les heures ſe ſont envolées ; elles ſont maintenant devant le Juge ſuprême, & lui rendent un compte fidele des actions des hommes. Une main céleſte trace leurs écrits en caractere de feu dans le livre de vie qui s'ouvrira pour les publier au dernier jour de l'Univers. Heureux ceux dont la vertu s'eſt accrue des pertes de ſa durée, & dont le tems a meſuré la marche & les progrès vers la ſageſſe!

Digitized by Google

Que le vol des heures eſt impétueux ! que la courſe du tems eſt fougueuſe ! Il fuit plus rapidement que ne vole dans les champs de Mars le courſier que preſſe l'aiguillon ; ou ſur l'onde le vaiſſeau dont un vent favorable enfle les voiles : ou dans l'air l'aigle joyeux, qui ſaiſi de ſa proie, perce les nues, & laiſſe loin ſous ſes pieds les nuages & les tempêtes.

Qu'une journée paroît courte lorſqu'elle eſt finie ! Comme elle s'eſt rétrécie, cette longue étendue que mon imagination échauffée rempliſſoit de plaiſirs, d'eſpérances & de projets flatteurs ! Comme toutes ces perſpectives ſéduiſantes & variées s'évanouiſſent, dès que la main de la froide expérience vient à les toucher ! Le feu de mon imagination s'eſt amorti : l'illuſion s'eſt diſſipée : l'éternité s'eſt préſentée à mes yeux effrayés ; & j'ai découvert qu'un état durable & permanent dans une exiſtence finie & bornée étoit une chimere.

Vous qui êtes dans l'ivreſſe des plaiſirs ; dans le délire de la jeuneſſe, & ſous le charme de l'opulence, vous n'en croirez peut-être pas le témoignage d'un homme, qui, comme vous, eſt jeune encore. Interrogez donc quelqu'un de ces vieillards reſpectables qui vivent parmi nous ; abordez un de ces Sages qui a paſſé ſa vie ſur le théâtre du monde ; demandez-lui combien il a vécu d'années & de jours : vous le verrez ſecouer ſa tête blanchie par les ans, & vous répondre d'un ton pénétré : » Quatre-vingt » ans ſe ſont écoulés, & n'ont laiſſé d'autres

» traces que ces rides & ces cheveux blancs. » Cette carriere peut paroître longue à la jeu- » neſſe inconſidérée qui la commence ; mais » qu'elle eſt courte aux yeux d'un viellard dé- » crépit, qui près du terme, ſe retourne pour » meſurer l'eſpace qu'il a parcouru ! Il me ſem- » ble que c'étoit hier que je changeois les amu- » ſemens de l'enfance pour ceux de la virilité. » Vous verrez à mon âge combien eſt petite la » diſtance qui eſt entre la tombe & le berceau... Croyons à ce témoignage de la vieilleſſe. Exa- minons ce ſable qui marque & qui nous ravit les heures. Voyez avec quelle rapidité la navette paſſe & repaſſe du métier dans les mains du Tiſſerand, & remplit le canevas de ſa toile ; c'eſt l'image de la vîteſſe avec laquelle les jours ourdiſſent le tiſſu de notre vie.

Profond ſilence dans la nature.

Quel vaſte ſilence environne le monde ! Il eſt ſi profond, que mon oreille entend mon cœur palpiter : mes moindres mouvemens font reten- tir la plaine : la nuit a ramené la paix & la tran- quillité dans les villes : le Laboureur ſe repoſe dans le ſein de ſa cabane : le tendre ramage des oiſeaux ne rend plus les buiſſons harmonieux : l'air eſt tranquille : les branches des arbres ne ſont point agitées : écho n'eſt plus inquiétée ; elle ſe livre au repos : l'oreille épanouie ne laiſſe rien perdre à l'attention ; elle ſe ſaiſit des moin- dres ſons ; elle eſt frappée du murmure inſenſi-

ble de ce foible ruiſſeau qui coule au loin dans la prairie.

Si au milieu de ce calme profond & univerſel tout-à-coup mille tonnerres éclatoient ſur ma tête, de quelle frayeur je ſerois frappé! Je vois mes ſens confondus & mon ame conſternée; mon corps pâle & friſſonnant ſe proſterneroit ſur la face de la terre: mes mains tremblantes ſe leveroient vers le Ciel... Mortels, un appel plus prodigieux ira bientôt porter l'alarme juſqu'au fond des tombeaux, & ébranler vos oſſemens émus. Lorſqu'après un repos de pluſieurs ſiecles, la tombe s'ouvrira pour laiſſer un paſſage à votre pouſſiere ſurpriſe de ſe voir animée; lorſque les cris perçans de l'Archange & la trompette de l'Eternel frapperont l'oreille de l'impie, & porteront le déſeſpoir dans ſon cœur; ces ſons effrayans agiteront la voûte des Cieux; la terre s'entr'ouvrira; ils pénétreront dans les recoins les plus profonds & les plus ſecrets du tombeau. Comment ces ames criminelles pourront elles ſoutenir ces ſommations redoutables devant un tribunal plus redouble encore? O mon ame, prête une oreille attentive à la douce voix de l'Evangile, & les cris de cette nuit d'horreur ſeront pour toi des accens mélodieux; ils te ſeront plus agréables que la nouvelle de la liberté annoncée à une foule de captifs; ton bonheur commencera à ces mots: *éveillez-vous & ſortez, vous qui dormez enſevelis dans la pouſſiere.*

Cette heure ſombre & taciturne a tout ſuſ-

pendu. L'intérêt, les affaires & les soucis rongeurs agitoient toutes les têtes : la vie & l'activité se reproduisoient sous mille formes : cette ville immense fourmilloit d'une multitude toujours mouvante : la campagne étoit couverte d'un monde de laboureurs : l'air étoit perpétuellement agité par le vol des oiseaux & le bourdonnement des abeilles ; l'art avec des yeux perçans enlevoit à la nature ses beautés, & l'industrie étoit accablée sous le faix du travail. Cette ardeur & tout ce fracas se sont dissipés au soleil couchant : les animaux sont tranquilles dans leurs asiles, & les tendres oiseaux dorment sur le duvet de leur nid cotonneux : le marteau repose, & l'enclume ne gémit plus sous ses coups : les boutiques sont fermées : le seuil de la porte de ce Marchand accrédité n'est plus usé sous les pas des nombreux acheteurs. le Laboureur goûte un sommeil tranquille, & son chien fidele après avoir fait longtems une garde vigilante, s'étend & rêve aux pieds de son maître : la fatigue & le travail ont engourdi tous les membres ; les affaires ont cessé avec les vapeurs errantes qui se jouoient dans les Cieux au coucher du soleil la nature entiere est assoupie : cependant le sentiment de la vie palpite encore dans tous les corps qu'elle anime.

Ainsi tout sera fini pour nous : il ne sera plus tems de songer à la grande affaire de l'homme, à son salut, lorsque la soirée de la mort nous aura couverts de ses ombres. Travaillons tandis

tandis que le jour dure encore, & hâtons-nous avant que la nuit éternelle ſoit venue.

Les ténebres.

Le noir manteau de la nuit s'obſcurcit de plus en plus. J'admire la marche lente & ſombre des ténebres. Elles ne viennent point bruſquement couvrir en un moment la face de la nature ; ce n'eſt d'abord qu'un voile léger, qui ſe rembrunit enſuite & s'épaiſſit par degrés. Un paſſage trop rapide du jour à la nuit ſeroit effrayant & terrible ; il troubleroit le voyageur au milieu de ſa courſe ; il frapperoit tous les êtres d'un effroi mortel ; il bleſſeroit peut-être les organes ſenſibles de la vue. La Providence a réglé la marche des ténebres, & les fait paſſer par des gradations inſenſibles & lentes ſur la terre : le crépuſcule les devance pour nous avertir de leur approche, & nous prévient contre la frayeur & le trouble qu'une nuit ſoudaine porteroit dans nos ſens.

Maintenant les fiers habitans des forêts abandonnent leurs cavernes : mille monſtres dévorans peuplent les déſerts : la mort eſt dans leur gueule affamée : altérés de ſang, ils font leur ronde nocturne. Voyageur infortuné, que je te plains, ſi la nuit te ſurprend dans ces affreux déſerts ! Soutiendras-tu ſans pâlir les horribles rugiſſemens de ce lion furieux qui cherche ſa proie ? Ciel propice, prête-lui ton ſecours. Il eſt attendu d'une épouſe vertueuſe & tendre,

qu'environne un groupe de jeunes enfans qui ont beſoin de ſes ſecours. Ecarte de leurs pas les dangers & la mort. Le loup vorace ſuit maintenant la trace des Bergers ; il aſſiege bien-tôt les timides brebis dans le ſein de la bergerie ; & le renard plus adroit ſe gliſſe dans la chaumiere, enleve au Laboureur ſon eſpoir, & une mere à une famille infortunée qui venoit d'éclore ſous ſes aîles.

O homme, faut-il que je te rencontre auſſi dans l'ombre de la nuit, plus féroce & plus terrible pour ton ſemblable que les bêtes affamées & ſauvages ! Grand Dieu, fais ſentir ta préſence à l'aſſaſſin, qui dans les ténebres médite la mort de ſon frere ! Qu'un éclair ſoudain de ta lumiere frappe ſon ame, & le renverſe à tes pieds innocent ou mort !

Les ténebres ont voilé tous les objets agréables : la nuit a paſſé l'éponge ſur les images brillantes du printems. Où ſont maintenant ces nuances délicates qui charmoient mes yeux ? La roſe eſt ſans couleur, & le lys a perdu ſa blancheur. En vain j'envoie mes regards ſur cette campagne, tous les êtres ſemblent mêlés & confondus. O ſoleil, ſans toi l'Univers ne ſeroit encore qu'un chaos : tu es ſon ſecond créateur.

Ainſi Jeſus-Chriſt eſt l'ame de nos ames, c'eſt par lui que je goûte un plaiſir inexprimable à fouler ſous mes pieds tant de fleurs ; c'eſt l'aſſurance de ſa grace qui fait bondir mon cœur joyeux dans mon ſein tranquille & ſans remords.

Digitized by Google

Sans cette idée consolante, je ne me promenerois dans cette riante campagne que comme un spectre que le sourire de la nature & les caresses de la fortune ne pourroient rendre sensible : mon passage dans ce monde seroit celui d'un criminel condamné à la mort, & conduit au supplice à travers des prairies émaillées de fleurs, & sous des berceaux de jasmin & de chevrefeuille. Mais la douce pensée de ma réconciliation fait sur mon ame ce qu'un soleil brillant opere sur la nature, & y répand la lumiere, le plaisir & le bonheur.

Le Sommeil.

L'homme poursuit son travail jusqu'à la fin de la soirée ; mais ses forces diminuent, ses esprits s'épuisent & languissent : le repos ne lui suffiroit pas ; il a besoin d'un baume qui le rafraîchisse & le répare. Que le sommeil vient à propos remplir ces deux objets ! Le sommeil amene les heures tranquilles pour renouveller l'ame & le corps. Dès que l'esprit & les travaux des mains sont interrompus, nos membres lassés s'engourdissent, l'esprit dépose le fardeau des soins & des affaires : l'attention se réfroidit & s'émousse, & le sommeil enchaîne toutes nos facultés. Pendant cet intervalle d'une douce & paisible inaction, la machine se remonte, ses ressorts reprennent leur élasticité : la faculté pensante se rajeunit, & son ardeur se ranime pour les travaux du matin. Sans ce restaurant

ſalutaire, les conſtitutions les plus fortes ſeroient bien-tôt énervées. Je vis, il y a quelques jours, le malheureux *Florio* : ſon air étoit ſauvage, ſon corps maigre & exténué, ſes penſées errantes & ſes diſcours égarés. Frappé d'une altération ſi ſubite, j'en demandai la cauſe, & j'appris que ſes yeux n'avoient pas été fermés par le ſommeil depuis pluſieurs nuits. Ce jeune homme autrefois l'ame de la converſation, le plaiſir & le charme des ſociétés, n'eſt plus qu'un objet de miſere & d'horreur depuis que le ſommeil l'a abandonné.

Combien de mes concitoyens, & même de mes amis, ſont maintenant étendus ſur un lit de langeur, & diſent avec ce Vieillard de l'Ecriture, ſi célebre par ſa patience : « Je n'ai plus » que des nuits fatiguantes & douloureuſes « ! Au lieu de repoſer mollement, ils comptent les heures ennuyeuſes ; leur tympan eſt frappé de chaque coup de cloche ; ils meſurent les inſtans par les palpitations d'un pouls agité. Que ne feroient-ils pas pour obtenir une légere treve à leur agonie, oublier leurs douleurs, & goûter quelques momens la douceur d'un ſommeil paiſible !

Par combien de précaution la Bonté divine nous facilite la jouiſſance de ce bien néceſſaire ! Comme ſa main bienfaiſante éloigne de nous tout ce qui pourroit mettre obſtacle à ſes précieuſes influences ! Dieu tire ſur nous le voile des ténebres, nous plonge dans une molle léthargie ; il cache à nos regards tous les objets

Digitized by Google

qui pourroient agiter nos sens & les distraire, met la tranquillité dans nos maisons, & impose un profond silence à toute la nature. Ainsi une mere tendre écarte de son jeune enfant le bruit & le danger, & appelle sur lui le sommeil par de légers & doux mouvemens.

Songes.

La raison maintenant a interrompu ses fonctions : l'imagination délivrée de cette surveillante qui la gêne, se livre à sa fougue extravagante, & entraîne l'esprit dans le labyrinthe de la vanité. Notre tête est entourée de fausses images, & séduite par des craintes ridicules ou des plaisirs trompeurs. Quelques-uns se promenent dans des plaines enchantées, & se voient couronnés des guirlandes d'un bonheur imaginaire, tandis que leurs corps sont étendus sur la paille sous le toît d'une chaumiere, dont l'importune araignée leur dispute l'espace pour y filer sa toile. D'autres abandonnent leurs appartemens superbes : on les traîne dans un horrible cachot ; ou bien, agités sur les flots, ils se débattent au milieu des vagues rugissantes ; tantôt ils escaladent d'un pas précipité un roc escarpé, fuyant de vains dangers avec une inquiétude réelle ; ou bien engourdi par une crainte subite, & sans force pour échapper au péril, l'espérance les abandonne : & quoiqu'enfoncés dans le duvet, ils sont précipités sans espoir de secours dans des gouffres affreux. Telles

ſont les extravagances de l'eſprit humain ſous l'empire bienfaiſant du ſommeil.

Mais eſt ce dans le ſommeil ſeulement que ces jeux de l'imagination abuſent l'homme ? Les hommes ne ſe répaiſſent-ils pas le jour de ſonges plus vains que ceux de la nuit ? Les uns ſe croient d'une nature ſupérieure, parce que la faveur du Prince a joint quelques titres de plus à ceux qu'ils poſſédoient déja ; ou parce que le ver à ſoie leur a légué en mourant ſa parure brillante pour les couvrir. Les autres ſe félicitent de voir leur coffre ſe remplir d'or ; ils ſe promettent un plus grand degré de bonheur, s'ils peuvent ajouter de nouvelles ſommes à celles qu'ils ont amaſſées. Quelques-uns ſoupirent après des louanges frivoles, & voient l'immortalité dans le bourdonnement d'une réputation momentanée. Tous ces hommes ſont-ils plus raiſonnables que le miſérable qui, endormi ſous l'ombre d'une haie, & couvert de haillons, ſe croit poſſeſſeur d'un Palais ſomptueux orné des meubles faſtueux du luxe ?

Voulez-vous un vrai tableau de leur vie ; jettez les yeux ſur la deſcription qu'en a faite le Prophete. » C'eſt un homme affamé qui rêve, » & qui croit manger ; mais il s'éveille, & ſon » ame eſt vuide : c'eſt un homme altéré qui » dort, & qui croit boire ; mais il s'éveille, » il ſe trouve foible & languiſſant, & ſon ame » eſt dévorée de deſirs «. Tel eſt l'état de ces chercheurs de dignités & de plaiſirs. Ils vivent dans l'eſpérance & la vanité : ils meurent dans

le malheur. Eclaire-nous, Seigneur miſéricordieux, dans ces égaremens de l'eſprit qui nous ſont journaliers ; éclaire-nous lorſque la lumiere peut tourner à notre avantage, & ne pas accroître nos peines ; que nos yeux diſtinguent la vérité, & ne ſoient plus ſéduits par ces apparences fantaſtiques, qui malgré leur pompe & leur éclat, ſont plus vaines & légeres que les ombres de la nuit, plus paſſageres qu'un ſonge oublié.

Qu'il ſoit permis de m'arrêter un inſtant ſur les myſteres du ſommeil. Conſidérez l'homme de la conſtitution la plus vigoureuſe étendu ſur ſon lit, & plongé dans le ſommeil : ſa force eſt enchaînée dans une indolence qui reſſemble à l'anéantiſſement : ſes nerfs ſont relâchés comme la corde d'un arc détendu : preſque tous ſes mouvemens ſont arrêtés. Conſidérez une perſonne tendre & ſenſible, & douée du caractere le plus aimable, ſes yeux ouverts ne peuvent recevoir les rayons de la lumiere, & ne diſtinguent point les objets : les organes de l'ouie ſont ouverts ; les accens viennent frapper ſur le tympan ; mais ſon oreille ne peut recueillir les ſons : les ſens & leurs touches délicates ſont comme émouſſées & engourdies. Vous appellez l'homme un être ſociable ; mais où ſont alors ſes affections ? Il méconnoît ſon pere & ſon ami. Que ſon épouſe vertueuſe & belle meure à ſes côtés, ſa ſenſibilité n'en ſera point émue. Ses enfans ſont tourmentés des plus cruelles douleurs, & ſon cœur reſte inſenſible. Voyez cet homme de

génie ; il a pénétré les ſciences les plus abſtraites, il ſait débrouiller la vérité du chaos de l'erreur : ſon goût épuré peut nous produire dans un inſtant toutes les beautés de la compoſition & le pathétique du ſentiment... Maintenant qu'il eſt endormi, ſa faculté penſante eſt jettée hors de ſon centre ; ſon imagination le promene d'erreurs en erreurs ; au lieu de raiſonnemens ſimples & conſéquens, il n'a plus qu'un mêlange confus d'idées abſurdes ; au lieu de principes fermes & vrais, il n'a plus que des aſſertions vagues & indéterminées : l'illuſion la plus groſſiere en impoſe à ſon génie : la nuit entiere ne lui paroît qu'une minute : il n'eſt plus ſenſible aux mouvemens du tems ni à ſa durée.

Mais dès que le matin avec ſes doigts de roſe vient ouvrir le ſombre rideau, dès que la clarté pénetre dans ſon cabinet, il s'éveille, & ſe remet en poſſeſſion des talens qu'il avoit perdus pendant quelques heures : ſes nerfs ſe tendent, & le rendent capable d'agir : ſes ſens ont repris leur premiere vigueur : ſes affections réchauffent de nouveau ſon ame : ſes viſions romaneſques ſe diſſipent, & la raiſon luit. Et pourquoi cet engourdiſſement qui ſaiſit les facultés animales, ne les laiſſe-t-il pas dans une inaction perpétuelle ? Lorſque les penſées ſont une fois dans la confuſion, pourquoi ne reſtent-elles pas dans ce déſordre ? Par quelle puiſſance ſont-elles ralliées dans un inſtant, & ramenées de l'irrégularité la plus déſordonnée dans l'ordre

naturel qui leur fut prescrit ? Comment le corps peut-il sortir d'une inaction qui ressemble à la mort, & reprendre sitôt toute la vigueur de ses facultés & l'harmonie de leurs fonctions ?

Les *Esprits*.

Voici l'instant où les esprits font, dit-on, leurs apparitions. Maintenant la timide imagination s'alarme des monstres qu'elle a créés ; elle voit des fantômes s'avancer lentement dans l'obscurité, où plus légers que l'éclair, ils volent & disparoissent en un clin d'œil. Maintenant des voix terribles sortent du fond des voûtes souterraines : des gémissemens profonds sont envoyés des tombeaux : des spectres mélancoliques errent parmi les ruines des Temples antiques, visitent les sombres demeures des morts, se promenent sous mille formes différentes dans les galeries des châteaux abandonnés, ou s'arrêtent sur quelques tombes plaintives. Que de pas inutiles ! Quel long circuit va faire l'écolier tremblant pour éviter le redoutable cimetiere ! Et si la nécessité, la triste nécessité l'oblige de traverser cette terre où sont confondus les titres, les rangs & les sexes, mille histoires épouvantables reviennent se présenter à sa mémoire ; la crainte met des aîles à ses pieds ; à peine touche-t-il la terre qu'il parcourt : il n'ose regarder derrierre lui ; & si nuls sons effrayans n'ont épouvanté son oreille, si

Ce ſujet me rappelle un événement rapporté dans le livre de Job, qui peut ſervir à prouver l'exiſtence réelle des apparitions dans quelques occaſions extraordinaires. Je ne prétens point autoriſer cette légion de contes frivoles que la ſuperſtition debite, & que la crédulité écoute. Je penſe que ſi quelquefois ces habitans d'un monde inconnu ſe rendent viſibles aux mortels, ce n'eſt pas pour les effrayer de leurs ombres, mais pour les aider dans des circonſtances douteuſes, & pour faire ſur leur ame des impreſſions utiles.

Il étoit nuit profonde : toute la nature étoit enveloppée de ténebres : toutes les créatures étoient enſevelies dans un profond ſommeil : un un morne & vaſte ſilence regnoit ſur l'Univers. *Eliphaz* ſeul éveillé & tranquille, méditoit ſur des ſujets ſublimes & ſaints, lorſque tout-à-coup un être effrayant ſort des royaumes inviſibles, & s'offre à ſes yeux dans ſon appartement : la terreur le ſaiſit, tous ſes membres tremblent, ſa chair friſſonne, ſes cheveux ſe hériſſent d'horreur & d'épouvante. Le fantôme s'avance lentement, s'arrête en face devant lui, & fait une pauſe pour le remplir de l'idée de ſa préſence, & préparer ſon eſprit à l'attention. Enſuite une voix ſe fit entendre, mais une voix dont les ſons & la force étoient de nature à laiſſer dans ſon ſouvenir une impreſſion éternelle. Voici le ſens des paroles qu'il entendit : » L'homme fra-» gile & méchant peut-il être juſte devant Dieu? » Le plus parfait des mortels ſera-t-il pur aux

» yeux de ſon Maître ? Si les Anges eux-mêmes » ſont à une diſtance immenſe de ſa gloire, dans » quel abaiſſement profond doit ſe voir l'ame » humaine qui eſt ſortie de la pouſſiere, & dont » l'état n'eſt qu'imperfection & foibleſſe « ?

C'eſt pour nous donner des leçons de vertu, & non pour nous inſpirer de vaines terreurs, qu'un fantôme peut quelquefois s'élever des ſombres vallées de la mort, ou un meſſager céleſte traverſer les vaſtes plaines de l'air, & deſcendre ſur la terre.

L'Oiſeau de nuit.

J'entends une voix lugubre dont les cris plaintifs & les ſanglots précipités troublent le ſilence d'une nuit paiſible ; c'eſt l'effraye ſiniſtre qui ſoupire ſes douleurs avec les accens de la déſolation ; elle vole dans les bois épais, & fuit la ſociété des autres oiſeaux : les parterres & les prés fleuris n'ont aucun charme pour elle. Des ruines déſertes, des murailles couvertes de lierre ſont les demeures qui lui plaiſent ; elle s'endort ſur le penchant d'un précipice, & s'expoſe à une chûte cruelle, tandis que le ſerpent au fond des marécages fait réſonner l'air de ſes ſifflemens horribles. La douce clarté du matin réveille la joie dans les autres animaux ; mais elle n'inſpire aucun plaiſir à cette ſombre ſolitaire : la face riante du jour la conſterne : les ſcenes agréables de la nature la jettent dans le trouble & l'inquiétude.

Tels

Tels fornient les troubles de l'impie dans les demeures chaſtes & pures des Cieux : leur éclat tourmenteroit ſa vue & le rendroit miſérable : l'impie dans la ſociété des Anges & du Dieu de lumiere, ſouffriroit comme ſouffre cet oiſeau mélancolique, lorſque chaſſé de ſa ſombre retraite, il ſe trouve empriſonné ſous les rayons du jour.

Peuple vain & ſuperſticieux, ceſſe de t'effrayer des cris de cet oiſeau volant près de ta fenêtre, ou des croaſſemens d'un corbeau, & crois à des préſages plus certains. Ce jour qui s'éteint & finit, t'annonce la fin de ta vie d'une maniere bien plus frappante. Ces ténebres qui tombent ſur la terre & l'enveloppent, ne ſont-elles pas une eſpece de drap mortuaire tendu par la nature & une image ſenſible de cette longue nuit qui couvrira bientôt ſes habitans ? Cette chambre ténébreuſe, ce lit où je vais m'enfoncer ne me repréſente-il pas au naturel ce tombeau où tous les êtres vont ſe confondre dans le ſilence & dans l'oubli ?

Le Roſſignol.

Quel eſt cet oiſeau dont les chants ſont ſi doux & ſi tendres ? Que ces accens ſont loin de reſſembler aux ſons ſauvages & choquans du triſte oiſeau qui m'attriſtoit tout à l'heure ! Tendre roſſignol, je reconnois ta voix dans un être ſi frêle !

Maître de l'harmonie, il module ſes airs ſur

tous les tons ; il enfle ſon goſier moëleux, & en tire des ſons qui émeuvent l'ame. Tout à l'heure ſa chanſon étoit languiſſante, il ſoupiroit ſes amours : ſes notes mélancoliques & tendres arrêtoient les ombres fugitives, & portoient dans mon ame attendrie une molle volupté : le ſilence étoit attentif, & la nuit prêtoit l'oreille à ſes cadences mélodieuſes.

Ces plaiſirs tranquilles & purs ne ſont point goûtés du triſte habitant de villes : ce chantre modeſte & diſcret n'entretient que les amans de la ſolitude : ceux qu'entraînent la débauche & & l'ivreſſe, ſont privés de cet agréable concert. Ainſi les plaiſirs de la religion, cette joie pure & ſainte que nous fait goûter la paix de l'ame avec Dieu, ces doux raviſſemens, qui s'élevent de la perſpective que nous offre l'immortalité, ſont ignorés de ces hommes qui ne ſe plaiſent que dans la foule du monde, & qui n'oſent deſcendre dans leur propre cœur.

Le Ver luiſant.

Quelques inſectes épars ſur l'herbe des champs, brillent dans la nuit en l'abſence du ſoleil ; mais toutes ces foibles lueurs raſſemblées ne réparent point la perte du jour, & ne peuvent éclairer les pas du voyageur égaré. Ainſi quand l'homme éteint le flambeau de la révélation, il reſte livré aux vaines conjectures d'une raiſon aveugle qui ne peut lui montrer les ſentiers d'une vie future ; il s'égare d'erreurs en erreurs, &

Digitized by Google

ébloui par ces vaines clartés, il se précipite dans l'abîme.

Une Comete.

J'observois, il y a quelques jours, dans les cieux un phénomene étonnant. Cet astres prodigieux qui dans sa route enflammée semble couvrir la moitié du firmament, étoit pour quelques-uns un objet de crainte & d'épouvante ; ils le regardoient avec l'effroi dont Balthazar contemploit cette main fatale qui traçoit sa destinée sur les murs de son Palais. L'un prédisoit déja la chûte des Empires, la mort des Rois & les calamités des Nations ; l'autre voyoit la guerre menaçante & la discorde cruelle secouer leurs torches enflammées, & embraser le monde entier.

Ainsi la superstition & le fanatisme colorent presques toutes les images que la main du peuple a tracées. Fonderai-je aussi de vains pronostics sur la ceinture lumineuse qui entoure la comete ? Non, je me contente d'adorer cet Etre suprême qui lança de sa main ce globe immense dans les plaines de l'air, & qui lui ordonne tantôt d'aller se mêler & se confondre avec les rayons brûlans du soleil ; tantôt de passer bien au-delà des bornes de notre systême planétaire, & de se présenter aux yeus surpris d'un autre monde.

Quelquefois dans les heures nocturnes un phénomene aussi remarquable amuse les Philo-

Digitized by Google

ſophes, & alarme le vulgaire. Des météores volans s'enflamment, & refletent leur lumiere du côté du Nord; ces flammes rayonnantes ſe choquent & ſe mêlent, l'air en paroît embraſé; quelquefois elles ſe ſéparent, & ſemblables à des fleches rapides, elles ſillonnent les firmament.

L'ignorant Villageois contemple ce ſpectacle d'abord avec ſurpriſe, & bien-tôt avec frayeur. Une terreur panique s'empare de tous les eſprits: les cœurs palpitent, la pâleur couvre tous les viſages. L'épouvante s'accroît par les diſcours & les obſervations de la multitude: chacun parle le langage de la crainte: les uns voient des fantômes hideux, des armées s'entrechoquer, des plaines couvertes de morts, des ruiſſeaux de ſang: les autres pouſſant leur crainte plus loin, penſent que le grand jour eſt venu; que l'heure irrévocable va ſonner; que le monde va finir. Ce peuple ſe proſterne dans la terreur, éleve vers les cieux des bras tremblans, & pouſſe des ſanglots & des gémiſſemens profonds.

Si cette ondoyante clarté qui ſe joue innocemment ſur nos têtes, peut répandre ſur le peuple une conſternation ſi générale, quelle ſera notre ſituation, lorſque nous verrons s'allumer l'embraſement univerſel qui doit conſumer l'Univers?

Le lever de la Lune.

La lune s'avance; elle fait ſon entrée dans le firmament. Voyez-la ſortir de ce nuage argenté. Que ſon aſpect eſt ſublime & ſombre en

Digitized by Google

même tems ! A chaque pas qu'elle fait dans les Cieux, ſon éclat augmente. Déja ſa lumiere pâle & tremblante couvre la terre, attire nos regards, & répand ſur le monde endormi des vapeurs voluptueuſes, tant ſa clarté eſt douce & tendre... O Reine des ombres ! tu es l'ornement des Cieux & la gloire des aſtres. Puiſſent mon ame & mes penſées être auſſi pures que toi !

Le jour nous offroit mille ſcenes variées que les ténebres ont couvertes d'un voile impénétrable. En vain les étoiles officieuſes viennent nous prêter leur ſecours ; elles ne font qu'adoucir les ſombres regards de la nuit, ſans faire évanouir l'épaiſſe obſcurité qui nous couvre. A peine un foible rayon ſe réfléchit de la ſurface des objets vers l'œil qui les conſidere. Mais la lune raſſemble tous ces rayons, & blanchit de ſa lumiere le voile étendu ſur le front de la nature. Aidés de ſa clarté, nous pouvons conſidérer les vaſtes tableaux que renferme l'Univers, non dans leur vrai coloris, mais délicatement ombrés & adoucis par un éclat plus tendre.

Quel ſpectacle impoſant & ſublime ! La lune pend du céleſte lambris comme une lampe immenſe de criſtal : les diamans enrichiſſent d'une broderie magnifique le dais ſuperbe de l'Univers : une lumiere tendre deſcend lentement ſur la terre. D'abord elle ſe gliſſe ſur le ſommet des hautes montagnes, d'où elle tombe & s'étend ſur les plaines : mille rayons ont fondu les eaux de la mer en argent liquide : la ſombre verdure qui couvre les forêts s'eſt éclaircie : les

feuilles mollement agitées par un vent frais & léger, prennent dans un inſtant mille nuances agréables : une perſpective immenſe s'ouvre à nos regards. Que l'aſpect de la nature émeut & remue vivement les ames ſenſibles ! Les amples dimenſions du dôme de Renelagh & les brillantes illuminations des jardins du Faxhall, ont excité une admiration générale. Que ſont ces foibles eſſais de l'art humain auprès des ouvrages ſublimes du Tout puiſſant ?

La lune dans cette pompe touchante & magnifique, ne vient pas ſeulement pour récréer nos regards, elle luit auſſi pour nos beſoins. Que les ténebres ſeroient inſupportables & cruelles, ſi elles duroient long-tems, ſur-tout dans les longues nuits de l'affreux hiver ! La lune vient animer leur ſombre obſcurité ; elle double de ſes rayons d'argent le manteau de la nuit, & nous conſole d'une journée froide & ténébreuſe. Dans l'été, que de charmes ne verſe-t-elle pas ſur nos ſoirées tranquilles ! Elle nous trace une route brillante ſur le ſein des prairies ; elle nous attire dans les boſquets embaumés ; elle éclaire le paiſible Berger, & le conduit avec ſon troupeau dans de gras pâturages. Que cet aſtre eſt agréable au Matelot ! Son vaiſſeau fend le ſein des mers avec agilité & ſans inquiétude ſous l'influence de ſes rayons bienfaiſans. C'eſt pour nos beſoins & nos plaiſirs que le Créateur arrangea ce ſyſtême ſublime que le Savant calcule, & dont jouit le Sage.

La lune varie ſans ceſſe dans ſon aſpect ;

Digitized by Google

aujourd'hui ſa face eſt toute rayonnante de clarté ; bien-tôt un croiſſant lumineux & ſimple ornera ſon front ; mais enfin ſa beauté s'évanouit. Elle voyage dans les Cieux ; inconnue & inviſible ; elle ſe leve tantôt à la fin du jour, & commence ſa carriere admirée de la multitude ; tantôt elle differe ſon entrée dans le firmament juſqu'au centre de la nuit, & éclaire le monde endormi ſans en être apperçue.

Comme cet aſtre changeant, tout ce qu'il éclaire au-deſſous de lui, tout ici bas n'eſt qu'inconſtance. Hommes qui tous les jours éprouvez mille changemens & voyez changer autour de vous tous les objets, comment pouvez-vous compter ſur la ſtabilité des biens & des plaiſirs de ce monde ? N'avez-vous pas vu des oiſeaux voltigeant dans les prairies, ranimant l'éclat de leur plumage dans l'onde d'un ruiſſeau, voler enſuite ſur les arbres ſolitaires qui bordoient ce ruiſſeau ? Le plaiſir voloit avec eux ſur leurs aîles : la mélodie la plus tendre enfloit leurs goſiers. Vous goûtiez avec raviſſement ce charme inexprimable ; mais a-t-il duré autant que vos deſirs ? L'oiſeau s'envole ; vous l'avez perdu de vue : le Ciel s'obſcurcit, le ruiſſeau ſe trouble : un inſtant a détruit vos plaiſirs. Ah ! ne fondez jamais votre bonheur ſur des objets paſſagers & périſſables !

J'ai vu quelquefois ce globe reſplendiſſant dépouillé de ſes rayons : la terre interpoſant ſon corps opaque, interceptoit la clarté du ſoleil, & renvoyoit une ombre obſcure ſur la lune. J'ai

vu sa lumiere s'éteindre par degrés, jusqu'à ce que plongée dans une espece d'évanouissement, pâle & languissante, elle sembloit expirer dans les ténebres. Ce spectacle étonne ceux mêmes qui n'aiment à voir la nuit que dans toute sa pompe, traînée par les songes dans son char d'ébene, & précédée par les ombres fugitives. Cette espece de malheur est l'objet des observations générales & de toutes les conversations.

Il en est de même des personnes de considération. Les Rois à la tête de leurs Sujets, les Nobles environnés de leurs Vassaux, un Ministre au sein de sa Paroisse, sont les objets de l'attention publique : leurs moindres démarches sont veillées de près, & jugées sévérement. Les personnes qui menent une vie privée, peuvent faire des fautes ; elles sont presque toujours ignorées. Une planete peut s'éclipser, une étoile disparoître pendant quelques mois ; à peine un en dix mille s'appercevra de cette perte ; mais si la lune souffre une éclipse passagere, la moitié du monde est témoin de son déshonneur.

Que j'étois heureux & satisfait lorsque je faisois ma promenade solitaire & nocturne sur les côtes d'occident ! La mer claire & unie baignoit de ses eaux le pied des hautes montagnes, s'étendoit au loin dans une vaste plaine, & servoit de miroir aux astres : l'azur du firmament étoit relevé par les étoiles innombrables : la lune s'avançoit lentement ; elle paroissoit se contem-

pler avec plaiſir dans la ſurface tranſparente des eaux.

Tel eſt l'effet d'un mérite diſtingué dans les perſonnes d'un rang ſupérieur. Leur carriere eſt d'autant plus eſtimable, que les influences en ſont plus douces & plus répandues. Ceux qui ſont animés de la noble ambition de faire des heureux, reſſemblent à cet aſtre qui va ſe peindre dans les eaux de cette fontaine, & dont la lumiere eſt refletée ſur les objets qui l'environnent.

La Priere.

C'eſt aſſez exercer mes penſées : la laſſitude s'empare de mes membres. Cédons à l'avis de la nature : laiſſons le ſommeil rafraîchir mes ſens épuiſés. Mais arrêtons. Irai-je au lit de repos ſans me proſterner en action de grace devant le ſouverain Etre qui me conſerve, & qui m'a fait jouir de tant de ſentimens agréables ? Prions l'Eternel avec la ſimplicité du Laboureur & de l'Artiſan groſſier.

Eſt-ce la ſuperſtition qui inſpira les premiers tranſports qu'une ame ſenſible manifeſta au premier aſpect de la nature ? N'eſt-il pas bien naturel que l'homme entouré du plaiſir & du bien-être, admire & reconnoiſſe par des actions de grace la main qui le forma, qui le nourrit, & qui lui donne le ſentiment de la vie & du plaiſir ? Quelle plus noble occupation pour un être ſenſible, que de marquer à chaque inſtant qu'il

peut ſentir ! Qui a pu ſéparer l'idée de grandeur & de dignité de l'idée de dévotion ? Vous tous qui prétendez au génie & à la liberté de penſer, comment pouvez-vous eſpérer de trouver la vérité en négligeant une communication intime avec le plus ſage & le meilleur des êtres ?

O toi qui guides mes pas, & proteges ma vie, je me mets ſous tes aîles ſacrées ; tu m'as ſoutenu pendant les heures du jour ; ſois mon bouclier dans le ſein des ténebres. Si mon ame s'eſt ſouillée de quelque tache impure, purifie-la dans ces inſtans où mon cœur ſemble ſe ſéparer d'elle pour goûter le ſommeil. Eloigne le vice & le crime de ma couche paiſible. Je m'abandonne dans tes mains prudentes : mes yeux s'appeſantiſſent & ſe ferment ; je paſſe dans des régions inconnues : le ſommeil va confondre mes idées & mes ſenſations.

Digitized by Google

MEDITATIONS

SUR

LES CIEUX E'TOILE'S.

Promenade ſur le ſommet d'une montagne.

JE quitte aujourd'hui les ingénieuſes retraites de l'art pour le noble théâtre de la nature, & l'ombrage frais d'un boſquet pour le ſommet des hautes montagnes. Qu'ai-je beſoin d'un épais feuillage ? Le ſoleil a quitté l'horizon, ſes rayons ne brûlent plus la campagne. Mais que l'homme ici-bas eſt malheureux ! Notre ame s'ouvre-t-elle au plaiſir ; la douleur le devance, & nous empêche de le goûter. Cette chaleur accablante eſt diſſipée, il eſt vrai : l'air eſt plus pur, la reſpiration plus libre : le ſilence, l'obſcurité qui vont regner dans la nature, ajoutent à la profondeur de mes contemplations ; mais ce payſage & toutes ſes ſcenes variées ſe ſont évanouies dans les ombres ; le châteaux majeſtueux, l'humble cabane ont diſparu : les montagnes & leurs fronts rembrunis ſont perdus : les vallées ſolitaires & fleuries me ſemblent des précipices affreux

un voile étendu sur les plaines me cache leurs nombreux troupeaux & leurs moissons dorées : la nuit sort du fond des forêts, donne le signal aux ténebres, & jette son noir manteau sur les longs détours des ruisseaux argentés. Je ne jouis plus de la riche fécondité de la nature, de la variété de ses images, & de la magnificence de ses tableaux champêtres : tout semble anéanti.

Mais devrois-je regretter cette perte ? N'en suis-je pas bien dédommagé par les beautés du firmament ? Tout l'hémisphere est soumis à mes regards : les nuages, les rayons embrasés du soleil ne me dérobent plus cette voûte magnifique : les planetes se succedent, & font étinceler leurs feux : les étoiles ont parsemé les Cieux de pierres précieuses : des milliers de lampes célestes brillent sur nos têtes : les Cieux paroissent enflammés d'une clarté douce qui charme les regards, repose les yeux, & communique à l'ame les délices les plus pures : le bleu de l'éther embelli par la saison, & plus vif en l'absence de la lune, prête encore aux étoiles un éclat plus radieux & plus animé.

Un autre plaisir se prépare pour moi : la nuit ouvre tous mes sens à la volupté : elle a rendu la vie aux plantes languissantes : une douce rosée remplit le calice amolli des fleurs : les zéphirs légers y plongent leurs aîles, & embaument l'air que je respire. Ah ! ce qui donne un prix aux plaisirs, c'est la sécurité avec laquelle on en jouit : les fleurs de cette heureuse terre

ne

Digitized by Google

ne donnent point à la couleuvre un asile trompeur : les monstres ne viennent point effrayer le Philosophe qui médite dans l'épaisseur des forêts. Mais je m'écarte de mon sujet. Eloignez-vous de moi, charmes trop séduisans : la gloire des Cieux redemande mes pensées & mes regards.

J'ai long-tems erré au milieu des tombeaux; j'ai feuilleté les registres de la mort pour démasquer la vanité des choses mortelles, & rompre leur enchantement——. Sorti de ces sombres demeures, j'ai porté mes pas dans un jardin de fleurs ; j'ai rassasié mon ame du sentiment de la vie ; je l'ai enflammée du desir d'une vie plus longue, & des plaisirs durables de l'éternité——. J'ai allumé la lampe de la sagesse & le flambeau de la méditation, non pour m'égarer dans les villes ni dans la poussiere des écoles, mais pour me promener le long des murailles élevées & tranquilles de l'antique nuit——. Je m'élance aujourd'hui dans les Cieux ; je contemple d'un œil de surprise & d'admiration les ouvrages sublimes du Créateur.

Si nous avons reconnu la touche délicate de son pinceau dans les couleurs brillantes du printems, si nous avons vu le sceau de sa bienfaisance imprimé sur les riches productions de la nature, si sa clarté répandit la lumiere sur les heures du jour, oh que les Cieux annoncent sa gloire à l'Univers d'une maniere bien plus solemnelle ! Le firmament est la preuve la plus évidente de la Divinité : son langage se fait en-

tendre aux nations les plus barbares. Tandis que la foule des hommes eſt enſevelie dans le ſommeil, je prête l'oreille à cette voix ſecrette : des impreſſions plus fortes du pouvoir éternel pénetrent mon ame : les ombres ſolitaires ſont amies de la vertu.

Folie de l'Aſtrologie judiciaire.

Que ceux dont le cœur eſt inſenſible aux paroles conſolantes de la révélation, faſſent de vains calculs ſur l'oppoſition & la conjonction des planetes ; leur ſcience n'eſt qu'un trafic d'impoſtures & d'illuſion. Je ne m'informe point ſi les conſtellations ont brillé d'un éclat plus vif, ou ſi elles ont été couvertes d'un nuage ſombre à l'heure de ma naiſſance. Que l'Eternel veille ſur moi, & je me ris de leurs menaces impuiſſantes... je rejette les prédictions d'une maſſe ſans vie. Ces corps aveugles ſur leur propre ſort, pourront-ils m'éclairer ſur le mien ? Aurai-je recours à une matiere inſenſible & ſans ame, lorſque je puis m'adreſſer à l'Intelligence ſuprême ? Elle ſeule peut voir d'un coup d'œil tout ce que renferme le ſombre avenir. Je ne chercherai jamais à débrouiller le chaos de ma deſtinée. Heureux aveuglement !

Découvertes de l'Aſtronomie moderne.

Le vulgaire n'apperçoit dans la voûte azurée que des étincelles brillantes ; tous les aſtres raſ-

Digitized by Google

ſemblés ne ſont à ſes yeux que des clous dorés diſtribués au haſard par la main de la nature ; mais le Philoſophe, qui ſur les aîles de la méditation, ſe tranſporte dans les Cieux, & en parcourt la vaſte immenſité, y voit des vérités importantes... Quelle foule de découvertes admirables viennent ſe ſoumettre à la contemplation !

La terre eſt un corps rond, quoiqu'elle renferme dans ſon ſein de hautes montagnes, des précipices affreux, & des plaines immenſes dont les ſeules bornes ſont les Cieux & le vaſte Océan. A conſidérer cette maſſe énorme, notre imagination ſe plaît à lui bâtir une baſe ſolide ; & cependant elle flotte dans l'éther ; elle roule ſuſpendue au firmament avec des millions de corps plus peſans, & finit ſon cours dans l'eſpace de douze mois. Cette rotation périodique enchaîne les ſaiſons & produit l'année. Toujours roulante ſur ſon axe, elle tourne ſucceſſivement ſes côtés vers la ſource de la lumiere, & par ce moyen donne le jour à notre hémiſphere, tandis que la nuit couvre l'autre. Sans ce double mouvement, la moitié des malheureux habitans de la terre ſeroit dévorée par les rayons du feu de l'aſtre du jour ; & l'autre moitié glacée au ſein de la neige & des frimats, languiroit enſevelie dans les ténebres.

Qui n'a pas apperçu la néceſſité de ce double mouvement de la terre, ſa ſucceſſion rapide & ſa douce liaiſon ? Ainſi les préceptes de la Religion ſe lient aux affaires & aux innocens plaiſirs

de la vie. On imagine que Dieu eſt jaloux des charmes que nous trouvons dans la ſociété ; on nous dit de fermer notre ame aux délices de ce monde, ſi nous aſpirons au bonheur de l'autre. Mais l'on ſe trompe, cette idée eſt injurieuſe à la Divinité, elle outrage ſa bienfaiſance. Ce n'eſt pas au milieu des ronces & des épines qui couvrent les déſerts, mais à travers les ſentiers paiſibles & fleuris de la ſageſſe, que Dieu ſe plaît à nous conduire au ſouverain bien. Il ne s'eſt jamais propoſé d'arrêter le cours des affaires, ni d'énerver le reſſort de l'induſtrie ; mais il a réſolu, il a voulu que l'homme fût induſtrieux avec droiture ; que l'ambition & l'intérêt ne fuſſent point les guides de ſes actions ni la regle de ſes projets. Il n'a pas voulu anéantir nos paſſions, mais ſeulement les diriger ; ni éteindre les plaiſirs des ſens, mais prévenir leur excès, & les arrêter à ce point où ils nous menent à la douleur. L'homme peut jouir de la tendre amitié, & avoir Dieu dans ſon cœur ; il peut goûter les douceurs répandues ſur cette vie, & nourrir ſes eſpérances pour celle qui ne finira jamais. Le commerçant peut ſe livrer aux ſpéculations les plus ſcrupuleuſes de ſon commerce, & ne point négliger l'affaire de ſon ſalut. Le guerrier, la main armée pour ſon Souverain, peut auſſi marcher ſous les drapeaux du Chriſt, & obtenir une couronne qui ne ſe flétrira jamais. Ce pere peut former des projets honnêtes pour l'avancement de ſa famille, & ne point perdre de vue le tréſor ineſtimable qui

doit récompenſer ſes peines. Ainſi le Chriſtianiſme, loin d'enchaîner les plaiſirs & l'intérêt, leur donne cette forme heureuſe qui conſtitue le vrai bonheur de l'homme, ſemblable au double mouvement de la terre qui ſe ſuccede ſans ſe nuire, & produit l'harmonie & l'accord qui regnent dans la nature.

A nous, foibles atomes répandus ſur cette ſurface, la terre nous paroît un globe immenſe tapiſſé d'une molle verdure, couvert de toutes les eſpeces de fruits, & embelli des plus ſuperbes décorations, tandis qu'elle ne paroît qu'un point lumineux au ſpectateur placé ſur les différentes planetes, & qu'elle eſt inconnue & ignorée de l'habitant des régions plus éloignées. Ces aſtres qui roulent ſur nos têtes, qui tour-à-tour brillent à nos yeux, & ſont l'ornement de la tendre nuit, compoſent le monde planétaire; ce ne ſont que des corps opaques brillans par réflexion; ils renferment de vaſtes champs, des mers & des montagnes; ils ſe ſont, comme nous, honneur d'un firmament; toutes ces commodités raviſſantes que la nature nous prodigue, ces graces qui nous charment, cette liaiſon admirable & incompréhenſible entre la ſubſtance animale & l'intellectuelle, le don de vivre & le don plus précieux de ſentir & de jouir, tout leur eſt accordé; ils ſe perdent avec nous dans l'eſpace: ignorant nos plaiſirs, nous ne faiſons que ſoupçonner les leurs: le ſoleil brillant, ce pere de la vie & de l'abondance, nous éclaire tous; il voit d'un regard de bonté

ce tas immenſe de matiere rouler à ſes pieds, s'imbiber & ſe pénétrer de ſes rayons.

Lui ſeul immuable & fixe au centre du firmament, tourne majeſtueuſement ſur ſon axe, & communique ſa lumiere à tous les globes.

Ce ſoleil & toutes les planetes qui l'environnent, ne ſont qu'une foible partie du vaſte ſyſtême de l'Univers... Cette étoile qui paroît à nos yeux auſſi petite que ce diamant qui pare la coëffure d'une jeune Ladi, eſt un globe auſſi étendu, auſſi reſplendiſſant que le ſoleil; chaque étoile eſt le centre d'un ſyſtême magnifique, & éclaire une foule de mondes qui l'environnent.

Quoi de plus merveilleux, de plus grand & de plus vrai que ces obſervations! La grandeur de Dieu étant infinie, notre imagination pourroit-elle mettre des bornes à ſes ouvrages? Qui peut meſurer cette voûte ſéduiſante & terrible? Les mains éternelles en ont reculé les bords juſques dans l'infini. Elance-toi du ſein de la terre, traverſe les vaſtes plaines de l'air, paſſe de bien loin toutes les planetes, va te repoſer dans ton vol rapide au centre de l'étoile la plus élevée: tu verras s'élever un autre firmament, un nouveau ſoleil répandre ſes rayons inépuiſables, de nouveaux aſtres former des nuits auſſi belles & auſſi délicieuſes que celles qui couvrent notre hémiſphere: un ſyſtême plus noble frappera peut-être tes regards étonnés & perdus dans l'immenſité. Si, rempli de nouvelles forces, tu pouvois t'élever au-deſſus de ce nouveau firmament, auſſi peu avancé que dans ton pre-

mier vol, il ne te reſteroit que l'admiration & une ſurpriſe terrible.

Grandeur de Dieu.

O Divinité ſublime & inconcevable ! la crainte m'accable & mon eſprit s'anéantit, lorſque j'oſe porter un œil téméraire dans ton ſein, & que je le jette enſuite ſur mon néant & ma baſſeſſe : tout le feu de mon imagination, la rapidité & le ſublime de la penſée, le deſir brûlant & cette parcelle de divinité que tu ſoufflas dans mon ame, ne peuvent fixer un inſtant l'idée de ton être. Un voile terrible couvre à tous les yeux la baſe de ton trône redoutable. Perdu dans l'Univers au milieu des atomes innombrables qui rampent ſur ſa ſurface, rampant comme eux, atome des atomes, je me dis au fond de mon cœur : » Je » ſuis moins que rien : tout ce que je fais » eſt vanité. Quelle ſera ma ſituation à la » face du Créateur, moi qui ne ſuis que cen» dre & pouſſiere «?

Néant des choſes terreſtres.

Tandis que jettant une vue égarée ſur cette vaſte étendue de feu, j'apprends à connoître ma baſſeſſe, dévoilons auſſi le néant des choſes terreſtres. Qu'eſt la terre avec toute la pompe de la vanité & les ſcenes de l'oſtentation, ſi je la compare au ſpectacle impoſant des Cieux?

Un point qu'on apperçoit à peine dans l'étendue de l'Univers. Si le ſoleil lui-même éteignoit ſes feux dévorans, ſi toutes les planetes qu'il éclaire s'anéantiſſoient, l'œil qui peut d'un regard meſurer tout l'eſpace, n'appercevroit pas plus cette perte que celle d'un grain de ſable de moins dans le fonds des mers. L'étendue que rempliſſoit leur maſſe eſt ſi exceſſivement petite en comparaiſon du tout, que leur abſence ne laiſſeroit aucun vuide dans les ouvrages immenſes du Tout-puiſſant. Si notre globe & tout ce vaſte ſyſtême ne ſont rien, qu'eſt un Empire, qu'eſt une Ville, que ſont toutes les poſſeſſions de ceux qu'on appelle riches ?

Lorſque l'aigle dans ſon vol rapide laiſſe loin derriere lui les nuées & l'orage, qu'il va, pour ainſi dire, reſpirer les feux du ſoleil, regarde-t-il avec inquiétude le ciron qui vole dans les airs, ou la pouſſiere qu'il ſecoue de ſes pieds ? Telle eſt l'indifférence de cette ame, qui ſur les ailes de la contemplation s'éleve juſqu'à la gloire de ſon Créateur. Lorſque je porte mes regards ſur l'éternité, je ſens mes ſentimens s'agrandir : mes deſirs deviennent ſublimes : mon ame palpitant après la grandeur mondaine, éteint ſon ardeur paſſagere : je me trouve au-deſſus d'un vain pouvoir. Trop long tems mes affections furent enchaînées au char de la vanité. Ces penſées terribles briſent mes fers : la méditation m'ouvre les portes de la liberté : mon cœur enflammé de tous les rayons qui s'élancent du firmament, s'éleve au-deſſus des va-

peurs de l'illuſion, ſoutenu par le bonheur & l'eſpérance.

Homme, viens contempler ces merveilles, & proſterne-toi. Dieu de l'Univers, quand je conſidere les Cieux, frappé des rayons divins de ta gloire, & tranſporté de reconnoiſſance, je fais entendre ma voix au ſein de la nature, & je m'écrie : » Que l'homme eſt grand, puiſ- » que tu en as fait l'objet de tes ſoins !

Rédemption.

L'Ange de paix eſt deſcendu ; il avoit dans ſes mains la branche d'olivier, ſigne de notre réconciliation. Nous avons verſé des larmes de joie, des torrens de reconnoiſſance ſe ſont écoulés de nos ames. Mais lorſqu'au lieu d'un Ange, l'Eternel envoie ſon Fils bien-aimé pour ſceller notre grace ; lorſque ce Fils tout rayonnant de gloire & de divinité ſe ſoumet a une dépouille mortelle ; qu'il vient, non pour exercer ſon empire ſur les Monarques de la terre, mais pour être leur ſujet, où trouver autant d'amour & aſſez de reconnoiſſance ?

Si les oracles divins ne nous avoient tranſmis cet événement terrible & ſacré, une faveur ſi peu digne de nous, ſi inattendue, ſi inconcevable, pourroit ébranler notre foi.

Le firmament eſt un miroir qui me repréſente avec les couleurs les plus vives la gloire de Dieu, & toute l'horreur de la conduite de l'homme coupable.

Digitized by Google

Puiſſance de Dieu.

Celui qui dans le centre de la nuit conſidere les Cieux avec l'œil de la raiſon, qui voit rouler tous les mondes, briller tous les aſtres, peut-il s'empêcher de demander quel eſt celui qui forma des objets ſi merveilleux ? Quel ſera ſon étonnement à la réponſe ?— Le Créateur voulut, tout fut accompli, & ce merveilleux édifice s'éleva, orné de toutes ſes beautés, déployant ſes perfections, exaltant la gloire de ſon Maître.

Que ne peut pas le bras de Dieu pour le bonheur de ſon Peuple ? Si les miſeres de toute eſpece fondent ſur lui & le plongent dans l'amertume & le déſeſpoir, lui ſeul peut le ſoulager. Que ſes beſoins ſoient auſſi nombreux que les aſtres qui brillent ſur nos têtes, lui ſeul peut y ſuffire. Si la tentation met ton ame aux plus dangereuſes épreuves, ſi l'affliction te charge du poids de l'infortune, ſi le plaiſir avec ſon ſourire trompeur veut t'entraîner dans une ruine délicieuſe, demande du ſecours à celui qui peut tout ; il n'eſt point de péril aſſez imminent dont il ne puiſſe te délivrer.

Que le ſort du méchant eſt terrible, puiſqu'il prouve tout le pouvoir céleſte contre lui ! Que la rage de l'impie eſt déſeſpérée, puiſqu'elle excite la jalouſie du Tout-puiſſant ! Créatures aveugles, pouvez-vous entrer en lice avec l'autorité ſuprême, ſoutenir les regards de la co-

Digitized by Google

lere céleſte, & ſupporter les coups de ſon bras terrible ? Quel ſera l'aſile du ver coupable, lorſque l'Eternel dans ſa colere tenant dans ſes mains un glaive enflammé, le forcera de comparoître à un jugement inexorable, lorſque cette main qui pouſſa les cometes à une diſtance preſque infinie, s'étendra ſur la tête du méchant ? Jette un regard ſur cette main terrible, & courbe ta tête dans la pouſſiere. Conſidérez cette main, vous tous qui oubliez les bienfaits du Créateur, ou qui oſez affronter ſa puiſſance.

Je ne peux quitter ce ſujet important ſans admirer la patience de Dieu. Malgré ſa force & ſon pouvoir, il laiſſe au méchant la vie & ſon impiété ; ſa miſéricorde eſt auſſi infinie que ſa puiſſance. Si je prononçois avec mépris le nom d'un Monarque de la terre, je ſerois heureux de ne perdre que la liberté. Si j'oſois tirer l'épée contre mon Souverain, ma vie perdue dans des tourmens horribles, ſeroit trop peu pour expier mon crime. Mais toi que j'outrage à chaque inſtant de ma vie, Roi immortel & inviſible ; toi contre qui mon ſouffle envoie des blaſphêmes multipliés, tu me conſerves ; tu me rends heureux ; tu me ſoutiens au lieu de me pourſuivre avec la foudre de tes vengeances ; tu m'environnes de tes bienfaits. O le plus puiſſant & le meilleur des Etres, ouvres mes yeux au devoir, enchaîne mon ame à tes pieds avec les liens de la bienfaiſance & de l'amour !

O toi qui tiens dans tes mains ma vie & mon

être, puiſſent mes penſées être ſans ceſſe fixées dans ta gloire! Puiſſe mon eſprit, toujours humble & modeſte, ſe plier à ta volonté! Si les afflictions enchaînent mes ſens à la douleur, puiſſé-je dire avec le Patriarche dans tous les états de ma vie, même dans l'abîme de la déſolation: » J'éleverai un autel à mon Dieu, un autel de » ſoumiſſion; j'y écrirai avec l'Apôtre: Au Dieu » de l'Univers, ſeul ſage & parfait «. Si tu mettois mon ſort dans mes mains, que tu me permiſſes de me tracer moi-même une route au bonheur, je deſirerois humblement de le remettre à ta bienfaiſance infaillible, perſuadé que tes inſpirations, quoique contraires à mes penchans & mêmes à mes plaiſirs, me ſont plus utiles que les mouvemens aveugles de mes ſens & de ma volonté.

Bonté de Dieu.

Si je jette une vue rapide dans les Cieux, je ne vois qu'un illuſtre chaos, un mélange confus de globes brillans lancés au haſard. Mais ce qui nous paroît confuſion, eſt l'ordre même; ce que nous croyons l'effet du haſard, eſt le réſultat des opérations les plus certaines & les plus ſublimes. Le compas n'a point promené ſa pointe erronée ſur ces globes de feu: l'œil du Tout-puiſſant les a meſurés, & la proportion la plus exacte a préſidé à leur conſtruction.

Ce qui nous paroît un mal dans l'Univers, porte quelquefois l'empreinte du bonheur: l'amour

l'amour paternel en fera réſulter des biens infinis. Si Joſeph eſt enlevé aux douces careſſes de ſon pere, ſi Dieu l'abondonne à l'eſclavage dans une terre étrangere, c'eſt pour ſauver toute ſa famille des rigueurs cruelles de la famine. Celui qui languiſſoit dans le déſeſpoir, s'éleve quelquefois juſqu'au faîte des honneurs : les triſtes murailles d'une priſon, par les opérations inconcevables de la Providence, ont quelquefois ſervi de baſe au trône. Homme ignorant & préſomptueux, couvre donc ton viſage de tes larmes ; jette des ſoupirs brûlans vers le trône des trônes, & fais entendre au milieu de tes ſanglots des hymnes de reconnoiſſance & d'admiration.

Ne taxons jamais la Divinité d'aveuglement & d'injuſtice ; adorons dans un reſpectueux ſilence ce que nous ne pouvons comprendre ; laiſſons errer ſur nos têtes l'épée fatale ; ignorons, s'il ſe peut, qu'elle eſt ſuſpendue à un fil. Au milieu du labyrinthe que conſtruiſit la main de l'Eternel, faiſons notre bonheur du bonheur général ; n'allons pas, guidés par le vil intérêt, envier les richeſſes entaſſées dans les mains du vice; que la vertueuſe indigence nous attache aux pas du juſte ; ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocence gémit au fond des noirs cachots, tandis que le crime eſt revêtu de la robe de l'honneur & de la conſidération : le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle vous dévoilera le ſecret du Juge & de la victime.

uns ſur les autres juſqu'à une gradation infinie, que peut dire l'homme ? Eſt-ce pour lui que Dieu voulut épuiſer ſes deſſeins ? Le Créateur ne voulut, ne créa que pour ſa propre gloire, & pour communiquer ſa bienfaiſance inépuiſable. Dieu n'a pas beſoin de l'eſpérance : ſon bonheur eſt infini, rien ne peut l'altérer ni l'affermir. Avant qu'il fît naître le tems & l'Univers, il étoit parfaitement heureux, rempliſſant l'infini de ſon être. Mais l'immenſe Univers fut un jeu de ſa volonté ; il le peupla pour verſer dans le cœur de ſes habitans les nobles effuſions de ſa bonté. Tous ces mondes que l'imagination la plus forte ne peut concevoir & nombrer, ſont des jardins immenſes qu'il arroſe continuellement des ſources les plus pures du plaiſir.

Si la bonté de Dieu nous frappe dans les ouvrages de la nature & dans les faveurs de la Providence, avec quelle ſupériorité ne triomphe-t-elle pas dans le grand œuvre de la Rédemption ! Ce myſtere eſt le miroir le plus fidele pour contempler cet inconcevable attribut de la Divinité. Ses autres dons ſont de légeres effuſions de ſa gloire ; mais la Rédemption ouvre toutes les ſources de ſa miſéricorde & de ſa grace. Celui qui eſt plus pur que les Anges, le Tout-puiſſant eſt venu ſe ſacrifier pour les hommes ; il deſcend du trône céleſte, oublie l'hommage des Sépharins, pour s'expoſer aux outrages & aux coups des cœurs aveugles & endurcis ? On l'enchaîne, on le traîne de Tribu-

nal en Tribunal : mille tourmens précedent sa mort. Est-ce l'Eternel qui a dit : » Va, ma » pitié pour les hommes rebelles prévaut dans » mon cœur ; que l'épée de mon indignation se » plonge toute entiere dans le sang de l'immor- » tel ; qu'elle perce le cœur de mon bien-aimé ' » je suis satisfait ; que mon fils endure les hor- » reurs de la mort, plutôt que tous les hom- » mes périssent éternellement «. Amour incom- préhensible, mystere consolant, plus délicieux à ma pensée que ne le sont la flatterie & la louange pour l'oreille de l'ambitieux, tu sou- tiens mon ame, tu la fais passer tranquillement & sans inquiétude à travers les douleurs & les épines de la dissolution.

Pureté de Dieu.

Quel air pur ! que le Ciel est tranquille ! Plus clair que ce ruisseau qui coule lentement, plus brillant & plus uni que le cristal, ce voile d'azur relevé par une broderie de feu, couvre dans son étendue des millions de mondes. Quelle drapperie noble & touchante ! Quelle main tient ce dais magnifique suspendu sur l'Univers !

Ce firmament peut-il nous donner une idée de la pureté divine ? O toi qui es le Trés-haut, pardonne-moi si je porte mes regards téméraires sur tes œuvres : tes mouvemens, tes actions, tes attribus sont saints & glorieux.

Digitized by Google

Miſéricorde de Dieu.

La miſéricorde de Dieu eſt plus étendue que l'Univers & les Cieux. Penſée raviſſante, délicieuſe réflexion, laiſſe-moi goûter tout le charme que tu verſes dans mon cœur !... Puiſſé-je repoſer mon eſprit dans l'immenſité de cet attribut divin, & joindre cette perfection à tant de perfections ! Avec quel coloris brillant & animé n'eſt-elle pas tracée dans la parabole de l'Enfant prodigue ! Qui entraîne ce jeune inſenſé loin de la maiſon paternelle ? N'a-t-il pas été tendrement chéri, comblé de bienfaits ? Dirigé, ſoutenu dans les ſentiers pénibles de la vie, il ferme l'oreille à ſon devoir, & ſon cœur à la reconnoiſſance. Il traverſe rapidement les plaines de la débauche & du crime ; il va mener une vie déshonorante pour ſa famille, ruineuſe pour lui. Lorſque la néceſſité, non le remords, le force à un retour ſoumis & humiliant, le pere outragé ferme-t-il les portes de ſa maiſon ? a-t-il montré le moindre reſſentiment ? Les regards paternels l'ont ſuivi dans ſes débordemens réitérés. Dès l'inſtant qu'il ſe replie ſur ſes fautes, il lui pardonne ; ſes entrailles ſont émues ; ſes débauches infames, ſon départ cruel ſont oubliés... L'amour paternel efface dans un inſtant une longue ſuite d'offenſes ; ce pere ſe jette dans les bras de ſon fils. Le retour de ce dernier eſt lent & tardif, celui du pere rapide. Il court au-devant de ſon fils:

ſon front eſt doux & ſerein : il ſe jette à ſon cou, le ſerre dans ſes bras, le preſſe contre ſon ſein. Au lieu de déſavouer ſa prodigalité, de blâmer ſa conduite indocile, il le ſalue avec le baiſer paternel ; il ſe réjouit à ſon retour comme il s'étoit réjoui le jour de ſa naiſſance. Ce fils malheureux ouvre la bouche ; avant qu'il ait parlé, ſon pere l'a entendu ; les épanchemens de ſon cœur ne peuvent ſouffrir aucun délai ; il eſt inquiet juſqu'à ce qu'il ait aſſuré ce fils de ſon pardon & de ſes faveurs les plus tendres..... N'eſt-ce pas là l'image la plus frappante de la miſéricorde libéralement accordée à la plus indigne des créatures ? C'eſt ainſi, mon ame, c'eſt ainſi, vous tous qui l'avez offenſé, que le Seigneur vous accueillera, ſi ſenſibles à notre miſere, nous retournons à lui d'un cœur humble & repentant.

La même main qui dirige les aſtres ſoutient le Chrétien.

Que ce dôme eſt grand & majeſtueux ! Où en ſont les piliers ? Où ſe trouve la baſe de cette voûte ſuperbe ? Inébranlable ſur ſes fondemens, elle voit tous les jours des millions d'êtres s'éclipſer. Si ces étoiles ſont des maſſes ſi ſurprenantes, quel lien les enchaîne au firmament ? Par quelle opération méchanique ces corps peſans ne tombent-ils point ſur nos têtes, & n'écraſent-ils point la terre & ſes habitans ? L'Architecte tout-puiſſant ouvre les portes du Nord;

tous les aſtres s'emparent de la place qui leur eſt deſtinée : il ſuſpend la terre & tous les autres globes ſur le néant ; & cette baſe eſt ſi ſolide, que les ſiecles rapides & la faux du Tems ne peuvent l'ébranler.

Telle eſt l'aſſurance du Chrétien : la même main qui poſa la baſe de l'Univers, le défend & le ſoutient. Foible de lui-même, incapable d'avoir une bonne penſée, il eſt cependant environné d'ennemis formidables qui méditent ſa ruine. Le monde ouvre mille abîmes ſous ſes pieds : la chair, comme un locataire perfide, ſous le prétexte ſéduiſant du plaiſir & de l'amitié, cherche à corrompre ſon intégrité ; mais un ſecours inviſible le défend. *Je te garderai*, a dit le Seigneur, *avec la main droite de ma juſtice.* Vérité conſolante ! Le bras qui fixa les étoiles & qui dirige le mouvement des planetes, eſt étendu pour conſerver les héritiers du ſalut. *Mes brebis*, ajoute le Rédempteur, *ne périront jamais ; qui pourra les arracher de mes mains* ? Qui prononça ces mots ? Le Tout-puiſſant. Pour qui ? Pour des créatures foibles qui s'efforcent de ſuivre ſes traces. Ainſi la Toute-puiſſance ſera domptée & détruite avant que nous puiſſions être entraînés par les ſéductions de la fraude, ou terraſſés par les aſſauts de la violence.

La ſûreté du pacte éternel de Dieu avec les hommes, eſt tracée d'une maniere emblématique dans la ſtabilité des corps céleſtes, & dans la perpétuité de leurs mouvemens.

Qui doute de la ſucceſſion conſtante du jour

& de la nuit, de l'hiver & de l'été ? Pourquoi douterions-nous des promeſſes de Dieu ? Les Cieux ſeront immuables, & le Créateur varieroit dans ſa parole ? Le Seigneur nous donne les preuves les plus fortes pour attirer notre confiance ; il donne à notre foi une baſe bien plus ſolide que celle qu'il a donnée à l'Univers. *Les Cieux & la terre paſſeront, mais ma parole eſt éternelle.*

De la Priere.

Puiſque Dieu réſide au centre de la gloire, & voit des millions de mondes proſternés à ſes pieds, pouvons-nous avoir une occupation plus agréable & plus noble que celle de le prier ? La priere nous donne accès auprès du Roi des Rois, celui dont le ſceptre remue l'Univers, la ſource du mouvement & de la lumiere. La priere nous met en face du trône céleſte. Rougirai-je d'être proſterné devant le Très-haut, de demander à celui qui tient l'Univers dans ſes mains, qui ſeul peut ſatisfaire des deſirs inſatiables ? Ma poſture, quand je ſuis ſur les marches de l'autel, me paroît plus noble & plus grande que ſi j'étois porté dans un char triomphant au milieu des acclamations des hommes : vains bruits qui frappent l'oreille de l'orgueil, & qui ſont évanouis auſſi-tôt qu'entendus.

Contemplons un inſtant la gloire du Seigneur & la foibleſſe de notre nature. Les ouvrages de la création, leur nombre incompréhenſible,

Digitized by Google

leur étendue infinie, nous frappent par leur juſteſſe & leur proportion; chaque partie ſe lie ſi bien avec une autre partie, qu'on ne peut douter que tout fut arrangé par un Agent ſuprême. Si nous pouvions raſſembler les opérations merveilleuſes du goût ſublime du Créateur, quelle ſource riche & féconde ſe préſenteroit à nos contemplations! Tous les êtres nous forcent à les admirer. Mais ſi nous conſidérons le Créateur ſous un point de vue plus relatif à nos beſoins & à nos intérêts, comme le gardien & le conſervateur de tous les êtres, ſuivant ſans ceſſe un plan invariable de bienfaiſance, préſidant à tous les événemens, amenant leur ſuccès pour le plus grand bien général, faiſant de l'Univers le temple du bonheur, qui refuſera de s'attendrir ſur ce dépôt ſublime de la félicité? Serons-nous aſſez éblouis par l'irréligion & la ſtupidité, pour dire au Tout-puiſſant dans un langage impie, en regardant le Ciel: » Retire-toi, nous ne voulons pas de » tes graces: nous ne deſirons pas de connoître » le chemin qui mene à la vertu «. Egarement terrible! Les Cieux pâliſſent, la terre tremble à cette exclamation ingrate de l'impie.

Examinons notre nature imparfaite & fragile. L'eſprit de l'homme erre ſans ceſſe dans un dédale obſcur de peines & de plaiſirs. Incertains & troublés dans les moindres affaires de la vie, le déſeſpoir ſemble veiller à la porte de nos cœurs pour s'en emparer, ſi tous les événemens ne ſuivent pas le vœu de nos deſirs. Quel abîme

impénétrable que le cœur de l'homme, si Dieu du haut de son trône ne jettoit sur nos ames des nuages légers qui nous dérobent à nous-mêmes ! Quelle seroit notre situation ? Des passions tumultueuses & fortes qui nous agitent : des craintes journalieres qui tiennent le glaive & la foudre suspendus sur nos têtes : une vie sans cesse exposée au chagrin, à la douleur, à l'inquiétude, à la mort. Que de sujets de réflexions ! Mais il est un Etre Tout-puissant : pourrions-nous refuser d'implorer son secours ? L'imagination elle-même frémit à cette idée. S'il y a des méchans livrés à la fougue du crime, dont le cœur aveugle & présomptueux se met au-dessus du devoir & de la vérité, devons-nous les prendre pour modeles, quoique leur front soit orné de lauriers, quoique la foule s'empresse sur leurs traces, & que la moitié de l'Univers s'accorde à leur donner les titres de grands & d'heureux ?

Les astres dans leur course invariable reprochent à l'homme son ingratitude & son inconstance.

Telle est la fidélité de la nature matérielle sous toutes les formes ; elle prend toutes les impressions que lui donne la main du Créateur : le tonnerre roulant & embrasé s'arrête à sa voix : les éclairs observent la direction de son œil redoutable : l'orage qui s'apprête à gronder, & le tourbillon impétueux contiennent leur courroux

Digitized by Google

ou augmentent leur rage : les ondes mugiſſantes s'élevent ou s'abaiſſent au moindre ſigne de ſa volonté : tout l'Univers eſt dans ſes mains comme l'argile dans celles du potier : tout ſuit les impreſſions de ſa volonté. L'homme ſeul, ingrat & rebelle, ſe laiſſe entraîner à ſes appétits déréglés ; il murmure ſous le joug de la bonté divine ; il couvre ſa tête du brouillard de l'erreur & des paſſions, pour ſe livrer à toute la fougue de ſon imagination.

Remords terrible & juſte, viens déchirer mon ame ; couvre-la du voile brûlant de la honte & de la confuſion. Je vois toute la nature ſous le ſceptre divin, & mon cœur préſomptueux murmure hautement contre la Providence. Sur les aîles d'une raiſon égarée, ma penſée veut parcourir l'Univers : la critique inſenſée s'empare de ma bouche, glace mon ame, éteint les tranſports d'une juſte reconnoiſſance. L'harmonie douce & immuable qui lie tous les êtres, ne pénetre pas juſqu'au cœur de l'impie. Sourd à la voix de la nature, couvert du bandeau des paſſions, il donne tête baiſſée dans le premier abîme. Ne ſuivons pas cet exemple fatal ; que notre raiſon ſoit la premiere à ſe ſoumettre ; ou ſi rebelle à tant de preuves elle prend l'orgueil pour ſon guide, puiſſe le feu divin l'embraſer & la conſumer au milieu de ſes méditations ſur le crime !

Que mon ame raſſemble toutes ſes opérations. Venez, facultés de mon eſprit, je veux ébranler d'une main hardie l'autel de l'illuſion publi-

que. Que l'impie gronde & me mette au rang du ſtupide vulgaire ; j'aime la voix naïve du peuple. Fidele ſerviteur d'un Dieu que je vois empreint ſur toute la nature, je ſuivrai les traces qu'il m'a déſignées. Qu'il exige tout de moi ; & ſi mon foible pouvoir & ma volonté peuvent ſeconder ſes deſirs, mon ame ſe diſſoudra dans la méditation & l'exécution de ſes ordres ſacrés. Puiſſé-je faire entendre ma voix au milieu de l'eſpace ! Puiſſe-t-elle retentir au fond de tous les cœurs, pour apprendre à l'Univers cette douce réſignation ! Que la nature joigne ſa voix à la mienne, & proclame le Souverain des ames auſſi-bien que le Créateur de tous les êtres.

L'apparition ſucceſſive des étoiles : emblême d'une véritable converſion.

A mon arrivée, ces perles brillantes étoient éclipſées par l'ardeur du ſoleil. Quoique dans les mêmes places, & jettant les mêmes rayons, elles étoient cependant cachées à mes regards. Maintenant que la clarté du jour prend les nuances de la ſombre nuit, que les ombres projettées en longs replis vont couvrir la terre, Heſperus qui conduit cette foule d'aſtres, déploie ſon front rayonnant. Tandis que j'obſerve ſon aſpect brillant & ſuperbe, je vois les étoiles percer le rideau d'azur, ſe jouer, briller, diſparoître tour-à-tour. Bientôt la nombreuſe multitude jaillit du ſein de l'obſcurité : le firmament paroît une vaſte conſtellation : des flots de gloire

gloire & de lumiere s'élancent du haut des Cieux.

Tel eſt le progrès d'une véritable converſion dans le cœur de l'infidele. Pendant le cours de ſes années inutiles, mille vérités intéreſſantes étoient couvertes d'un voile éblouiſſant. Mais lorſque la grace diſſipe cette ombre légere, il commence à diſtinguer les objets paiſibles qui renferment le bonheur : les paroles ſaintes émanées de l'Ecriture, introduiſent la conviction dans ſon ame. Alors une penſée ou terrible ou délicieuſe imprime la terreur, ou répand la conſolation. Des menaces excitent ſes craintes, ou réveillent ſes eſpérances. Ces premiers rayons de la grace ſont quelquefois ſuivis de quelque affliction pour avancer la converſion, ou pour l'éprouver. Bientôt de nouvelles vérités ſe font appercevoir : des ſcenes de délices inconnues ſuccedent à des peines inévitables : les deſirs effrénés font place à de plus nobles deſirs : un eſpoir tant de fois trompé ramene une eſpérance utile : ſon eſprit a pris une forme nouvelle : une nouvelle regle anime ſa vie : en un mot la grace peut tout renouveller dans des cœurs pervertis. Celui qui marcha pendant long-tems dans les ténebres, éclairé par un rayon de gloire, va jouir de l'immortalité dans le ſein du Seigneur.

Utilité des Aſtres.

Ces magaſins de feu, ces réſervoirs de lumiere n'ont pas été placés dans les Cieux comme

des corps inutiles : leur ſituation agréable, leurs douces influences nous prouvent qu'ils ſont formés pour le bonheur du genre humain : ils furent mis dans un juſte éloignement pour nous laiſſer le plaiſir de les contempler. Plus proches de nous, ils feroient notre tourment, ils nous dévoreroient de leurs flammes. Mais auſſi foibles & auſſi légers que des diamans, leurs rayons deſtitués de toute chaleur, n'affectent nos regards que d'une douce volupté ; ils ne ſont ni aſſez forts pour nous ravir la fraîcheur d'une nuit tranquille, ni aſſez brillans pour diſtraire notre ame, & la priver d'un ſommeil néceſſaire.

Ce n'eſt pas ſeulement pour orner les toits de nos Palais d'une dorure magnifique, que Dieu commande aux luminaires céleſtes de briller pendant la nuit. Nous retirons plus d'un avantage de leur éclat bienfaiſant ; il diviſe notre tems, & fixe ſes périodes ; il met une fin à nos travaux, & quelquefois à nos ſoucis. « Ces » aſtres, ſuivant le langage de l'Ecriture, ſont » des ſignes certains pour les ſaiſons, les années » & les jours ». Le ſeul retour de la chaleur & de la froidure ſeroit une regle trop incertaine. Mais ces corps lumineux par la régularité de leurs mouvemens, nous fourniſſent les moyens de calculer le tems. Par eux l'Agriculteur eſt averti lorſqu'il doit confier ſon grain au pénible ſillon ; par eux le matelot s'ouvre une route heureuſe au ſein des mers, & porte l'induſtrie & le commerce dans des régions inconnues & barbares.

Digitized by Google

De quelle utilité ne ſont-ils pas pour le Chrétien ? Ils lui ſervent à compter les jours qui le menent au ſalut. Si Dieu meſura le tems, marqua ſes périodes, & raccourcit les ſcènes de la vie, ce fut pour nous faire apprécier ſa valeur. Conſidérez le Créateur réglant les progrès de notre vie dans l'étendue des Cieux ; ſoyez économes de vos jours, ils vous ſont donnés pour vous les rendre profitables ; toutes les actions qui les rempliſſent ſont confiées à un regiſtre ineffaçable : les Cieux ont ordre de compter vos années, vos mois & vos jours. Soyez avares de vos inſtans ; faites vos efforts pour quitter la vie avec les tréſors que vous aurez entaſſés. Vous amaſſerez toujours ſuffiſamment, ſi vous ſavez être utiles aux hommes, & donner à celui qui a beſoin.

La beauté des Cieux n'a pas échappé aux nations même les plus barbares ; toutes les générations les ont contemplés avec admiration & ſurpriſe ; jamais l'inconſtance de nos goûts n'a pu dégrader un inſtant les charmes d'un beau Ciel. Il me ſemble que les étoiles ne brillent que pour m'inſpirer cette douce gaieté qui perſuade & qui attire, pour réveiller mon courage & mon zele dans les travaux confiés à mes ſoins. Je vous entends, Moniteurs céleſtes ; ſi l'honneur a des charmes pour moi, ſi la véritable gloire peut ébranler mon ame, vous déployerez les ſollicitations les plus vives pour exercer mon aſſiduité dans les fonctions de mon miniſtere. J'obſerverai vos avis ; & ſi jamais mon zele ſe

refroidit, je rallumerai mon ardeur à vos feux céleſtes.

L'étoile polaire eſt immuable & fixe. Garde fidele de la nuit, elle ne quitte jamais ſon poſte : les ſaiſons dans leur courſe rapide la retrouvent dans ſon même centre. Combien de fois ſa douce clarté guidant le Matelot, l'a conduit dans le port ?... Elle ſeule dirigea les premiers audacieux que l'intérêt força de monter ſur un navire ; leurs yeux pâles d'avarice & de crainte étoient ſans ceſſe fixés ſur cet aſtre bienfaiſant. Lorſqu'une nuée perfide couvroit les vaſtes Cieux de ſon ombre, le Matelot éperdu, errant d'écueils en écueils, voyoit ſans ceſſe la mort terrible briſer ſon vaiſſeau, & lui ravir ſes plus douces eſpérances ; mais dès que le brouillard ſe diſſipoit, ſon guide brillant venoit charmer ſon ame ; il s'empare du gouvernail ; la certitude, l'eſpérance & le plaiſir à la poupe de ſon vaiſſeau, le pouſſent au travers des ondes, & le conduiſent au ſein de l'abondance.

Attraction, Projection.

Lorſque je conſidere les corps céleſtes, puis-je oublier les loix fondamentales de l'Aſtronomie moderne, la projection & l'attraction ? L'une eſt le ciment de cette grande combinaiſon, l'autre la ſource toujours active de cette ſtructure merveilleuſe. Lorſque Dieu voulut & prononça ce *fiat* puiſſant qui donna le degré de mouvement & de force à ces orbes roulans, s'il

n'avoient été ſoumis à ces deux loix ſuprêmes, ils ſe ſeroient abîmés dans l'eſpace ; mais la faculté de peſer, jointe à la force projective, détermina leur courſe à une forme circulaire. Ces deux cauſes ſuffirent pour ſuſpendre leurs mouvemens, & produire cette harmonie qui regne dans les Cieux. Sans elles, toutes ces maſſes déſordonnées ſe ſeroient précipitées dans le feu central ; mais les forces attractive & impulſive habilement combinées par la volonté du Tout-puiſſant, s'exercent dans un accord durable & parfait. Tous les globes aſſervis ſont entraînés dans une courſe invariable. Ainſi ſe renouvellent le jour & la nuit, le temps & les ſaiſons : tout ſe ſuccede pour remplir les deſirs de la Providence, & faire le bonheur de l'Univers.

Cette conſtitution du monde phyſique conduit naturellement nos penſées aux deux grands principes du monde moral. L'amour & la foi, voilà la regle & le frein du Chrétien. Tel eſt le doux lien qui unit les Fideles à Dieu, & les uns aux autres ; à Dieu, par la reconnoiſſance & la dévotion ; entr'eux, par des effuſions réciproques d'amour & d'amitié.

Que ce principe de l'attraction eſt admirable! Etendu, varié, il conſtitue l'eſſence de tous les corps ; il ſe répand juſqu'aux bornes les plus ſecrettes du ſyſtême du monde. Nous lui devons la preſſion de l'atmoſphere. Ce fluide ſubtil & léger, reſſerré par la force attractive, enveloppe tout le globe & ſes habitans

d'un bandeau. Preſſées par un choc merveilleux, les rivieres circulent dans les veines de la terre. Ce torrent devient impétueux ; il arroſe les plaines & les inonde. Excités par cette même force myſtérieuſe, les ſucs nourriciers ſe détachent de la terre. : la ſeve pénetre les racines, monte dans les arbres, s'ouvre un chemin dans des millions de petits canaux, & porte la vie & l'abondance juſqu'à la cime des plus petites branches. C'eſt ce même fluide qui retient l'Océan dans ſes bornes. Malgré le mugiſſement des vagues, elles ſe balotent avec toute la fureur d'une rage mutinée ; mais retenues par ce frein puiſſant, elles ne peuvent outre-paſſer les barrieres les plus ſimples : les montagnes lui doivent ce front aſſuré qui réſiſte à l'impétuoſité des vents & de la tempête. Par la vertu de ce méchaniſme inviſible, ſans poulies ni ſiphons, des millions de tonneaux d'eau vive s'élevent dans le Firmament. Ces vapeurs raſſemblées & ſoutenues par le même pouvoir, ſe fondent en pluies rapides ou en molle roſée. Condenſées par la froidure, elles blanchiſſent nos coteaux ; ou durcies, elles couvrent la terre d'une grêle meurtriere. Le même principe lie étroitement les parties des corps ſolides : ſans lui, la machine de l'Univers ſeroit ſans force & ſans vigueur ; nous attendrions en vain du ſecours de ces inſtrumens qui nous rendent la vie ſi douce : enfin c'eſt la ſource de ce juſte équilibre qui produit la ſtabilité de tous les êtres ;

c'eſt la grande chaîne qui lie l'Univers, accélere & facilite ſes mouvemens. Oh, que d'effets compliqués, exécutés & produits par une ſeule cauſe ! Quelle profuſion & quelle économie ! Une profuſion immenſe de bienfaits, une économie admirable de dépenſe !

Qu'eſt l'attraction ? Eſt ce un être inſéparable de la matiere ? Eſt-ce le doigt de Dieu lui-même ? L'impreſſion conſtante de ſon pouvoir n'agit-il pas ſur les corps comme l'Eſprit ſaint ſur les ames ? Ses opérations ne ſont-elles pas auſſi étendues, auſſi admirables, auſſi variées ? L'Eſprit ſaint tranſmet ſes dons à travers tous les ſiecles ; il communique ſa grace à tous les Fideles ; tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux ſur la terre, tout le bien qui ſe fait, eſt ſon ouvrage. Aidés de ſes ſecours puiſſans, les Saints de tous les ſiecles ont foulé le vice & triomphé du monde. Par la même opération, l'Egliſe eſt éclairée, ſoutenue & gouvernée. Sous ſes influences divines, l'entendement ſe ſent arracher le bandeau de l'ignorance ; le deſir s'émouſſe ; l'inſtinct de la concupiſcence s'évanouit : les dures entraves de l'habitude ſe briſent, & laiſſent à l'homme toute ſa liberté. Cet Eſprit ſouffle ſur des os deſſéchés, la vie les anime, la foi les ſoutient. Ses inſpirations rendent ſenſible le cœur le plus dur, & prêtent des conſolations à l'ame affligée ; elles font naître l'eſpérance la plus douce du ſein de l'humiliation & des malheurs ; elles acerent l'ame d'une force invincible, & lui donnent la douceur & la tendreſſe d'une colombe.

Digitized by Google

Chaîne des Etres.

Lorsque je contemple cette structure étonnante & vaste, lorsque je considere ces nobles dépositaires de la lumiere & de la vie, lorsque je promene mon imagination sur les êtres innombrables qui remplissent tous ces systèmes spacieux, depuis les Séraphins qui servent de base au trône, jusqu'aux nations sauvages qui peignent leur chair à demi nue, quelle variété dans les anneaux de cette chaîne immense! Quelle progression dans l'échelle universelle des êtres! Je me dis, tout est sorti de la main de Dieu, tout est rempli de sa présence.

Il mesura de son doigt ces globes larges & terribles qui sont suspendus dans la voûte des Cieux; il alluma de son souffle ces brasiers de feu qui réchauffent l'Univers; c'est lui qui leur donna ce mouvement invariable & perpétuel. Sa main délicate travailla ces canaux innombrables qui portent la vie & le sang dans le corps des moindres insectes. Il fait couler le plaisir dans les veines de tous les animaux, jusques dans un point invisible & animé: toute la nature se pénetre de ses bienfaits. C'est au centre de l'Univers que j'apprends à me fier à la Providence, & à me nourrir de ses bienheureuses influences.

Mais ai-je besoin de l'Univers pour croire à la Providence? Le plus vil de tous les êtres qui rampent au sein de cette foule inconcevable, n'est point négligé par la cause toute-puissante.

Digitized by Google

les eſſences céleſtes jouiſſent de ſon ſourire; les habitans de la terre, le vil reptile, de ſes bienfaits. Quoique la manifeſtation de ſes qualités ne ſe développe que devant les eſprits intellectuels, ſon oreille eſt cependant ouverte aux cris du jeune corbeau; ſon œil attentif à la marche & au bonheur de l'oiſeau le plus vil: l'enfant chéri de ſa tendre mere, & doucement ſecoué ſur ſes genoux, n'eſt pas mieux ſoigné que les créatures par les ſoins du Tout-puiſſant. Cette mere paſſionnée oubliera l'enfant chéri quelle a bercé ſur ſes genoux, & preſſé contre ſon ſein, avant que le Pere des miſéricordes ceſſe de répandre ſes bienfaits ſur les humains.

Préſence de Dieu.

Ces mondes qui ſuivent leur courſe journaliere au-deſſus de nos têtes, ces atomes qui nous environnent & nous preſſent, tous ces êtres qui fourmillent dans le ſein de la création, ſont des garans aſſurés d'une Divinité préſente. Dieu n'eſt point caché, la nature dévoile ſon être... Par-tout on reconnoît ſes traces. Etre éternel & Créateur, tu nous touches en tout ſens; tes œuvres t'annoncent à nos yeux; ta bonté parle à notre ame; par ton ordre les doux rayons de l'aſtre du jour nous échauffent le matin; le ſoir nous ſommes rafraîchis & délaſſés par le ſouffle modéré des zéphirs..... Ta gloire brille dans les lampes céleſtes que la nuit vient allumer; tu nous ſouris dans les fleurs du printems: ta gran-

deur nous eſt tracée dans l'étendue infinie de la création ; ta ſcience dans ces inſectes volans & imperceptibles où tu plaças l'étincelle de la vie. Qu'ils ſont aveugles & fous, ceux qui ſans ceſſe frappés des marques viſibles de ta préſence, qui foulant à leurs pieds des merveilles ſans ceſſe renaiſſantes, peuvent t'oublier un inſtant ! Source univerſelle de tous les êtres, donne-moi des regards aſſez perçans pour t'appercevoir dans tous les objets ; & un cœur ſenſible & dévoué pour t'adorer à chaque inſtant. Je veux un Dieu qui m'éclaire & qui me conduiſe : je ne pourrois vivre ſans lui.

Le firmament étonna mon ame, avant que je puſſe le conſidérer avec l'attention d'un homme : un charme ſecret ſe gliſſoit dans mes ſens, lorſque négligemment penché ſur une mouſſe légère, mes yeux s'égaroient dans la nature, voyoient les Cieux nuancés d'un bleu tendre s'embraſer du feu de mille lampes. Je ne ſais quelle douce ſenſation portoit ſans ceſſe mes regards vers ce ſpectacle impoſant & magnifique : mon odorat agréablement careſſé par les fleurs que je preſſois ſous mes pieds, le chant langoureux & mélancolique du roſſignol, mes penſées émues & flattées par une fraîcheur voluptueuſe, rien ne pouvoit me diſtraire du raviſſement qu'excitoit en moi cette douce contemplation.

Je ſentois je ne ſais quoi de puiſſant qui agrandiſſoit mon ame, qui m'enlevoit au-deſſus des vapeurs de l'orgueil, & rendoit ma vue plus perçante à travers les objets ſublimes que m'of-

froit ma penſée. J'ai cru entendre une voix du haut des ſpheres m'ordonner le mépris des choſes de la terre. Je portois mes eſpérances & mes deſirs ſur des délices qui m'étoient inconnues. A l'avenir je me pénétrerai de ces influences morales. Elles ſont les flambeaux de l'induſtrie pour certains peuples ; elles les conſolent d'une nuit preſque éternelle. Si nous les conſultons, elles ſeront nos guides vers la ſageſſe & le bonheur.

Je contemple, je peſe mes penſées, & j'imagine des choſes ſublimes ; je roule un œil d'admiration & de crainte ; je retire avec peine ma vue accablée & ſéduite, & je la précipite de nouveau dans les Cieux. Je ne puis raſſaſier mes regards ; mes penſées forcent mon imagination bouillante à ſe ſoumettre à la contemplation. Je trouve des merveilles toujours nouvelles, toujours plus étonnantes ; & après l'examen le plus ſoigneux & le plus ſéduiſant, je n'ai fait qu'admirer, je n'ai rien connu.

L'HIVER.

LE Créateur paroît avoir déployé ſa tendreſſe d'une maniere plus ſolemnelle dans les ſaiſons riantes & délicieuſes. La beauté de la nature nous ravit dans le printems ; une mélodie tendre & naturelle nous enchante : une vapeur

embaumée & légere porte la fraicheur & la volupté dans tous nos ſens. Au milieu des chaleurs accablantes de l'été, ſa main répandit les feuilles & l'ombrage : il réveilla le zéphir. Des lits de mouſſe nous attendent au fond des bois : un ruiſſeau clair & limpide mêle ſes eaux à la fraîcheur de l'air ; il ſerpente & murmure doucement pour careſſer notre imagination. Dans l'automne, ſa bonté couvre les champs de tréſors ineſtimables : les branches plient ſous le faix : la terre eſt couverte de fruits. Quelle abondance ! Par-tout les délices & la profuſion. C'eſt dans ces périodes riantes de l'année que le Tout-puiſſant répandit ſes faveurs les plus pures. Cependant l'hiver eſt auſſi ſon ouvrage ; le triſte hiver qui ſe nourrit d'orages & de tempêtes, annonce auſſi ſon pouvoir. Les glaçons & les frimats ſont auſſi des preuves de ſa bonté ; ils crient aux nations : tremblez, la colere du Seigneur eſt terrible—. Que l'hiver ſoit aujourd'hui la matiere de mes chants ; que la terre couverte de neige ſoit attentive. Ce ſujet, quoique triſte peut agrandir nos ames, & les échauffer de l'amour du Tout-puiſſant.

Que le jour eſt abrégé ! Le ſoleil retenu dans des climats plus doux, vient d'un pas lent & tardif ; il ſe léve avec regret, & ſe promene avec une morne indifférence du côté du Midi, nous lançant obliquement quelques rayons : à peine répand-il la lumiere à travers l'épaiſſeur de l'air, pour donner le jour à notre monde abattu : ſon aſpect eſt triſte, ſes rayons languiſſans...

guiſſans... S'il brille par haſard d'un éclat plus vif, comme la jeuneſſe & la gaieté dans la maiſon de l'affliction, il paroît inquiet, il hâte ſon départ. Qu'il parte. Pouvons-nous deſirer une clarté plus durable, lorſqu'elle ne nous montre plus que le ſpectacle de la déſolation ? Les fleurs ont diſparu, les oiſeaux muets s'enfoncent dans les murailles ſolitaires : les arbres dépouillés ſe courbent ſous l'orage ; l'air a perdu ſon parfum : la nature languiſſante eſt comme une jeune veuve inconſolable ; les vents impétueux précipitent la grêle avec des ſifflemens horribles, & lient la terre avec une chaîne de glace.

Regrettons-nous le départ précipité du jour, lorſque notre chambre eſt tendue du voile de la mort, & que des objets terribles nous environnent ? Qui deſireroit des flambeaux ardens pour voir à découvert les ſcenes de la douleur, pour rendre l'horreur plus viſible, puiſque notre vie eſt un combat perpétuel de miſere & de maux ? Quel ordre admirable eſt celui qui réduit nos jours à quelques années rapides ! Quatre-vingts ans ſuffiſent bien à l'homme vertueux ; mais que ce terme eſt court pour le méchant ! La voie qui nous mene au bonheur eſt parſemée de tous les maux : accuſerons-nous la Providence de l'avoir abrégée ? Dès que nous avons traverſé la vallée de larmes, des côteaux rians s'offrent à nos regards : une lumiere douce brille ſur nos têtes : la joie nous ſourit : la gloire nous couronne.

Quelquefois le jour eſt encore plus rapide : l'annnée paſſe ſans voir le ſoleil : des nuées épaiſſes s'élevent du ſein de la terre, & couvrent le firmament de leurs vapeurs impénétrables : les eaux ont inondé les plaines ; elles jailliſſent en caſcades rapides du haut des montagnes ; elles ſe raſſemblent à gros bouillons dans les fleuves impétueux : les digues ſont renverſées. Si la main négligente a laiſſé le toit à découvert, les eaux inſinuantes pénétrent dans le chaume qui couvre la triſte cabane, & vont châtier ſon habitant pareſſeux. Le Laboureur trempé de ſueur & de pluie, quitte à regret ſa charrue : les oiſeaux plient ſous leurs aîles peſantes, ils n'oſent ſe confier à cet air humide : les bêtes féroces, inquietes & déſeſpérées, s'enfoncent en rugiſſant dans leurs grottes obſcures : les ruiſſeaux ſont enflés : les rivieres n'ont plus de bornes ; partagées en torrens innombrables, elles ont enveloppé les prairies & les campagnes d'un triſte déluge.

Qu'il eſt heureux pour nous que ces inondations ne ſurviennent point, lorſque les prairies ſont émaillées de fleurs, les plaines couvertes d'une riche moiſſon ! Quelle déſolation dans les familles, ſi dans ces momens précieux le Ciel ouvroit ſes ſoupiraux terribles ! Malgré les abominations multipliées de l'impie, le Tout-puiſſant ne ſe laſſe point de nous combler de ſes bienfaits, quoique l'ingrat ſe proſterne devant l'idole du haſard & de la fatalité. Homme préſomptueux, reconnois ta foibleſſe. L'Eternel

peut se lasser, & saisir la foudre de la même main qui répand ses faveurs.

Que tu es puissant, mystérieux & terrible, Dieu de l'Univers ! Lorsque l'air est tranquille, que les vents furieux donnent le calme à la nature, dans quels antres souterrains sont-ils enchaînés ! Quelle main puissante retient leur impétuosité jusqu'à ce qu'il te plaise de réveiller leur fureur ! Les portes épaisses de leur prison s'ouvrent à grand bruit : l'atmosphere est ébranlée : les élémens sont confondus : des torrens d'air se précipitent à travers les montagnes & les mers : les flots se soulevent & mugissent au loin dans le Continent : le arbres frémissent jusques dans leurs racines : le mouvement des spheres se précipite : le soleil rouge de feu, consterne la nature : les forêts plient sous les violentes secousses : les chênes longtems respectés par l'orage, sont écrasés par la foudre ; tandis que le roseau flexible sortant du sein des marais, se plie & se courbe au gré de l'orage, & survit au désastre général.

La tempête a pour un moment ralenti ses fureurs ; mais c'est pour reprendre des forces nouvelles. Sa rage est parvenue à son comble : l'air est plus violemment agité : les menaçantes tours s'écroulent sur leurs fondemens : les dômes élevés éclatent & se précipitent : les rocs impétueux roulent dans les plaines, & renversent la cabane du Laboureur. Où trouver maintenant un asile ? Les villes sont ébranlées, l'ardoise vole, l'obscurité nous environne : l'hor-

reur se joint à la désolation : l'ordre des élémens est renversé : la consternation poignarde le cœur de l'homme : la nature est un vaste désert. Ce n'est ici pourtant qu'un effet léger de la colere divine : la coupe de son indignation n'est pas encore épuisée. Que ton orgueil sera vain, lorsque l'Eternel méditera l'épouvante, & la versera toute dans ton cœur ; qu'il se rendra visible à la nature, & jugera l'Univers étonné !

L'Ocean frémit dans ses abîmes : les vagues pesantes s'élevent & ouvrent des gouffres profonds ; elles se brisent contre les rochers menaçans, ou vont se perdre dans les nues. Les vaisseaux mal assurés, malgré les ancres les plus fortes, sont élevés ; plus rapides qu'une fleche, plus légers que le vent, ils sont les jouets de l'orage ; la mer écumante s'entr'ouvre pour les engloutir, lorsqu'une vague impétueuse ferme l'abîme, & les lance de nouveau dans les airs. Que l'art du Pilote est vain ! Que la force du Matelot est impuissante ! Le vaisseau erre de gouffre en gouffre ; il pirouette aussi rapidement que le sabot sous le fouet de l'enfant qui le chasse. Le désespoir est dans l'ame du Pilote : la mort, sa faux tendue, le menace à chaque flot. Ne perds pas ton tems à t'effrayer. La main du Seigneur s'est-elle retirée, parce que ton oreille est frappée des hurlemens affreux du tonnerre, & que tes yeux sont éblouis du feu des éclairs ? Leve tes mains vers les Cieux ; implore son pouvoir ; les vents impétueux sont

Digitized by Google

à ſes ordres ; toutes les eaux de la mer ſont dans le creux de ſa main. A ſa voix l'orage rentre dans le ſilence profond : la mer redevient calme : les voiles s'enflent d'un vent favorable : le port ſe préſente au vaiſſeau délabré : la joie renaît ſur ton front.

Quelquefois après une journée longue & triſte, vient une nuit plus longue encore & plus mélancolique. Des vapeurs noires & ſombres que le ſoleil le plus perçant ne pourroit diſſiper, couvrent la terre d'un voile terrible : les heures nocturnes chancelent au milieu des ténebres épaiſſes, & vont d'un pas lent : la lune cherche ſa carriere dans l'obſcurité. Que cet appareil eſt effrayant ! Le chaos ſemble retourner ſur la terre : la tempête pendant le jour a ravagé la nature : la nuit pare ſon pavillon ſilentieux de tous les apprêts de l'horreur & de la crainte.

J'ai quelquefois abandonné le cercle tumultueux du monde ; je me ſuis dérobé aux clartés importunes de mille flambeaux. Plongé dans les ombres épaiſſes, je ne les ai point regrettées ; mais j'ai ſouri à mon ame, je l'ai félicitée de ſon courage. Ces ténebres étoient agréables & ſéduiſantes, comparées à l'horreur de la converſation que je venois de quitter. Les diſcours de mes amis (comment avoient-ils mérité ce titre ?) étoient un langage de ténebres, l'horreur de l'ame, le tourment des oreilles. Hélas ! Pourquoi ſuis-je forcé de le répéter ? Leur langue étoit trempée dans le ve-

nin des aſpics ; leur goſier étoit un ſépulcre ouvert à la gloire & à la réputation. L'envie, pâle & livide, préſidoit à ces ſoirées homicides. Quelquefois la licence & la préſomption lançoient des fleches impies contre le Ciel. L'homme prenoit ſur lui de contredire l'Eternel, & de cenſurer ſes ouvrages. Quelquefois je les ai vus partager les appétits de la brute, ſe livrer à la débauche la plus laſcive ; j'ai vu louer celui qui étoit le plus chargé d'exploits criminels. Le débordement & la luxure diſtribuoient des couronnes à des têtes livides & pâles, ſoutenues par des corps épuiſés : le doux plaiſir & la volupté fuyoient loin de ces ſales orgies, & alloient ſe repoſer dans le cœur du Sage.

Ils m'ont banni peut-être de leur ſociété, en pouſſant les éclats d'un rire amer : leur fauſſe joie s'eſt exhalée en bons mots ſur mon reſpect pour la Divinité ; ils m'ont traité ſans doute d'eſprit foible, de caractere bilieux & inſociable. Peu m'importe ; je ne porterai jamais ſur eux le fiel de l'indignation. Si jamais le moindre reſſentiment s'élevoit dans mon ſein, je le convertirois en priere, » Aie pitié d'eux, » m'écrierois-je, Pere des miſéricordes ; mon» tre-leur la rage & la folie de leur impiété ; » montre-leur la baſſeſſe de l'orgueil ; que leur » ſaillie bruyante & libertine puiſſe être chan» gée en une confuſion ſilencieuſe & profonde. » Puiſſent-il ouvrir leurs levres pour adorer la » majeſté qu'ils ont tant de fois inſultée ! Puiſ-

» ſent-ils dévouer à ton ſervice ces heures noc-
» turnes & ces talens qu'ils employent à la
» débauche & à la profanation !

Je m'avance vers ma demeure au milieu d'un vuide ténébreux. Seul & tremblant, j'apperçois à peine la tête de mon cheval, & je ne fais que ſoupçonner ma route... Je n'ai d'autre compagnon que le danger, peut-être la deſtruction. Mais ſuis-je ſeul ? L'Eternel, le Pere de la lumiere, le Dieu de ma vie n'eſt-il pas toujours à ma droite ? Parce que le jour a diſparu, dois-je avoir moins de confiance en ſa préſence ? Je n'aurois, à la vérité, dans mes malheurs aucun bras de chair pour me ſoutenir. Aucun ami, dans cet inſtant, ne me diſtrait de mes craintes, ne charme les ennuis du chemin par des propos agréables. Mais n'ais-je pas le bras du Tout-puiſſant pour ma défenſe, & la priere qui m'ouvre une converſation céleſte ? Tous les lieux, tous les tems, toutes les attitudes ſont propres à cet exercice. C'eſt une ſource de délices inépuiſable, & facile à ſe procurer ; c'eſt un tréſor ineſtimable qui n'eſt point ſoumis aux loix du haſard, parfaitement aſſuré au poſſeſſeur, même dans le ſein de la nuit la plus obſcure.

Me laiſſerai-je gagner à la crainte ? L'accès que j'ai ſans ceſſe auprès de Dieu, me donne de nouvelles forces. Heureux ceux qui ſe confient au Tout-puiſſant ! Mille eſprits céleſtes les ſuivent dans leurs voyages, & empêchent même leurs pieds de heurter contre les pierres.

Digitized by Google

Y a-t-il des ténebres pour moi, lorſque je jouis de la préſence de Dieu ? Qu'il donne la paix & le repos à ma conſcience, & ce ſilence redoutable ſera plus délicieux que la voix de l'éloquence, ou que les ſons mélodieux du luth. Qu'il pénetre mon ame de ſes perfections, je ne manquerai jamais d'avoir une aurore brillante, ni de paſſer une nuit pure & tranquille.

Que les altérations de la nature ſont ſurprenantes ! Je l'ai quittée le ſoir ſimple & ſans ornement. Aujourd'hui ce brouillard épais a blanchi nos côteaux : la neige ajoute ſa toiſon à celle de nos troupeaux, & crêpe la chevelure du voyageur : les haies ſont chargées de ces brillantes dépouilles : la terre en eſt couverte : les arbres ont pris une parure uniforme, & paroiſſent emplumés d'une eau qui ſe fige.

L'air au milieu de cette faſtueuſe décoration, eſt chargé de corpuſcules groſſiers & dangereux ; il dépoſe l'oppreſſion & l'ennui ſur toutes les fonctions de la vie : une langueur froide embarraſſe nos membres : en vain le pere du jour veut à ſon lever diſſiper ces noires vapeurs : la nuée épaiſſe & malfaiſante réſiſte à ſes rayons puiſſans ; elle met un voile de triſteſſe ſur toute la nature : je peux à peine diſtinguer la maiſon qui me touche. Où ſont maintenant les voûtes brûlantes & azurées du firmament ? Où eſt la pompe d'un ſoleil radieux ? Où ſont les ſcenes magnifiques de la création ? Elles ſont perdues dans un vain brouillard : leur gloire eſt obſcurcie : le théâtre de l'Univers écraſé nous ouvre

les portes d'un vuide affreux: toutes les nuances du brillant coloris de la nature ſont rembrunies par l'obſcurité. Sans l'Evangile, nos ames auroient éprouvé le même ſort; nous n'aurions connu ni le vrai bien ni le mal. Enigmes impénétrables à nous-mêmes, notre état préſent n'eût été que confuſion, l'avenir qu'une ſource de fables & d'inquiétudes. Mais le ſoleil de juſtice diſſipa de ſes rayons perçans les nuages qui nous enveloppoient; il ouvrit à nos ames une plus belle perſpective que celle du printems, plus délicieuſe & plus riche que celle de l'automne, plus étendue que le vaſte ſyſtême de l'Univers.

Le brouillard me paroiſſoit de loin une barriere impénétrable; mais a meſure que j'avance, il ſemble s'éclaircir. Telles ſont les peines de cette vie; elles effraient celui qui ne les a point éprouvées. Tels ſont auſſi les plaiſirs des ſens; ils promettent beaucoup, mais leur jouiſſance les éteint, & rend le deſir inſatiable. Dans les deux cas, nous ſommes également trompés: la pointe aiguë des douleurs s'émouſſe en nous piquant: le dégoût & l'apathie ſuivent les bruyans plaiſirs.

Quelquefois la nature prend un viſage plus riant; la ſoirée mélancolique s'avance, elle enveloppe tendrement le jour de ſon ombre: le firmament ſe couvre d'un bleu plus foncé: les étoiles brillent d'un éclat plus doux. Mais la gelée verſe ſes influences ſubtiles & pénétrantes ſur tous les corps: les pointes aiguës de

l'éther lient toute la nature ; le matin d'un pas lent s'avance sur notre hémisphere, & ouvre enfin son œil pâle sur notre horizon. La nature se revêt d'une parure bizarre : les glaces inégales & dentelées pendent sur le toit des maisons : le brouillard a couvert nos vitres d'une vernis épais & blanchâtre : nos champs fertiles ont pris la dureté du fer : nos prairies humides forment un long pavé de marbre. Le fleuve est arrêté dans sa course : ses eaux sont enchaînées au banc de sable ; sa surface polie & solide offre un amusement à la jeunesse, & devient une route sûre au char rapide du voyageur. Et ce qui paroîtroit à l'heureux habitant du Midi aussi inconcevable que les profonds mysteres de notre Religion, un souffle léger suffit pour couvrir les lacs & les rivieres d'un pavé de cristal, fendre les chênes avec des haches invisibles, & briser en mille pieces le fer & l'acier, s'ils vouloient s'opposer à leur effort.

Les parcelles de nitre, qui depuis long-tems volent dans l'éther, ont purifié l'air que nous respirons ; notre vue peut s'étendre au loin sur la nature : les semences de l'infection sont détruites : la peste a fermé son sein corrompu. C'est ainsi que l'affliction mortifie nos vices, & subjugue nos habitudes. L'atmosphere glacée presse plus fortement nos corps, & tend nos nerfs : un Ciel clair & sans nuages, un soleil brûlant, nous accablent & nous amolliſſent : nous sommes conduits à l'ombre des bois & des fontaines. Maintenant on ne traîne plus des pas languissans ; on ne voit personne les bras croi-

Digitized by Google

ſes, tout eſt en mouvement : la force ébranle tous les corps : la diſpoſition de l'air ſupplée à l'aiguillon du beſoin. Ainſi la dure école du malheur mene l'eſprit à l'exercice de ſes facultés. Le pâle climat de l'adverſité nous inſpire ſouvent des réſolutions au-deſſus de l'humanité, tandis qu'une proſpérité durable relâche l'ame, & l'énerve par le plaiſir, par l'indolence & la pareſſe.

Le froid eſt venu des portes du Nord ; les vents impétueux ont balayé ces déſerts ; ils font une deſcente cruelle ſur notre iſle ; ils grondent & murmurent autour de nos maiſons ; ils aſſiegent nos portes, & ſe collent à nos fenêtres : les murailles épaiſſes ne peuvent les retenir. L'obſtacle les irrite : leurs aîles chargées de glace pénetrent dans les chaudes fourrures, & glacent le ſang dans nos veines ; ils promenent le triſte hiver par toute la nature : leur ſouffle eſt plus dangereux pour la jeune plante que la faux meurtriere : ils portent la mort juſques dans les racines les plus profondes. Que le blé ne ſe haſarde point dans les foibles retranchemens du pénible ſillon. Que le tendre bouton ralentiſſe ſon eſſor. Ces ſauvages tyrans de la nature ne craignent point de détruire l'eſpérance de l'année.

Que le froid eſt cuiſant ! La pâleur a voilé le coloris brillant de la jeuneſſe & de la ſanté : les joues ſont livides : les dents ne peuvent s'empêcher de claquer. Vous qui êtes joyeux & tranquilles au fond de vos appartemens commodes ;

Digitized by Google

au milieu des corpuscules brûlans d'une chaleur empruntée, n'oubliez pas vos freres qui languissent au sein de la misere. Le froid pénetre aisément les haillons de la pauvreté. De vils lambeaux couvrent à peine leur chair frissonnante, tandis qu'un peu de cendre chaude, éparse sur un triste foyer, se rit de leurs desirs plus qu'il n'échauffe leurs membres. Lorsqu'un vin pétillant & mousseux remplit le verre du plaisir; lorsque des mets exquis, préparés par la main de la volupté, viennent fumer sur vos tables dans une porcelaine élégante, souvenez-vous que des hommes comme vous, livrés à la maladie ou au désespoir, sont exposés à la rigueur d'un Ciel courroucé. Je crois entendre les vents plaider la cause du malheureux: puissent-ils souffler dans vos ames la commisération & la pitié, tandis qu'ils font entendre leurs horribles sifflemens dans la triste chaumiere!

Les vents ont cessé, leur fureur s'est ralentie; ils sont rentrés l'un après l'autre dans leurs grottes souterraines, après avoir couvert la terre de nuages. La neige se répand d'abord en petite mousse, mais bientôt elle se précipite à gros flocons: le noir manteau de la nuit se pare de cette blanche dépouille. Au réveil du matin, quelle surprise! toute la nature est couverte de la robe de l'innocence & de la candeur: on peut à peine distinguer les arbres des collines qui les supportent. Où est la différence des terres destinées au labour, à celles

les réservées pour le pâturage ? Tous les êtres reposent dans une confusion si noble & si brillante, qu'elle efface la splendeur du jour, & qu'elle affoiblit nos regards. Le linon n'est pas si blanc que ce manteau ; le lys lui-même, s'il pouvoit paroître dans ces tems orageux, seroit terni par l'éclat de la nature.

L'œil ne sauroit se satisfaire sans jetter plus d'un regard sur cette scene curieuse & délicate. Voyez les buissons ornés d'une robe aussi pure que celle des vestales : les prairies couvertes d'un tapis plus fin que l'hermine : les bosquets plient sous cet agréable fardeau. Bientôt un vent sorti des portes du Midi, convertira cette pasture vaste & magnifique en une tendre humidité : le nitre qui se dissout pénetre la glebe, & la fertilise, emblême délicieux & consolant de la parole de Dieu. » La pluie & la neige » viennent des Cieux, & n'y retournent plus ; » mais elles arrosent la terre ; elles assurent » l'espoir du Laboureur : ainsi ma parole ne re- » tournera jamais à moi ; elle accomplira mes » volontés, & fera prospérer tous les êtres sur » lesquels je l'aurai envoyée «.

Que les ouvrages du Créateur sont étonnans & variés ! Que la nature est flexible & malléable sous sa main puissante ! Elle prend toutes les formes ; l'esprit des eaux s'éleve dans les airs, se condense, retombe en pluie, ou prend la solidité de la glace, ou le velouté de la neige, ou la forme globuleuse de la grêle cruelle.

Qu'est une vaine parure aux yeux du Sage !

Des levres vermeilles, un teint de rose, des yeux étincelans, un esprit vif & animé ne plaisent qu'un instant; mais un esprit vertueux a des charmes qui survivent à la perte de tous ces embellissemens passagers, des charmes qui joignent au doux parfum des fleurs la durée du gazon.

Le bonheur de l'homme pieux est comme un arbre dont les feuilles ne peuvent jamais tomber; il n'emprunte point son repos des objets muables & passagers, mais de lui-même. Si des événemens inattendus l'appauvrissent, il est riche de la possession de la grace, & plus riche de l'espérance d'une gloire assurée: ses joies sont infiniment supérieures à l'éclat passager de nos délices sensuelles, plus nobles & plus indépendantes que les faveurs de cette Déesse trompeuse qu'on appelle la Fortune.

La nature a quitté son voile blanc: la neige se fond, & distile de nos toits: des cascades bruyantes se précipitent du haut des montagnes: les arbres se dépouillent par degré d'une fourrure qui les embarrasse: je distingue nos prairies & nos jardins. Puisque la nature paroît encore une fois à nos yeux, saisissons les beaux traits qui lui restent. Le houx a secoué sa graine ardente: le lierre simple & sauvage couvre de ses branches les murailles antiques & décrépites; il ne quitte jamais sa place, malgré les vents & la tempête; il tient des couronnes toujours prêtes pour les enfans de l'ivresse & du plaisir. Le laurier ferme & hardi pousse sa tête au milieu

des noirs aquilons ; il conserve toujours son port majestueux, digne par sa victoire sur l'hiver de couronner la tête des conquérans. Ces arbres & quelques plantes conservent leur verdure au sein de la grêle & des frimats, sur le front même de l'hiver le plus cuisant & le plus triste.

Mais portez vos regards dans cette voûte nuancée de mille couleurs. Je vois le soleil qui sourit d'avoir dompté les orages ; ses rayons se jouent à travers les petites gouttes de pluie dont l'air est surchargé. Quel arc glorieux ! que sa forme est élégante ! que son apparition est délicieuse ! Tandis que la violette modeste rampe sur le bord de nos prairies, & que la rose se colore du plus pur vermillon, la branche d'olivier, signe de la paix, s'éleve dans les nues ; elle écrit en caracteres sacrés & sublimes : » La paix est sur la terre, le bon» heur est dans le cœur de l'homme «. Cette arche est la base la plus solide de l'Univers, & le gage assuré d'un royaume durable & d'un bonheur constant. Cet arc céleste est le marche-pied du trône ; il atteste à l'Univers qne les orages ont disparu ; que le triste hiver est enchaîné ; qu'un printems délicieux, couronné des fleurs les plus suaves, va regner sur la nature.

HYMNE
SUR LA CRE'ATION.

Anges.

ANges qui environnez le trône de l'Eternel, vous qui dirigez le mouvemens des spheres : celui qui vous communiqua tant de gloire, & une nature immortelle & presque divine, est descendu sur cette terre ; les hommes l'ont vu : il a partagé nos peines & notre foiblesse. Puissions-nous un jour être élevés vers vos demeures sublimes, & admis dans votre heureuse société ! Puissions-nous joindre nos voix à vos sublimes concerts !

Firmament.

Cieux azurés, dont les voûtes immenses couvrent & renferment des milliers de spheres roulantes ; vaste séjour où se confondent & se perdent des mondes innombrables : celui qui vous forma de sa main puissante, qui mesura vos dimensions, régla vos mouvemens, a été enveloppé des langes de la misere, & couché dans une creche délabrée. Homme, enorgueillis-toi ; ton Dieu s'humilie.

Etoiles.

Vous dont la clarté vive & brillante pénetre le sein de la nuit, & effraie les ténebres, vastes Océans des flammes, centres des mondes : celui qui alluma cette source de flammes, s'est abîmé dans l'obscurité la plus profonde.

Cometes.

Vous qui dans un désordre sublime parcourez les plaines immenses de l'éther ; vous qui tantôt volez avec une inconcevable rapidité dans les régions les plus inconnues, & tantôt brillantes & échevelées, venez vous montrer à nos yeux étonnés, & effrayer notre hémisphère ; vous qui osez vous rapprocher du soleil, & vous jouer au milieu de ses feux dévorans, & qui allez ensuite passer des siecles au sein de la neige & des frimats : celui qui d'un souffle vous forma & vous rendit des merveilles errantes pour porter la terreur sur les Royaumes coupables, s'est livré aux passions vaines qui tourmentent le cœur de l'homme, & qui versent tour-à-tour dans son ame agitée l'espérance ou la crainte.

Planetes

Vous qui d'un vol rapide, que l'imagination ne peut concevoir, parcourez les régions éten-

dues du firmament ; vous qui êtes si fidelles aux vicissitudes du jour & de la nuit, si exactes à marquer le retour des saisons : celui qui vous lança dans l'éther, & qui vous pousse continuellement d'une main forte & puissante, prit la forme d'un foible enfant, il erra dans des terres inconnues & désertes pour échapper à l'épée du persécuteur.

Soleil.

Source inépuisable de lumiere, de chaleur & d'abondance, qui répans le jour sur mille Royaumes, pere de la nature, de la vie & du plaisir ; ô toi dont la contenance est si majestueuse & si fiere, que les hommes prosternés attendirent ton lever dans la plus humble posture, & te prirent pour ton Maître : celui qui remplit ton orbe de ces feux éblouissans, s'est dépouillé lui-même de toute sa gloire ; il a jetté un voile obscur sur sa divinité, pour nous parler face-à-face comme un homme parle à son ami.

Lune.

Pâle flambeau de la nuit, qui au milieu des astres semble les commander en reine ; ô toi dont l'ondoyante clarté prête des charmes si touchans à la nature : celui qui argente ton globe transparent n'a pas dédaigné de porter un corps terrestre, & d'éclipser pour un tems les rayons de sa divinité.

Digitized by Google

Tonnerres.

Vous qui grondant dans les nues, paroiſſez méditer la deſtruction, & préluder par des eſſais terribles au dernier embraſement du monde ; vous qui dans vos éclats épouvantables ſemblez déchirer la voûte des Cieux, ou entr'ouvrir des abîmes ſur nos têtes : celui qui permit à la terreur de faire ſonner ſa trompette dans vos profonds rugiſſemens, a jetté des cris étouffés & languiſſans, attaché ſur l'arbre ſanglant de la rédemption.

Eclairs.

Vous qui repoſez dans des vapeurs noires & ſulfureuſes, & qui dans le ſein des ténebres faites briller vos feux ondoyans ; vous qui plus d'une fois avez réduit en cendres les demeures licencieuſes de l'incontinence, & qui devez à la fin du monde couvrir de feu le globe de l'Univers : celui qui alluma vos flammes, qui dirige vos rapides fleches, & ordonne à vos traits de tuer & de reſpecter, lutta dans une heure ténébreuſe contre la mort & le péché : ſa victoire nous a tranſmis le bonheur & la tranquillité ; nous ne tremblons plus ſous les éclairs du Mont Sinaï.

Nuages.

Nuages ſombres & glacés, mers flottantes

dans les airs, & soutenues par les vents : celui qui ouvre vos écluses pour ravager la terre, & détruire l'espoir du Laboureur, au lieu de décharger sa colere sur la tête des coupables, pria, gémit, souffrit & mourut pour eux.

Nuées printanieres, celui qui du sein des mers vous éleve en vapeurs humides & légeres : celui qui cacha dans votre sein l'abondance & la fertilité, ne trouva point de consolation au milieu des tourmens les plus cruels ; il fut abandonné par ses Disciples sur lesquels il avoit versé toutes ses graces, comme le matin répand la rosée sur les fleurs.

Arc-en-ciel.

Arc céleste & glorieux, qui nuances le firmament de mille couleurs ; ô toi qui réjouis & consoles l'homme : celui qui te colora de ces teintes brillantes, qui te courba dans la forme la plus majestueuse & la plus agréable ; celui dont le souffle te conserve & te soutient, porta toute sa vie l'humble manteau de la pauvreté, & à sa sortie de ce monde les habits diffamans de la honte & du mépris.

Tempêtes.

Orages & tempêtes, vous qui dans votre fureur ravagez le Continent, déracinez les forêts, soulevez les mers, brisez les vaisseaux malheureux qui se trouvent sur les flots : celui dont

le ſouffle vous anima de cette furie irréſiſtible, & dont le moindre ſigne vous enchaîne dans vos antres ſauvages ; celui qui tient le rapide ouragan ſoumis aux loix de ſa volonté, & qui ſe promene tranquille ſur l'aîle des vents raſſemblés, doux & timide comme un agneau, préſenta ſa tête à la main meurtiere qui devoit l'égorger.

Peſte.

Fantôme cruel, qui frappant l'air de tes aîles funeſtes, y répans les ſemences de la mort, fléau deſtructeur dont l'haleine contagieuſe pénetre le ſein de la terre, ſous tes influences malignes la joie meurt & la nature languit, les Royaumes puiſſans ſont dépeuplés, les villes ſont déſertes, la campagne reſte inculte & déſolée : celui qui t'arma de la deſtruction, & qui te fait marcher devant ſa préſence irritée, pour lancer la terreur dans l'ame du méchant, fut régardé comme la peſte de la ſociété & le perturbateur du repos public. Il étoit l'innocence même ; mais couvert des apparences du crime, il fut condamné à mourir comme le ſcélérat le plus odieux.

Chaleur & froidure.

O toi dont la brûlante influence deſſeche les déſerts de la Lybie, hâle & brunit le noir Ethiopien, & fait languir & panteler tous les êtres qui reſpirent cachés ; & toi dont le ſouffle

glace & enchaîne les mers Ruſſes à leur rivage : celui qui ſait, en vous mêlant enſemble, produire la plus agréable température ; ce Roi du Ciel, ce maître de la nature, a ſenti le froid d'une ſueur mortelle & glacée : les étoiles dans leurs gardes nocturnes l'entendirent prier, & le ſoleil dans ſes ardeurs méridiennes le vit dans les tourmens.

Océan.

Vaſte monde d'eaux, celui qui te creuſa un lit ſi ſpacieux & ſi profond ; devant qui toutes tes vagues écumantes & toutes tes montagnes flottantes ſont comme une goutte de la roſée du matin ; celui qui au moindre ſigne de ſa volonté déchire ton ſein, y jette le déſordre & la confuſion, lance tes eaux juſques dans les nues, ou qui les applanit dans le calme le plus tranquille ; celui qui te permit autrefois de couvrir toute la terre, & d'enſevelir ſous tes ondes ſes habitans corrompus, mais qui maintenant enchaîne tes eaux dans leur lit avec des chaînes plus fortes que le diamant, quoique formées d'un ſable léger ; ton Créateur a été en butte à tous les traits de la douleur ; toute la coupe de la vengeance céleſte s'eſt épuiſée ſur ſon ame agoniſante : pour nous retirer des abîmes profonds du crime, il expira.

Montagnes.

Vous dont l'œil domine les nuées, & qui de votre ombre couvrez les Provinces, pyramides éternelles de la nature, que ne peut ébranler le courroux des élémens, que ne peuvent entamer les coups du tonnerre, vous que le tems même respecte : celui qui éleva si haut vos faîtes superbes, & qui enfonça vos fondemens jusques dans les abîmes ; celui qui dans sa balance vous trouve plus légeres qu'un grain de sable, ne dédaigna pas de se charger de nos iniquités, & de les expier par le plus douloureux des sacrifices.

Forêts.

Bois verdoyans qui couronnez nos côteaux, & que couronne la plus riche verdure, humbles arbrisseaux que le printems orne de fleurs, & que le tendre zéphir ne se lasse point de caresser ; vous qui embaumez l'air de vos parfums délicieux ; la tête de votre Créateur fut ceinte d'épines piquantes, & son visage fut souillé de son sang, de ce sang précieux qui fut répandu pour nous obtenir une couronne immortelle.

Vigne.

Celui qui suspend à tes tendres tiges un fardeau délicieux, qui dans tes rameaux prépare

la liqueur qui réjouit l'homme, & remplit
coupe du plaisir; dociles espaliers qui vous pli
sous la main de l'homme champêtre, & tapiss
agréablement les murs de nos jardins: cel
qui vous courbe sous le poids d'un fruit savo
reux, ne fut point rafraîchi par vos sucs gén
reux; il n'eut dans sa soif ardente qu'une boi
son amere de vinaigre & de fiel.

Prairies.

Riantes prairies, celui qui sans l'industr
du semeur remplit votre sein humide du gèrm
de mille plantes, & émaille de fleurs vos gazo
agréables; campagnes fertilles, celui qui bé
nissant le travail du Laboureur, enrichit vo
plaines d'une moisson abondante, fait sortir
vie & la santé du sein de vos sillons; celui q
vous fait retentir des éclats de la joie, mange
le pain amer de douleur.

Mines.

Vastes pays d'or & d'argent, qui distribue
vos riches trésors aussi loin que les vents peuver
pousser le vaisseau du commerce; vous, qu
comptez au nombre de vos Sujets les Princes
les Monarques, lits de pierre précieuse, jeu
brillans de la nature, diamans, rubis, & vou
émeraudes trempées dans la plus fraîche verdur
du printems, saphirs ornés de la plus belle dra
perie des Cieux, topazes flamboyantes d'u
jaun

jaune éblouiſſant, améthyſtes empourprées du rouge du matin : celui qui donna ces riches teintes à votre pouſſiere, & qui conſolida vos eaux brillantes, vécut & mourut pauvre ſur la terre.

Fontaines.

Sources abondantes qui diſtillez vos eaux argentées à travers le gazon épais, rivieres ſuperbes qui multipliez vos longs détours pour répandre plus loin vos bienfaits : celui qui vous nourrit de ſources inépuiſables, fut dévoré d'une ſoif brûlante, & ſe vit refuſer quelques gouttes de vos eaux pour rafraîchir ſon palais enflammé par la douleur.

Oiſeaux.

Chantres agréables du printems, tendres habitans des bois, vous qui êtes vêtus du plus brillant plumage, qui éveillez le matin par vos chants délicieux ; architectes inimitables, qui ſans regle ni compas ſuſpendez vos demeures au haut des airs, & les bâtiſſez dans toutes les proportions de l'art ; vous poſſédez chacun un nid commode & chaud pour y élever les tendres fruits de vos amours : celui qui mit l'harmonie dans vos goſiers, & qui vous donna cet inſtinct admirable, n'eut pas où repoſer ſa tête.

Abeilles.

Ouvriers industrieux qui caressez toutes les fleurs, & sucez la rosée de leur miel, peuple vigilant, vous ne souffrez point que la moindre fleur passe sans vous avoir payé son tribut ; artistes ingénieux qui d'une aîle rapide parcourez tous les buissons fleuris, & enlevez l'ame embaumée des roses ; lorsque votre ouvrage est fini, que vous avez épuré & fixé votre délicieuse ambroisie, vos peines commencent, & vous êtes, hélas ! cruellement assassinées ; on vous ravit vos trésors, ils vont faire les délices de vos meurtriers : si votre destinée me touche & m'afflige, quelle sera ma douleur, lorsque je me rappelle que votre Créateur, après la vie la plus exemplaire & la plus utile, une vie toute pleine de vertus & de bienfaits, subit une mort cruelle qui devoit sauver les assassins !

Ver à soie.

Ver industrieux qui files une étoffe brillante dont les Rois s'énorgueillissent, qui te creuses toi-même ton tombeau, & t'y ensevelis vivant ; mais qui bien-tôt reprenant une existance nouvelle, te dégages de ton drap funéraire, brises ton cercueil, & t'élances vers le jour ; insecte vil & rampant changé en habitant des airs, que de rapports entre ton Créateur & toi me sont offerts dans tes métamorphoses !

Digitized by Google

HYMNE.

QUe toute la nature prenne une voix pour louer le Créateur. Insectes qui rampez sur la terre, louez celui qui, quoiqu'élevé dans les régions de la gloire, s'humilia dans la poussiere. Oiseaux, que votre mélodie exprime ses louanges. Bêtes féroces, joignez-vous aux tendres habitans des bois; que vos rugissemens affreux soient les accens de votre reconnoissance. Montagnes, que vos longs mugissemens fassent retentir les vallées. Forêts, antres, cavernes, renvoyez au loin, répétez l'Hymne céleste. Cedres élevés, inclinez vos têtes pour l'adorer. Perspectives séduisantes, où l'art conspire avec la nature pour former un séjour délicieux, versez dans nos ames les plus pures méditations sur l'Éternel. Zéphirs légers, que votre haleine pure & fraîche porte dans toute la nature les louanges du Rédempteur. Ruisseaux clairs & limpides, murmurez en son honneur des sons harmonieux.

Eclairs, brillez de l'éclat de sa gloire: Tonnerres, faites retentir son nom, & que les nuées entr'ouvertes répetent vos rugissemens; que les êtres insensibles & les créatures muettes l'adorent par le silence, & célebrent sa douceur. Soleil, source de lumiere, rends hommage à un

Digitized by Google

soleil plus éclatant ; trace en rayons de feu dans ta carriere immenſe les vertus & les perfections du Rédempteur. Firmament, brille d'un éclat plus vif. Terre enorgueillis-toi ; que la nature ſe livre à la plus douce joie. Le Créateur lui-même eſt deſcendu dans ton ſein : le vrai plaiſir & le bonheur y deſcendirent avec lui. Anges & Archanges, accordez vos harpes d'or, & tirez-en des ſons raviſſans, inconnus même dans les Cieux.

Que l'homme éleve ſa voix au-deſſus de tous les êtres ; c'eſt pour lui que le Rédempteur fut attaché ſur la croix ; pour lui qu'il fut enfermé dans la nuit du tombeau. Rois, proſternez-vous ; deſcendez de vos trônes ; humiliez-vous aux pieds de celui qui pour vous abandonna le ſien. Vous que le malheur perſécute, changez vos gémiſſemens en actions de graces ; qu'on n'entende point de ſons plaintifs ni de ſanglots dans ce concert univerſel. Vieillards en cheveux blancs, & courbés ſous le poids des années, vos pas lents & tardifs vous traînent rapidement au tombeau ; que le Chriſt ſoit votre eſpoir & votre ſoutien ; que ſon nom forme les derniers accens, qui frémiront ſur vos levres pâles & mourantes. Et vous, tendres enfans, que ce nom ſacré ſoit le premier mot que prononcent vos bouches innocentes & pures.

Et vous, Miniſtres du Sanctuaire, Grands-Prêtres de la nouvelle Loi, élevés vos voix, proclamez hautement le Rédempteur comme le Maître & le Sauveur de la Nature. Allez,

Digitized by Google

ambaſſadeurs de paix, allez ſur les hautes montagnes, que toute la terre prête l'oreille à vos leçons. Retracez à tous les hommes le ſacrifice mémorable qui expia leurs crimes. Dites à l'impie que la compaſſion crie dans les entrailles de ſon Dieu. Apprenez-lui quel ſang il a verſé, les agonies qu'il a ſouffertes, & les merveilles qu'il a opérées pour le ſalut de ſes ennemis. Invitez le pauvre à s'enrichir des tréſors de la grace, & l'incrédule à donner la paix à ſon cœur en le cédant à la vérité.

O bonté infinie! ô amour inexprimable! les mots ſont ſans force pour rendre dignement tes louanges. Viens donc, ſilence expreſſif, viens méditer ſur la gloire de l'Eternel.

Fin des Méditations d'Hervey.

Digitized by Google

LES FUNÉRAILLES D'ARABERT,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

POÈME

Traduit de l'Anglois de M. JERNINGHAM ; par M. PEYRON.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Tout le monde reconnoîtra dans ce petit Poëme la touche originale & ſombre de l'Young François, qui nous a tracé avec tant d'énergie, de force & de vérité, les amours de Comminge, les ſoupirs & les larmes d'Adélaïde. Le fond de l'Ouvrage eſt le même que celui du Drame de M. d'Arnaud, quoique les noms des Perſonnages ſoient différens. Les Lecteurs goûteront le plaiſir de la comparaiſon; ils pourront aiſément juger comment les deux Nations ont traité le même ſujet. L'Ouvrage de M. Jerningham a beaucoup réuſſi à Londres; on y trouvera du coloris, de la fraîcheur & du ſentiment.

Digitized by Google

LES FUNÉRAILLES D'ARABERT,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

POÈME.

LA belle Léonore, conduite par la douleur, cherche les demeures souterraines & sombres consacrées à la mort. L'édifice s'éleve au sein d'une paix profonde ; il est entouré d'épaisses ténebres & d'une majesté religieuse. A la voûte lugubre est suspendue une lampe solitaire, dont la foible clarté sert moins à chasser la nuit, qu'à la rendre visible. Elle sembloit découvrir dans toute son horreur la tombe qui devoit renfermer Arabert pour jamais. Léonore à cet aspect pousse un profond soupir, & un torrent de larmes

s'échappe de ſes yeux : juſte tribut qu'elle s'empreſſoit d'acquitter. Elle s'écrie : » Tombe deſ-
» tinée à recevoir dans ton ſein tout ce qui
» étoit cher à mon cœur, donne à ce précieux
» dépôt une tranquillité qui lui fut toujours re-
» fuſée, qu'il ſoit, à l'abri du tourment, le
» partage, hélas ! de la tendreſſe ; qu'il ne ſoit
» plus livré à cette foule de chagrins attachés
» aux paſſions ; joints à cette faveur, que l'in-
» fortunée Léonore n'envie que trop, celle de
» lui cacher mes maux. «

Elle s'abandonnoit à tout l'excès de ſa douleur : un Miniſtre des Autels, vieillard reſpectable, s'offre à ſa vue (Anſelme eſt ſon nom); ſes jours purs s'écouloient dans l'innocence des vertus, comme les eaux lympides & paiſibles d'un clair ruiſſeau, Nourri dans les Cloîtres, il avoit ſu ouvrir ſa cellule à la ſageſſe éclairée, & quitter le labyrinthe tortueux du trompeur ſophiſme, pour ſuivre le droit ſentier de la nature. Depuis long-tems il eſt aſſis au premier rang des Religieux. Eſtimé, révéré & chéri comme un pere, peu jaloux de poſſéder le jargon de l'école, toute ſon ame s'eſt remplie des divins préceptes de l'humanité. Indulgent & doux envers les autres, ſévere à lui-même, il étoit toujours prêt à verſer des larmes conſolantes ſur les bleſſures de l'infortune & du chagrin. Il apperçoit Léonore couchée dans tout l'appareil de la déſolation ſur la froide pierre de ce tombeau. Touché de ce ſpectacle, il lui adreſſe ces paroles.

Digitized by Google

» Tu t'affligerois avec juſte raiſon, s'il n'y » avoit plus de bonheur à eſpérer pour toi. A la » mort d'Arabert, un déſeſpoir impétueux s'eſt » élevé comme un ouragan ſur la paix de tes jours; » tu pleures ſans doute en lui un ami chéri, bien » plus chéri qu'un frere; mais quoique nos pas » courbés s'appeſantiſſent ſur les traces de la vie, » nous ne devons jamais céder aux aſſauts de la » tempête; que la Religion, dont l'empire eſt ſi » puiſſant, nous appuie, & que la patience, qui » ne ſe laiſſe point abattre, ſoi la fidelle com- » pagne de notre route. Leve les yeux vers ce » ſéjour plein de délices, où les amis revoleront » dans le ſein de leurs amis où les vertus condui- » ront à ce bonheur. Ici elles doivent être aſſai- » lies par des orages continuels; ici nos deſirs » doivent être ſans ceſſe contrariés: mais le Ciel » eſt juſte, & Dieu eſt un pere «.

Léonore ſe releve à ces mots compatiſſans——. Benie ſoit la voix qui invite l'affliction à élever ſa tête languiſſante, qui m'ordonne d'eſpérer au-delà même de l'empire de la mort; ces yeux pourront encore s'arrêter ſur l'objet de mon amour... Ne recule pas d'effroi, Anſelme, écoute: » L'impiété ici doit jetter ſon maſque; que la » vérité ſe montre. Tu ne vois point un ſaint » Religieux amené par la méditation ſous ces » voûtes funebres, un homme courbé ſous » le ſceptre de la Religion, qui réclame la pitié » dans ce moment terrible ... Ah! pardonne, » pardonne... Anſelme... tu vois... une femme... » Anſelme ne me fuis point, ne m'abandonne

» point. Oui, c'eſt une femme... la plus mal-
» heureuſe, qui ſe traîne à tes pieds, qui im-
» plore cette compaſſion dont tu reſſens le
» pouvoir; daigne, daigne entendre le récit
» funeſte de mes malheurs.

» L'infortune affligea mon berceau; la cen-
» dre de mes parens fut arroſée de mes premie-
» res larmes; un oncle barbare, en proie à tous
» les vices, trahit tous les devoirs d'un pere.
» Poſſeſſeur de mes biens, ne connoiſſant d'au-
» tres mouvemens que ceux de l'intérêt, d'autre
» bonheur que la fortune, il paſſa les mers
» pour ne plus revenir. Il me laiſſa pleurante,
» hélas! ſur l'urne de mes parens. Arabert vint
» adoucir mes maux, m'arracher à cette hu-
» miliation qui ſuit l'indigence. Je fus ſenſible
» à ſes ſoins généreux; mes larmes coule-
» rent avec moins d'amertume; les ombres de
» mon chagrin s'éclairent. Arabert ſe montroit
» plus le Miniſtre attendriſſant de la pitié, que
» de la Religion. Ma reconnoiſſance s'efforçoit
» d'atteindre à ſa bonté; ma reconnoiſſance en-
» fin prit tous les tranſports de l'amour: mon
» bienfaiteur trahi par ſa ſenſibilité, s'égara
» comme moi. Il fut mon amant——. Qu'il
» deſiroit avec ardeur que les nœuds ſacrés &
» éternels du mariage euſſent pu nous unir!
» Que ſes mains demandoient avec impatience
» cette chaîne indiſſoluble! Mais la Religion
» terrible ſe récrioit à ſes vœux qu'elle appelloit
» des vœux impies; elle repouſſoit nos mains
» de l'autel de l'hymenée; elle déchiroit ſans

pitié

» pitié des liens tissus par l'amour & la nature.
» Enchaîné à son culte par des sermens, hélas ! » bien différens de ceux de la tendresse, Arabert, » tout ce que j'aimois, ne pouvoit être à moi. » Les loix de son pays détruisoient celles du » sentiment. Il m'étoit défendu de porter le » nom d'épouse ; j'avois perdu le repos, l'espé- » rance ; toutes pensées consolantes s'étoient » envolées de mon ame. Aimer, brûler, & » toujours souffrir, voilà quel étoit mon par- » tage. Ces obstacles ne rebuterent point l'amour, » il s'éleva dans mon sein avec plus de flamme. » Léonore se livroit toute entiere à son coupa- » ble égarement. Le remords vint à la suite des » plaisirs criminels ; il perça de son trait aigu » un cœur où je regnois ! il arrêta l'essor d'une » jeunesse impétueuse qui s'élançoit dans la » carriere des douces erreurs : il ramena enfin » Arabert dans les routes de l'innocence & de » la vérité. Je le vis rompre tous ses nœuds de » fleurs ; il eut le courage de me combattre, » de quitter le sein des voluptés, de s'arracher » à leurs enchantemens, pour s'enfoncer dans » ces retraites obscures & solitaires, & se sou- » mettre au joug de fer de la Religion. Il me » fuyoit cependant ; il détourna encore la tête » sur le monde, pour s'occuper de mon bon- » heur. D'une main prodigue il répandit sur » moi ses richesses ; mais de quel usage pouvoient » m'être ces trésors ? Le bienfaiteur m'étoit » ravi : les bienfaits avoient perdu tous leurs » charmes.

» Je ne le voyois plus ; j'étois plongée dans » les ténebres. L'ennui ſurchargeoit mon cœur ; » mon ame privée d'Arabert, la ſource de ma » vie, mon ame iſolée ſe replia ſur elle-même ; » l'image de mes premieres années, de mes » plaiſirs, paſſa devant mes yeux ; le repentir » ferma cette ſcene rapide. Je m'abandonnai » ſans réſerve à la ſévérité de ma conſcience ; » elle m'avoit pourſuivie au milieu de ces jours » d'aveuglement & d'ivreſſe. Je cédai à ſa voix » opiniâtre ; je priai, je pleurai en préſence » du Ciel. Mes prieres, mes larmes, rien ne » put me ſubjuguer ; ma paſſion entée ſur le » remords, prit de nouvelles forces. Trop fa- » tale paſſion ! Entraînée par ſes violentes ſecouſ- » ſes, déguiſant mon ſexe ſous des vêtemens » qui lui ſont interdits, j'accours, je vole » vers cet aſile de la pénitence. La crainte alors » vint ſe joindre à la pudeur ; mon amour s'en- » veloppa du voile de la modeſtie. Je rencon- » trois mon amant dans ces heures tranquilles » qui devancent le retour des ombres, lorſque » la nature moins agitée reflete une lumiere » adoucie. Je voyois Arabert plongé dans la » méditation céleſte, s'avancer lentement ſous » ces ombrages ténébreux ; je comptois tous » ſes pas ; je ſuſpendois mon haleine dans la » crainte de me découvrir. Quelquefois plus » hardie, je faiſois des efforts pour parler, & » ma langue demeuroit immobile. Je m'arrêtois » accablée de ma douleur profonde, tandis » qu'Arabert reſtoit anéanti dans la contempla-

» tion d'un Dieu. Malheureuſe ! que dis-je ?
» Sacrilege ! J'allois... je voulois me précipiter
» entre un ſaint Religieux & l'Eternel. Je ne
» voyois plus que mon amant..... Ce Dieu que
» j'outrageois, ſe rendit le maître de mon cœur ;
» il enchaîna mes deſirs & mon ſecret dans mon
» ſein. Inconnue à des yeux que les miens cher-
» choient toujours, je pouvois du moins jouir
» de la préſence d'Arabert ; je rempliſſois les
» devoirs preſcrits par votre culte ſacré : je
» trompois tous les regards. Vous-même vieil-
» lard reſpectable, abuſé par votre cœur pur
» & ſincere, vous preniez pour les tranſports
» de la vertu, les coupables menſonges de l'ar-
» tifice ; vous applaudiſſiez à mon zele ; & mon
» zele, ma vertu, toute ma ferveur, n'étoient
» que de l'amour. Je ne ſais ſi je n'allois pas
» ſuccomber, ſi mon ame, rendue à ſon trou-
» ble, ne formoit pas un projet criminel : les
» nouveaux coups de la main divine en arrêterent
» l'exécution. Au milieu des horreurs d'une nuit
» que l'inquiétude & la veille rendoient encore
» plus longue, un fantôme m'apparoît. Il étoit
» revêtu de tout l'appareil funebre ; ſes accens
» me frappent d'effroi. *Ne crois pas que l'impiété*
» *triomphe ici plus long-tems ; c'en eſt fait, tes*
» *eſpérances ſacrileges ſont confondues pour ja-*
» *mais. Ouvre ton oreille aux ſons lugubres de la*
» *cloche terrible qui va ſe faire entendre : trem-*
» *ble, elle ſonne l'heure derniere de ton amant.*
» Je me précipite de mon lit ; la frayeur,
» l'amour m'emportent vers le Temple ; il étoit

» rempli d'une foule innombrable de Religieux.
» Mes yeux ne cherchent, ne veulent voir
» qu'Arabert ; il ne le trouvent point. Je vole
» à ce bois écarté où le conduisoit la méditation.
» Tous mes regards, tous mes pas l'ont parcou-
» ru ; c'eſt en vain, je ne découvre pas l'objet de
» mes recherches... Alors... j'ai enviſagé toute
» l'étendue de mon malheur : je tombe ſur la
» terre ; plus d'eſpoir, m'écrai-je. Ah ! ſans
» doute, ſans doute en ce moment affreux,
» Arabert... il touche à ſon terme fatal... La
» mort a frappé à ſa cellule : il expire, & je ne
» pourrai point adoucir les angoiſſes de ton ago-
» nie, ſoutenir de mes bras ta tête défaillante.
» L'épouſe de ton cœur ne pourra pénétrer juſ-
» qu'à ton lit, te donner ſes tendres ſoins : tu
» meurs... Hélas ! l'amour diſpute encore... Mon
» devoir... mon devoir eſt de t'aimer... deſirer de
» recueillir ton ame, tes derniers ſoupirs. Ah !
» ma vue ne troubleroit-elle point tes dernieres
» penſées ! Arabert, Arabert, ſois à ce Dieu,
» dont je ne dois point être la rivale.

» Miniſtre conſolateur, le jour en ſe levant m'a
» éclairée ſur une vérité trop funeſte ; il ne m'a
» plus été poſſible de retomber dans le ſein de l'in-
» certitude. O déſeſpoir !... O malheureux jeune
» homme !... O plus infortunée Léonore !... J'ai
» lu, j'ai lu ſur une des colonnes du ſacré porti-
» que... L'aube blanchiſſoit le Ciel à peine ; une
» divinité infernale me prêtoit la lueur de ſon
» flambeau funebre ; j'ai lu : *Arabert n'eſt plus :*
» *adreſſez au Seigneur des prieres pour ſon repos.*

» Je m'écrie : que la paix, que la joie t'accom-
» pagnent au céleſte ſéjour : il n'y a plus de paix
» & de joie à eſpérer pour moi. O Arabert ! objet
» trop tendrement aimé, tu me fuis, tu me fuis
» en vain ! Oui, c'eſt en vain que tu m'es ravi ; ton
» image vivra dans ce cœur déchiré ; une flamme
» éternelle le conſumera. Mais ô toi ſon ami fidele,
» dans le ſein de qui il dépoſa ſes plus ſecrettes
» penſées, ſes foibleſſes... je n'ignore point
» que tu aimes à te rapprocher des malheureux,
» à recevoir leurs larmes. Ah ! dis-mois, dis-
» moi par la tendreſſe qui me rendit ſi chere à
» ſon cœur, ou plutôt par la vertu qui lui fit re-
» pouſſer toutes les ſéductions d'une amante
» éperdue, & ſe ſauver du monde dans cet aſile
» de la piété ; apprends-moi, je t'en conjure,
» s'il ne manque point à mes malheurs, à mes
» tourmens la haine d'Arabert. Ma jeuneſſe in-
» nocente s'eſt précipitée pour lui dans l'abîme
» du déſordre & de la honte. Je lui ai ſacrifié
» mon bonheur, mon repos, ma gloire. Inca-
» pable de feindre, je l'avouerai, j'ai craint
» même que l'amant ne mourût avant mon Ara-
» bert. Parle, mortel compatiſſant, parle ; ſuſ-
» pends le fardeau de mes peines : peut-être la
» froide indifférence viendra-t-elle ſe joindre à
» toi pour me ſecourir. Ai-je embraſſé une
» vaine image ! Me tromperai-je ? Ah ! rends-
» moi toute ma douleur «.

Alors Anſelme n'écoutant plus que la pitié, lui répondit : » prête l'oreille à mes diſcours, » & bannis un crainte inutile.

» Quand sur la couche de mort la malheureuse » victime attendoit le coup fatal, mon amitié » secourable lui prodiguoit tous ses soins. J'étois » assis à ses côtés, plongé dans la tristesse. D'une » foible main il saisit la mienne, & m'adresse ces » paroles : Le trait éternel est lancé ; bien-tôt » Arabert augmentera le nombre des morts : je » contemple le terme avec plaisir. Que peut-on » ajouter à la vie ? De nouveaux jours aussi mal- » heureux que les premiers. Parle, mon ami, » n'avois-je pas éloigné de ma vue le trop cher » objet... Tu m'entends ; j'ai tout fait, Anselme, » j'ai tout fait pour l'arracher de mon ame; » j'ai couru m'ensevelir dans cette sombre retrai- » te ; un souvenir cruel m'y a poursuivi ; le re- » mords dévorant s'efforçoit en vain de briser » mon cœur ; il lui échappoit des sentimens qui » irritoient mes maux. Que j'étois foible & » lent à offrir au Ciel le sacrifice de mes volon- » tés ! Encore même en ce moment, où l'Univers, » où tous les objets se perdent à mes yeux, je » vois Léonore ; cette image chérie se lie à mon » ame qui s'envole; l'amour a mon dernier souffle.

» A ces mots, poursuit le vieillard, Arabert » tombe dans mes bras, ferme pour jamais sa » débile paupiere, & a exhalé sa vie«.

» Ah ! reprend Léonore, quelle a été mon » injustice ! Arabert, cher amant ! que tu mé- » ritois peu ces soupçons ! Ai-je pu les écouter ! » Pardonne, pardonne un crime involontaire... » Arabert ! morte à un monde trompeur, je » vivois, je souffrois en toi. Mes pensées, mes

» regrets profonds, mes douleurs n'avoient d'au-
» tre objet que toi seul. La vengeance céleste
» nous ménaçoit ; j'adorois le bras prêt à nous
» frapper ; je pleurois : mais j'aimois toujours «.

Elle parloit ainsi, lorsque la cloche de la mort vient retentir à son oreille. Déja le convoi funebre s'approche du sacré portique. Ah ! Léonore, dans cet instant terrible, que tu fus accablée de la justice divine ! Tu vis s'avancer dans la nef deux files de Religieux en habits lugubres, tenant dans les mains de pâles flambeaux ; tu vis ton cher & malheureux Arabert couvert des ombres de la mort, étendu dans une biere... Elle ramasse toutes les forces de son ame affoiblie sous tant de coups. D'un pas tremblant, elle approche de ce corps froid & livide ; & tandis qu'elle est livrée à mille assauts différens, elle adresse ces paroles aux Prêtres qui l'environnent : » Attachez vos regards étonnés sur une femme
» qui a été assez audacieuse pour pénétrer ici
» sous les habits de votre sexe. Pressée par ma
» passion, j'ai osé mettre un pied téméraire dans
» le sanctuaire de la vertu. Punissez-moi, ouvrez-
» moi vos cachots les plus profonds, les plus
» ténébreux ; que j'y termine une malheureuse
» vie dans les tourmens les plus cruels ! Je me
» soumets à l'arrêt que vous allez prononcer. Si
» cependant la pitié trouvoit place dans vos
» ames à côté de la vertu, (& la pitié & la vertu
» peuvent-elles être séparées ?) Daignez prêter une
» oreille attentive au récit de mes disgraces. Te-
» nez pour un instant les apprêts de mon sup-

» plice ſuſpendus ; que mes plaintes ameres, » que mes torrens de larmes s'épanchent ſur ce » cercueil ! Laiſſez-moi payer ce tribut de dou- » leur à de triſtes reſtes... Hélas ! ce cœur, ce » cœur ne ſent plus, il ne partage plus un » amour... Qu'ai-je dit ? Miniſtres ſaints, par- » donnez... Arabert... Il n'eſt point d'expreſſion » qui puiſſe rendre juſqu'à quel point il me fut » cher... O toi qui nous fis naître dans cette val- » lée de larmes, où le chagrin s'attache à tous » les êtres, & corrompt tous les plaiſirs, ſi » comme la foi nous ordonne de le croire, & je » n'en doute point, ta juſtice irritée allume des » braſiers éternels, ſi ta vengeance pourſuit au- » delà même du tombeau par des tourmens infi- » nis, cet amour qui eſt ici la ſource de tous nos » maux, ah ! Dieu juſte, que tes coups épar- » gnent Arabert ; ſur moi, ſur moi, tourne, » épuiſe tous les traits de ta colere ; c'eſt moi, » Seigneur, c'eſt la coupable Léonore qui a dé- » tourné Arabert des ſentiers de la vertu, qui » l'a entraîné dans ce gouffre ſemé de fleurs. J'ai » égaré ſa raiſon ; j'ai ſéduit ſon innocence ; » j'ai tout fait. Il partagea mes tranſports, » qu'il ne partage point le châtiment : le crime, » hélas ! fut mon ouvrage «.

Alors d'une main tremblante elle tire le voile funéraire qui couvroit ſon amant ; ſa vue cherche encore à ſe raſſaſier d'un ſpectacle qui n'eſt que trop profondement empreint dans ſon cœur : l'image d'Arabert y eſt gravée en traits de feu. Abſorbée dans la douleur, elle jette ſur la biere

un long regard chargé de tendreſſe & de déſeſpoir. Cet orage de penſées accablantes éclate en ſanglots ; elle ne forme plus que des expreſſions ſourdes & inarticulées——. Quoi ! ces yeux, interprêtes du ſentiment le plus tendre, ſont fermés pour jamais ! Le brillant coloris de ces levres s'eſt éteint dans la pâleur de la mort ! Il n'eſt plus ! je lui dis un éternel adieu, qu'il n'entend point !

Léonore, courbant ſa tête, veut preſſer ce corps glacé dans ſes bras. Le vertueux Anſelme, jaloux de conſerver la majeſté du Temple, s'efforce de réprimer ce tranſport ſacrilege. » Puis-je » oublier, s'écrie Léonore, en ſe précipitant » ſur Arabert, qu'il fut l'objet de tous mes » vœux ? Si vous condamnez mon amour, m'or» donnerez-vous d'être ingrate ? Ah ! je vois » toujours ſa tendreſſe, ſes agrémens, ſon ame » bienfaiſante, ſes vertus ; je le revois m'ac» cueillant au ſein de la miſere, me relevant » de l'abîme des ennuis, répandant ſur une in» fortunée les conſolations, les richeſſes. Hé» las ! le don de ſon cœur étoit au-deſſus de » tous ces bienfaits ! Ma bouche reſtera-t-elle » muette, quand je lui dois tous les éloges ? » Et le reſpect que me preſcrit cet auguſte aſile, » m'empêchera-t-il de verſer des pleurs ſur ce » cercueil ? Ah ! ne m'accuſez point d'impiété ; » interrogez la tombe des amans, des amis, » des peres, vous ſaurez ſi elle ne s'abreuve pas » de larmes, ſi la douleur n'y porte pas ſes » plaintes, ſi la reconnoiſſance n'y épanche

» point encore la vivacité de ſes tranſports.
» Grands Dieu ! le ſentiment pourroit-il t'offen-
» ſer ?... Je m'égare... Je me ſoumets, je courbe
» ma tête humiliée ſous le fléau qui va me briſer ;
» qu'il détruiſe, qu'il anéantiſſe ce cœur trop ſen-
» ſible : je benis la main qui me frappe : Arabert
» n'eſt plus, je porte tous mes vœux à l'Eternel «.
Sa voix ſe perd dans les ſanglots ; des chants funebres font retentir la voûte ſacrée ; les échos leur répondent par des ſons lamentables. La cérémonie achevée, Léonore voit les Religieux deſcendre le long des ſombres parvis. Déja la foſſe eſt ouverte pour recevoir le triſte dépôt. Léonore ſe releve de l'accablement du déſeſpoir ; elle ſe panche ſur la tombe — : » Adieu donc, » plaiſirs, amour, beauté, vertus ; toutes » les belles qualités qu'ait pu poſſéder un » mortel ! Adieu, cher & malheureux Arabert ! » Va, tu ne deſcends point dans cette tombe ; » tu paſſeras dans mon cœur, tu y vivras... Il » me ſemble que ce corps ſe ranime, qu'il en » ſort une voix ſépulchrale qui m'ordonne de » quitter ce ſéjour... Je l'entends... Hâte-toi, » me dit-elle, hâte-toi de te joindre à l'autre » moitié de toi-même ; que tes cendres ſenſibles » viennent ſe mêler & ſe confondre avec les » miennes... Oui, mes cendres vont ſe réunir » aux tiennes... O Anſelme, lorſque l'infortu- » née Léonore aura perdu la vie, & tombera » ſur ce cercueil, parle, pourras-tu bien lui refu- » ſer tes ſecours paternels ? Permets que mes » reſtes plaintifs ſoient dépoſés dans cette foſſe ;

» que mon cœur preſſe encore le cœur d'Ara-
» bert. Il m'appelle : je te ſuis... Je cede à tant
» de coups... O mon Dieu !... J'eſpere——.

Les Religieux ſont proſternés dans l'étonnement. Léonore recueille ſes forces, quitte la terre où elle étoit plongée dans la douleur, & va ſe précipiter dans la tombe. Anſelme fait un mouvement pour l'arrêter. On court à cette malheureuſe amante ; elle n'étoit déja plus : exemple terrible du pouvoir des paſſions & de la foibleſſe de l'humanité ! O Dieu, prends pitié de nos maux. Punirois-tu nos erreurs du même bras qui châtie les crimes ?

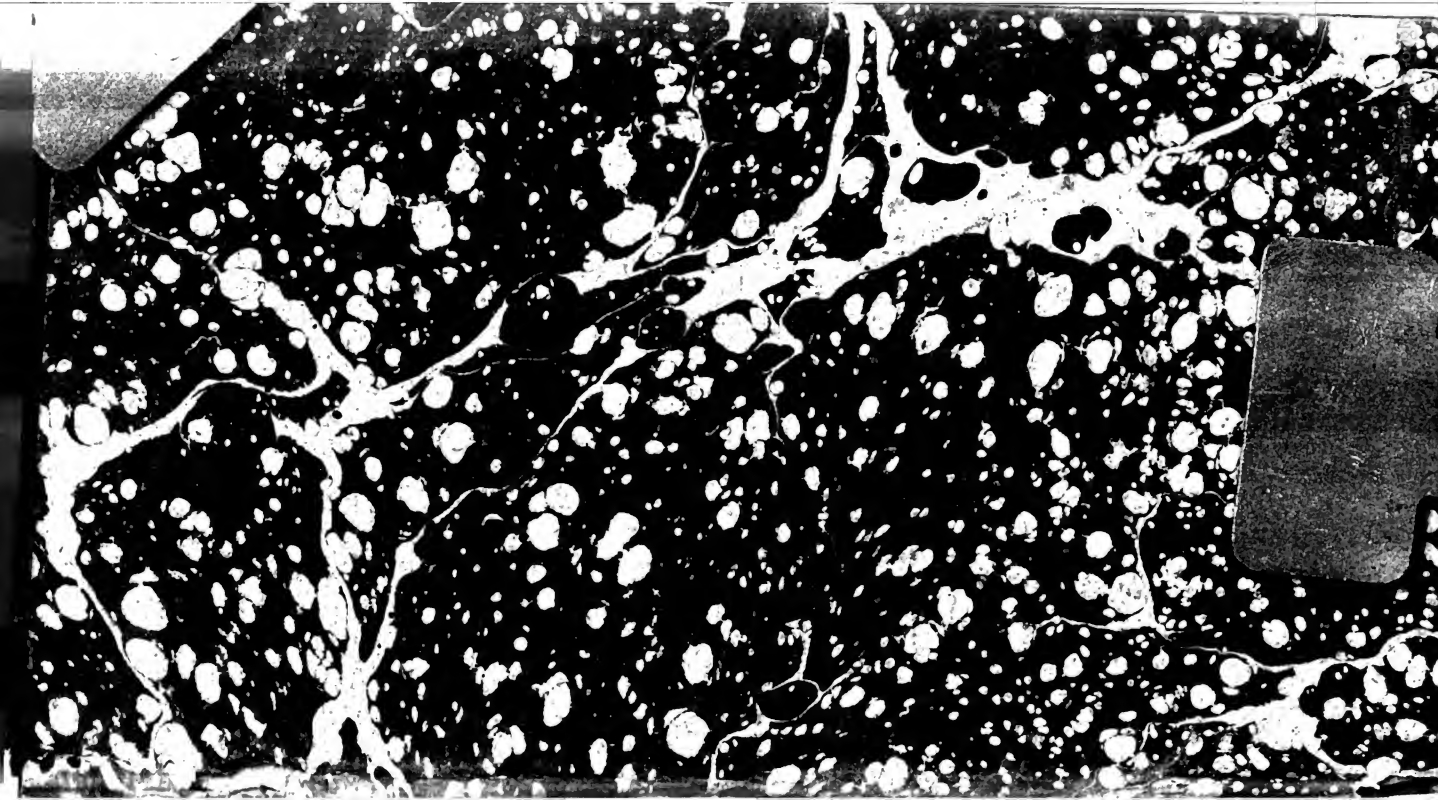
FIN.

MAG 2017346

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google